

An artistic illustration of an underwater scene. In the center, a merman with dark skin and long, flowing hair swims towards the left. Below him, a large, ornate ship lies on its side, partially submerged. A tall, slender, golden structure rises from the ship's deck. The background is a deep blue with light rays filtering down from the surface. The foreground is filled with various coral reefs, sea anemones, and small fish. The overall color palette is dominated by blues, greens, and oranges.

CAPUCINE SERGENT

LE
SIRÉNIEN

OceanofPDF.com

Le Sirénien

Capucine Sergent

OceanofPDF.com

Table des matières

<u>Chapitre 1</u>
<u>Chapitre 2</u>
<u>Chapitre 3</u>
<u>Chapitre 4</u>
<u>Chapitre 5</u>
<u>Chapitre 6</u>
<u>Chapitre 7</u>
<u>Chapitre 8</u>
<u>Chapitre 9</u>
<u>Chapitre 10</u>
<u>Chapitre 11</u>
<u>Chapitre 12</u>
<u>Chapitre 13</u>
<u>Chapitre 14</u>
<u>Chapitre 15</u>
<u>Chapitre 16</u>
<u>Chapitre 17</u>
<u>Chapitre 18</u>
<u>Chapitre 19</u>
<u>Chapitre 20</u>
<u>Chapitre 21</u>
<u>Chapitre 22</u>
<u>Chapitre 23</u>
<u>Chapitre 24</u>
<u>Chapitre 25</u>
<u>Chapitre 26</u>
<u>Chapitre 27</u>
<u>Chapitre 28</u>
<u>Chapitre 29</u>

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Le Pacifique. Le plus grand monstre connu. Cerné par la ceinture de feu, qui occasionne séismes, tsunamis, et catastrophes colossales, il renferme des canyons de plus de dix mille mètres de profondeur, avec une pression cent fois supérieure à celle de la surface. La plus grande masse d'eau sur Terre capable de toucher de ses doigts, à la fois les côtes californiennes, japonaises et néo-zélandaises.

Un monstre respectable, qui pouvait rendre d'infinis services lorsqu'on savait demander.

J'en ai justement un à te demander.

La houle frappait la coque à un rythme régulier et je devais me cramponner solidement. Une gerbe d'eau plus grosse que les précédentes m'éclaboussa et j'ouvris la bouche de surprise, avant de jeter un regard en direction de la cabine.

Jared, leva une main d'excuse en articulant un « désolé » derrière la vitre. Le chalutier avait beau être d'un petit gabarit et surtout en piteux état, il avait du mérite à le manier seul.

Je baissai un peu mes lunettes de soleil pour consulter l'application de navigation marine sur mon téléphone. Notre destination approchait.

Je retournai en cabine.

— Tu vas enfin me dire ce qu'on est venu pêcher ? me demanda Jared.

— Qui a dit qu'on allait pêcher ?

— Depuis que tu as l'âge de parler, tu ne poses que des questions sur l'océan. Et depuis que tu sais écrire, tu recenses tout ce que tu observes comme une analyste. Et depuis que tu prévois de devenir biologiste marin...

— Ça va, ça va, dis-je en riant. J'ai gardé le suspens assez longtemps, c'est ça ?

— Disons que tu as de la chance que je sois patient. Et serviable. Et disponible. Et avec le permis bateau.

Je le poussai du coude en m'esclaffant.

— Fais attention à ce que tes chevilles ne nous fassent pas couler !

— Ça m'ennuierait, je n'ai pas pris mon maillot, car je maintiens qu'on est là pour pêcher, pas se baigner.

Campé sur ses deux pieds, sa casquette vissée sur la tête, il attendait que je mette fin à ses interrogations.

— OK, tu as gagné. Nous sommes là pour trouver des hippocampes dorés.

— Ça se mange ?

— Pas du tout. Ce qui m'intéresse, c'est leur lieu d'habitat. On les trouve à vingt mètres de profondeur, et ils se nourrissent de petits crustacés et de plancton qu'on ne trouve que sur le *Myriophyllum australis*, une variante de la plante du même nom en Océanie.

Cette fois, il avait compris. Jared leva un sourcil à la fois sceptique et intrigué, un regard qu'il ne réservait qu'à moi.

— Puisqu'on est là, je ne vais pas tuer ton enthousiasme tout de suite, pas vrai ?

— J'aimerais mieux éviter.

— Tu sais que tu peux vraiment être têtue lorsque tu veux ?

Il dit ça en souriant.

— Une promesse est une promesse.

— Tu avais quel âge quand tu as décidé de découvrir la plante qui va révolutionner la science ? Dix ans ?

— Douze. Après le pneumothorax de maman.

Jared retint une grimace au souvenir. Il avait cinq ans de plus que moi et se souvenait parfaitement de ce jour où nous avions cru perdre notre mère.

— Par quoi on commence ?

C'était la formule magique. J'exposai mon plan, trop vite et trop technique pour que Jared retienne tout en une fois ; mais comme il me l'avait fait remarquer, il était patient.

Puis nous lançâmes le filet à plusieurs reprises. À chaque fois, mon cœur manquait un battement durant la demi-seconde où je retenais ma respiration. L'espoir pouvait créer de drôles de sensations. Et la déception n'était jamais loin : le filet remontait, trainant seulement quelques algues et un ou deux poissons égarés, mais sans aucune trace d'hippocampe.

La tâche en devint vite répétitive : lancer, remonter, observer, relâcher.

Mais j'avais de l'énergie à revendre. La seule chose qui jouait contre moi était le temps. Lorsque la luminosité baisserait – ce qui pouvait arriver vite lorsqu'on voyait au loin les cumulus portés par le vent – nous serions contraints de rentrer.

Je surpris Jared dissimuler un bâillement.

— Fatigué ?

— Un peu, fit-il évasif.

— Ton boss ne vous fait pas bosser trop dur ?

— Il veut des gars ambitieux qui n'ont justement pas peur de travailler dur. Mais longues heures et concentration ne font pas bon ménage, et il en faut pour sa technologie haut de gamme. Ce ne sont pas n'importe quels robots qui descendent à mille cinq cents mètres de profondeur !

— Toujours cette histoire de minerais ?

— Pas n'importe quels minerais. Regarde.

Jared tira de la poche arrière de son jean une petite boule de couleur brun-noir, légèrement aplatie.

Nodule polymétallique. Un fragment rocheux que l'on trouvait sur le lit océanique, recherché pour sa richesse en manganèse, fer, silicium, nickel, cuivre ou cobalt.

— Vous avez vraiment trouvé ça à mille cinq cents mètres ?

— J'ai dit mille cinq cents ? Peut-être que c'était plutôt quatre mille cinq cents.

Il me fit un clin d'œil. Ce boulot, il en était particulièrement fier. Pour la première fois de sa vie, il bossait pour une boîte sérieuse avec des perspectives d'évolution. Ses expéditions dans le Pacifique attisaient ma curiosité et Jared en profitait pour jouer aux petits secrets, sous couvert qu'il avait signé un contrat de confidentialité et ne pouvait rien révéler. Une vraie torture pour moi.

À la remontée du filet, celui-ci faillit se coincer dans la drague.

— C'est censé être dans cet état, une drague ?

— Elle est hors d'usage.

— Pourquoi tu as pris un chalutier en aussi mauvais état ?

Il me donna une bourrade.

— Car c'est le seul que j'ai réussi à louer à la dernière minute pour ma charmante petite sœur.

Jared déversa le contenu du filet : algues, plastiques et quelques poissons s'agitaient entre les mailles. Nous commençâmes à trier.

— Au moins, ça n'a pas dû coûter trop cher.

Jared fit la moue.

— Mille dollars.

— Tu es sérieux ?

Je grognai.

— Je te rembourserai.
— Pas la peine. Tu n’as pas l’argent, alors que moi oui.
— Tu viens à peine d’être embauché.
— J’en ai toujours plus que toi, car contrairement à toi je ne déchire pas les chèques que papa envoie.

Je grimaçai. Peu importe que la moitié de l’océan Pacifique nous sépare, notre père restait le pire sujet de discussion possible.

Je relâchai le troisième poisson dans l’océan pendant que Jared défaisait un nœud dans le filet. Et alors, au milieu d’algues vertes et marron, une forme allongée aux protubérances arrondies s’enroulait et se déployait : l’hippocampe !

Corps long et museau épais, sa couronne se dressant vers l’arrière et sa livrée jaune d’une texture granuleuse, il ne devait pas dépasser les vingt centimètres.

Il était pour moi aussi précieux qu’un lingot d’or.

Je lui rendis sa liberté et notai les coordonnées GPS ainsi que la profondeur indiquée par le sondeur bathymétrique : trente mètres.

Cette plante j’en rêvais nuit et jour depuis mes douze ans. J’avais lu toutes les recherches effectuées par les biologistes marins, je m’étais improvisée scientifique et j’avais repris les analyses laissées en plan faute de moyens, alors que les conclusions tirées étaient prometteuses : les propriétés thérapeutiques du myriophylle austral pourraient faire des miracles.

Le miracle dont nous avons besoin pour notre mère.

Jared était en train de rejeter à l’océan les dernières plantes et algues lorsqu’il poussa une exclamation en retirant sa main.

— Ça m’a brûlé !

— Fais voir.

Le dessus de sa peau, éraflé, était devenu rouge vif.

Jared rinça sa main à l’eau claire pendant que j’apportais la trousse de secours.

— Ne bouge pas trop, ça va piquer.

Il serra les dents pendant que j’appliquais le désinfectant. Dès qu’il bougeait les doigts, cela lui tirait une grimace. Impossible pour lui de manier le filet...

Que pouvais-je faire ? Le chalut de fond n’était pas adapté pour racler les fonds marins – c’était le rôle de la drague – et de toute manière le

principe n'était pas vraiment écologique.

Il n'y avait qu'une solution.

— Je vais plonger.

Jared me lança un regard éberlué.

— On n'a pas l'équipement.

— Trente mètres c'est faisable en apnée, je l'ai déjà fait avec Tasha.

— Tu n'es pas une si bonne plongeuse, Carly.

— Merci, fis-je avec humeur.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— C'est juste pour jeter un coup d'œil. Je ne ferai pas d'imprudences.

Il baissa les yeux sur sa main encore un peu enflée en s'apprêtant à renchérir, mais referma finalement la bouche.

Je me déshabillai pour mettre mon maillot de bain une pièce, encore humide après la séance de natation de ce midi et enfilai mes palmes et mes lunettes de piscine.

Je sautai.

L'eau était tiède et agréable sous ce soleil d'été. Je pris plusieurs inspirations avant de m'immerger totalement et me placer à la verticale.

« Veille à bien compenser les oreilles » m'aurait rappelé Tasha. J'avais omis de préciser à Jared que ma meilleure amie et moi avions plongé uniquement à vingt mètres et que cette séance avait davantage ressemblé à une partie de rigolade qu'un véritable apprentissage technique.

Dès les premiers mètres, mes poumons remplis d'air poussaient mon corps vers la surface, m'obligeant à nager pour aller plus profond. La pression sur mon corps doubla à partir de dix mètres. À cette profondeur l'air compressé réduit la taille des poumons de moitié. Vers douze mètres, on entre dans une zone sans gravité, que les apnéistes appellent le « seuil des profondeurs ». À ce stade, l'océan ne vous attire plus vers la surface, mais vers les profondeurs. En plaçant les bras, relaxés, le long de mon corps, je continuais ma descente sans effort.

Le bleu s'assombrissait et me donna l'impression de m'envahir. Des bulles d'air m'échappèrent. Quelque chose d'instinctif me rappela à la surface. Je poussai sur mes bras et mes jambes pour faire demi-tour.

J'ouvris la bouche et inspirai un grand coup en clignant des yeux face au soleil.

— Alors ? demanda Jared.

— Je ne suis pas assez descendue.

— Le temps se gâte.

Il pointa du doigt des cumulus pour me montrer la force du vent. Des vaguelettes tambourinaient contre la coque à un rythme rapide.

— J’y retourne.

— Carly...

— Une dernière fois.

Et avant qu’il n’ait protesté, je replongeai.

Cette fois, je ne pensais à rien d’autre qu’à la technique. Le silence des profondeurs avait ce côté irrésistible qui pouvait parfois mettre les apnéistes en danger, lorsque le corps se mettait à sécréter un cocktail de substances qui faisait presque oublier qu’il est contre nature de ne pas respirer.

Je plissai les yeux pour distinguer les grands herbiers. Ton bleu sur ton bleu sur ton bleu. Impossible de faire la différence entre le myriophylle ordinaire, et la variante que je cherchais. Sans parler de repérer les hippocampes.

À ma remontée à la surface, Jared tournait en rond.

— Ça fait deux minutes trente !

— Mon record personnel, blaguai-je. Tous les pros disent que le secret est de ne pas faire de fixette sur le chrono.

Jared n’avait pas envie de rire.

— Je ne veux pas que tu descendes seule comme ça. On rentre.

Il me tendit la main et m’aida à remonter à bord. Le vent soufflait fort. J’ôtai masque et palmes et m’enroulai dans une serviette pour me sécher.

Le soleil avait disparu. Rien d’étonnant à ce que je sois incapable de distinguer quoi que ce soit. J’aurais dû prévoir une lampe. Je le notai dans mon téléphone portable pour la prochaine plongée et me rhabillai à la va-vite.

Jared accéléra et je fus ballotée d’un côté et de l’autre, ce qui m’obligea à me tenir fermement à la main courante. Il passait en travers des vagues, mais nous étions dans le sens le moins confortable pour naviguer. Le vent m’obligeait à plisser les yeux, les grains d’eau me fouettaient le visage comme autant de petites aiguilles.

La côte était en vue, ainsi que le port de Lyttelton.

Jared naviguait d’une main experte, quoiqu’un peu crispée. Mon estomac suivait le rythme des montées et des descentes entre deux vagues, comme à la fête foraine.

Je ne lui étais d'aucune utilité. J'étais peut-être incollable sur les marées, les courants océaniques et autre, mais je n'avais tenu la barre qu'une seule fois dans ma vie et sur une courte distance. Et sans remous.

Un bout de tissu s'agita sur ma droite : le ciré de Jared accroché à une corde menaçait de s'échapper. Je fis quelques pas précautionneux pour le récupérer avant qu'il ne s'envole au prochain coup de vent.

Je ne vis rien venir.

Mes pieds décollèrent de quelques centimètres et mon cœur remonta dans ma gorge. Le temps d'une seconde. Je retombai brutalement sur le pont, mes genoux encaissant le choc. Une gerbe d'eau explosa sur la cabine et j'en reçus dans les yeux. J'eus à peine le temps de voir la seconde vague arriver.

Elle montait, hostile, prête à avaler sa proie. Elle stagna un instant, nous jaugeant. Hypnotisée, je voulus attraper la main courante, mais trop tard. L'eau se déversa avec une force titanesque. Je glissai sur le ventre, comme une étoile de mer échouée, et mes yeux se fermèrent en recevant une deuxième claque d'eau en plein visage.

Jared tourna la tête dans ma direction et cria quelque chose que je n'entendis pas.

En voulant me relever, ma jambe droite résista. Le bas de mon pantalon était bloqué dans la drague, en train de se déverser dans l'océan. À la secousse suivante, je volai par-dessus bord.

Je n'eus le temps de rien faire. Je percutai la surface de l'eau et celle-ci s'infiltra partout. Ma bouche s'ouvrit, seules des bulles en sortirent. Je bloquai ma respiration. Mon pied coincé m'entraînait trop vite, trop profondément. D'étoile de mer, je devins feu follet. Je gigotai dans une tentative désespérée de me libérer, de me mesurer à cette force colossale qui me malmenait.

Haut, bas.

Bas, haut.

Ma chaussure glissa hors de mon pied et la pression sur ma cheville se relâcha. Remonter. Par où ? L'eau de mer me brûlait les yeux, m'asséchait la gorge. Mes poumons hurlaient.

Bas, haut.

Haut, bas.

Mes muscles s'étaient raidis, vidés de leur énergie. L'océan se jouait de moi comme d'une poupée de chiffon.

De l'air, je voulais de l'air !
Le silence me répondit.
Une lumière, un guide, quelque chose !
Le noir me répondit.
L'eau s'engouffra à nouveau dans mes poumons. L'océan m'envahissait.
Je n'étais qu'un grain de sable. Je pouvais supplier, il avait autorité sur moi.
La poupée abandonnée irait se perdre là où personne ne pourrait la
clamer. Un froid glacial me parcourut, éteignant le feu d'un peu plus tôt.
Plus d'air.
Plus de lumière.
Noir, tout était noir.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Les vagues se retiraient. Mon corps était plus lourd. Plus stable aussi. À moins que ce ne soit l'océan qui se calmait ? S'était-il lassé de moi comme d'un jouet cassé ?

Un grondement sonore me fit ouvrir les yeux. Le ciel sombre me jugeait de son œil sévère.

Et quelqu'un était penché sur moi.

Une respiration qui ressemblait à un sifflement. Deux yeux qui me fixaient, immenses et intenses. D'un bleu aussi profond que celui de l'océan dans lequel j'étais en train de me noyer.

De me noyer ?

D'un coup, mes poumons se gonflèrent d'oxygène. J'ouvris la bouche pour pousser un râle en expirant et je toussai.

Celui qui se trouvait à côté de moi s'écarta dans un bruit.

Ploc, ploc !

Encore du bleu. Une nageoire. Un dauphin peut-être ? Ou quelque chose de plus gros ?

Ma toux redoubla, se transformant en quinte. Respirer faisait mal. Ma gorge et ma cage thoracique se contractaient, j'eus un haut-le-cœur, prête à rendre le surplus d'eau à l'océan.

Je crachai, l'air entra enfin normalement dans mes poumons et je clignai des yeux. J'étais trempée, allongée sur des rochers pleins d'algues. Les vagues venaient timidement se briser à mes pieds, aussi dociles et innocentes qu'un loup noir dans une bergerie.

Ma main agrippa un pan de rocher, mes cheveux me tombèrent devant les yeux en un paquet de nœuds informe, mes jambes vacillèrent un peu, mais je me tins debout.

Il commença à pleuvoir.

Mon Dieu, Jared.

Je scrutai l'océan. Pas de bateau en vue. Pendant combien de temps étais-je restée inconsciente ? Où était mon frère ?

Je grimpai parmi les rochers pour prendre de l'altitude. Rien. Je grimpai encore, m'écorchant les paumes, le genou gauche et la plante du pied droit.

J'arrivai après quelques minutes, essoufflée, au bord d'une route. Un point de repère. Je distinguai le port, à plusieurs centaines de mètres sur ma droite.

Je longuai la côte, cherchant à presser le pas malgré mes jambes tremblantes. La pluie combinée au vent me faisait grelotter. La tête me tournait et mon cœur frappait fort dans ma poitrine, toutes mes pensées focalisées sur l'idée de retrouver Jared.

Enfin, je dépassai les premières maisons de la ville portuaire de Lyttelton.

En temps normal, je connaissais les lieux comme ma poche, mais j'avais du mal à m'orienter. Comme une zombie revenue de l'autre-monde, je titubais le long du quai à la recherche du chalutier.

— S'il vous plait, dis-je à un passant, mon frère... Le bateau... Revenir...

Passants et promeneurs me regardaient sans comprendre ; certains – visiblement des non-locaux – m'évitaient avec gêne. Je cherchais, j'appelais, je réclamaï mon frère.

— Jared ? répéta alors un marin.

— Oui, Jared... Il faut lui dire...

— Vous êtes sa sœur ?

Les voix commencèrent à retentirent, comme en écho.

— Elle est là !

— Prévenez Jared, par ici !

On me parlait de toute part, mais je ne savais plus vers où me diriger. Je trébuchai. Quelqu'un me rattrapa par le bras, d'une main ferme, puis m'orienta.

— Elle est là ! répéta celui qui me tenait. Venez Carly, il vous attend.

Deux ou trois personnes s'écartèrent du chemin, et alors, entre deux bateaux, je le vis.

Mon frère se tenait au milieu d'un groupe de pêcheurs, les mains plongées dans sa tignasse châtain comme s'il allait s'arracher les cheveux, criant contre ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il me vit, il marqua un temps d'arrêt comme s'il venait de voir un fantôme, puis se jeta sur moi pour me serrer à m'étouffer.

Je ne savais plus à quand remontait la dernière fois que je l'avais vu pleurer.

— Carly, j'ai cru... J'ai cru... Je ne te voyais plus, j'ai voulu demander... Mais je savais que si je ne te voyais plus...

Bien sûr, il m'avait vue sombrer et disparaître dans les flots. Lorsque l'océan emporte quelqu'un, il n'y a généralement plus rien à retrouver. Ou alors juste un corps.

Je frissonnai.

— Je vais bien.

Il s'écarta de moi pour me regarder sous tous les angles. Autour de moi, on murmurait : « c'est la fille qu'on croyait noyée ? ». « Comment s'en est-elle tirée ? ». « C'est un miracle ! ».

— Je t'emmène à l'hôpital.

— Sérieusement Jared, je vais bien.

— Tu as réussi à nager ? Tu as regagné la surface ?

— Je crois...

Deux yeux couleur océan me traversèrent l'esprit. Un rêve, rien de plus.

Les traits de Jared se durcirent face à mon silence.

— On va à l'hôpital. On ne prend pas de risque, d'accord ?

Il sécha ses larmes et, frictionnant une serviette contre moi, il remercia les gens de leur sollicitation et m'entraîna vers le parking du port.

— On ne peut pas le dire à maman, marmonnai-je.

— On verra, dit Jared sans promettre. Une fois qu'un médecin t'aura examinée.

*

Assise sur une chaise face au médecin, j'écoutais la conclusion tirée de la radio du thorax et de l'auscultation que j'avais reçue depuis mon arrivée.

Venir à l'hôpital s'était révélé indispensable. Même si j'allais bien, le médecin nous expliqua l'étrange phénomène qu'on appelait les noyades à retardement. Un petit garçon de trois ans en était mort le mois dernier ; après avoir bu la tasse, il était ressorti de l'eau le ventre gonflé, mais ses parents n'y avaient pas prêté attention puisqu'il *allait bien*. Quelques jours plus tard, souffrant de maux de ventre et de difficultés à respirer, il était décédé.

Un phénomène qui portait avec ironie le nom de noyade sèche.

Rien qu'à l'écouter, j'en avais mal aux poumons.

— Comment on peut... prévenir ça ? demanda Jared, d'une voix blanche.

Pendant que le médecin parlait des symptômes à surveiller pendant les prochains jours, je repensais à mon dernier cours de sensibilisation à la noyade. Des mots effrayants étaient en train de me revenir en mémoire :

« Le manque d'oxygène entraîne un ralentissement du rythme cardiaque qui se conclut par un arrêt du cœur en seulement quelques minutes ».

« Après une minute de submersion, une victime a 95% de chance d'en sortir indemne. Mais passées les six minutes, ses chances tombent à 25%. Et après huit minutes, elles ne sont plus que de 3% ».

« Plusieurs facteurs entrent en jeu lorsqu'il est question des chances pour un noyé de s'en sortir sans lésions cérébrales et pulmonaires, par exemple : 1/une immersion brève ; 2/une eau froide ; 3/un âge jeune ; 4/la rapidité de la réanimation. »

Pour le 1 c'était raté, le 2 ne correspondait pas au contexte, et pour le 3, même si je n'étais pas considérée vieille à dix-huit ans, je n'étais plus une enfant. Quant au 4, tout était trop flou pour que je me permette de dire avec assurance que quelqu'un m'avait aidée. Les yeux océan continuaient de danser dans le brouillard de mon imagination, à se confondre avec les fonds marins.

S'il y avait vraiment eu quelqu'un qui m'avait secourue, il serait resté à mon réveil, non ?

Je déraille. Je m'invente un homme mystérieux aux beaux yeux pour expliquer mon coup de chance.

La chaise du médecin crissa lorsque ce dernier se leva. Jared l'imita et lui serra la main avant de passer son bras autour de mes épaules et de me soutenir pour marcher en direction de la sortie.

— Tu vas y aller tranquille les prochains jours, d'accord ? Pas d'effort physique, pas de travail pour la fac avant le début des cours, pas de sortie en bateau...

J'eus un rire qui ressemblait plus à un étranglement. L'idée de retourner à l'eau n'était pas dans mes priorités. J'en voulais à l'océan. De garder pour lui certains secrets. De m'avoir malmenée aussi durement. De faire grandir en moi cette appréhension pour la première fois de ma vie et qui risquait de devenir un obstacle supplémentaire à l'obtention du myriophylle austral.

Arrivée devant l'ascenseur, je clignai des yeux lorsqu'une silhouette familière passa devant moi.

— Maman ?

J'avais parlé sans y croire. Impossible ! Jared l'avait prévenue dans mon dos ? Je voulus protester, sauf que le regard qu'elle me renvoya exprimait la surprise la plus totale.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Jared.

Notre mère portait sa blouse d'infirmière, comme si nous nous étions trouvés dans une réalité alternative où elle avait continué son activité professionnelle.

— Tu étais censée rendre visite à la voisine, dit-il à nouveau.

La tempête avait repris sous mon crâne, et j'attendais qu'elle éclate.

— J'ai repris quelques heures de remplacement, avoua notre mère. Depuis le début de l'été.

— Le début de l'été ?!

La foudre frappa.

— Baisse d'un ton Jared, dit doucement Debra.

— Alors tous tes collègues sont au courant, sauf tes propres enfants ? Et ton médecin a soutenu ça ?

— J'ai pesé le pour et le contre après avoir reçu plusieurs avis.

— Le travail n'a jamais été un élément négociable.

Cette fois Debra planta les poings sur ses hanches.

— Tu n'as pas besoin de me rappeler les risques, je vis avec, je te signale.

Les disputes étaient rares entre nous, l'écoute et le respect passaient avant tout et le mensonge n'avait jamais vraiment eu sa place.

Enfin, c'était ce que je croyais.

Ma mère et mon frère se tenaient chacun campé sur ses positions, la première à défendre son droit de faire ce qu'elle entendait de sa vie, le deuxième à lui rappeler la gravité de sa maladie pulmonaire.

— Et vous, pourquoi êtes-vous là ?

Cette fois l'attention convergea vers moi.

— Il y a eu un incident lors de notre sortie en bateau cet après-midi. Je suis tombée à l'eau et j'ai perdu connaissance.

Les mots sortaient de ma bouche, âpres et amers. La concrétisation de mon échec.

Ma mère porta la main à sa bouche et m'enveloppa de ses bras, me demandant quels examens je venais de passer.

— Elle va bien, dit Jared, même si son regard en disait long sur sa frayeur. De toute façon on n'est pas près de refaire une virée comme ça. La plante peut bien attendre.

Il y avait de l'amertume dans sa voix. La vie de notre mère était déjà en sursis, il n'accepterait pas de sacrifier son unique sœur pour une simple théorie.

— Quelle plante ?

— La *Myriophyllum australis*, dis-je.

Notre mère soupira.

— Ce n'est pas votre rôle de vous occuper de moi, vous en faites déjà trop. Tu n'as pas besoin de tenir cette promesse.

— Je n'ai jamais été aussi proche du but.

Debra secoua la tête, comme si le but dont je parlais s'éloignait à mesure que je m'en approchais.

— On doit chacun accepter la situation et cesser de courir après une chimère. Je l'ai fait.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ma mère me caressa les cheveux.

— Je suis prête à accepter la transplantation lorsqu'il le faudra.

Il y avait un côté résolu et fataliste dans son ton.

Jared hocha la tête, en soutien. *Il savait*. Je fulminai intérieurement. Encore des cachotteries ! Il m'écoutait parler de mes recherches sur le myriophylle austral alors que dans le fond il n'y croyait pas vraiment. Pas davantage que notre mère, manifestement.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent sur nous trois et je fermai les yeux.

La transplantation était une opération lourde, dont la survie était de l'ordre de 75 % après trois ans.

Je détestais les statistiques lorsqu'elles jouaient en ma défaveur. Que ce soit pour une question de survie en cas de noyade ou de l'espérance de vie de notre mère. On ne remet pas son destin entre les mains de mauvaises statistiques, on cherche d'autres alternatives, d'autres pistes à exploiter.

Même si en l'occurrence, mon alternative me semblait aussi inaccessible que la lune.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

— J’ai une nouvelle que tu vas adorer ! annonça Tasha. Ne me demande pas comment, mais j’ai découvert en avant-première qui sera notre prof référent : Daren Thompson. Tu imagines la chance ? C’est le plus brillant des chercheurs actuels, il va nous permettre de... Carly tu m’écoutes ?

— Hmm ?

Je relevai la tête de ma lecture. Avec nos deux verres de limonade, nos lunettes de soleil et nos ordinateurs portables posés sur la table, jambes croisées, nous aurions pu passer pour des jumelles.

Enfin, là s’arrêtait la comparaison. Tasha ressemblait à un top model avec sa silhouette fine et élancée, et sa peau brune qui lui venait de ses origines des Philippines. Moi, je bronçais à peine – la cause étant que je me tartinais de crème solaire pour éviter de tourner au rouge écrevisse – et mes cheveux châains étaient la définition de l’indiscipline.

Comme je n’avais pas réagi à sa dernière remarque, Tasha se pencha sur mon écran.

— ...“inhibe l’activation des cellules T induite par la plupart des stimuli en bloquant la transduction des signaux intracellulaires...”. Tu as décidé de laisser tomber la biologie marine pour faire médecine ?

Je refermai l’ordinateur.

— Je ne peux pas m’en empêcher.

— Ta mère a de la chance de t’avoir.

Les notices de médicaments et leur mécanisme d’action bataillaient dans ma tête dans une valse infernale, cherchant à entamer un duo avec le myriophylle. Mais personne ne dansait sur le même rythme.

J’avais douze ans lorsque ma mère avait fait un pneumothorax. Je l’avais vue s’enfoncer les ongles dans la poitrine, saisie par une douleur brutale, comme cherchant à s’ouvrir la peau pour respirer. Perdue et impuissante, j’avais appelé Jared sur son portable en résumant la situation avec ces mots terribles « je crois que maman est en train de mourir ». Il avait quitté le lycée en catastrophe et m’avait demandé de rester auprès d’elle pendant qu’il joignait les urgences.

J’avais cru la perdre ce jour-là. Nous y avions cru tous les deux.

Pas de père au tableau ; il était parti depuis suffisamment longtemps pour que je perde l’habitude de penser à ce quatrième membre de la famille,

censé incarner la protection et la sécurité. Je n'avais pensé à lui que lorsque les secours étaient arrivés et avaient demandé s'il fallait le prévenir.

Je lui en avais voulu pour son absence, plus encore que d'habitude. Puis j'avais refusé de penser à nouveau à lui.

J'avais commencé à lire des articles sur la maladie de ma mère, ses symptômes, les traitements qu'elle prenait et qui lui causaient des effets secondaires plus ou moins graves : un jour c'était de la fièvre et une anémie prononcée, un autre c'était des saignements cutanés et des ecchymoses qui apparaissaient sur l'ensemble de son corps comme si on l'avait rouée de coups. Le traitement était à prendre à vie. Un sursis, voilà ce qu'elle gagnait, jusqu'où jour où la transplantation deviendrait l'ultime recours.

Je me refusais à cette idée. Il devait bien exister quelque part une alternative, un traitement qui lui apporterait les bénéfices sans les désavantages.

C'est là que j'étais tombée sur le myriophylle austral. Les recherches menées sur cette plante, unique en Océanie, avaient prouvé sa capacité à bloquer les effets secondaires ; bien sûr nous n'avions qu'une compréhension partielle de son fonctionnement, nous manquions d'essais cliniques, mais les preuves étaient encourageantes.

Et cette plante, j'avais été à deux doigts de l'avoir entre mes mains.

— Tu es sûre que ça va ?

La voix de Tasha se fit soucieuse. Elle ne faisait pas allusion à ma mère.

— Je suis en vie, pas vrai ?

Mon ton se voulait détaché, même si, dès que je repensais à cette sortie en bateau, quelque chose dans ma gorge se bloquait.

— Et tu n'y as rien laissé ?

— Quoi ? Où ?

— Une partie de toi, répondit-elle avec insistance. Dans l'océan.

Je soupçonnais Tasha d'avoir lu tous les articles disponibles sur Internet concernant les rescapés de noyade dans l'optique de m'expliquer que les gens n'en ressortaient pas indemnes, comme les soldats qui revenaient de la guerre traumatisés par leur expérience.

— J'ai surtout découvert que j'avais une bonne étoile.

Tasha eut un léger sourire.

— Essaie de la garder.

— J'aimerais en faire bénéficier ma mère.

Tasha referma elle aussi son ordinateur portable, et avec lui, l'idée de m'assommer de ses articles sur la noyade.

— Et si on te changeait les idées ? Je propose à Bastien de nous rejoindre ?

Elle s'empara de son téléphone portable.

— Il m'a écrit il y a cinq minutes. Il va bosser son dos crawlé pour exploser les records à la saison qui arrive. Comme s'il espérait un jour nous égaler niveau technique !

Elle s'esclaffa et commença à pianoter sa réponse, puis me jeta un regard en coin.

— Il te reste combien de temps avant de pouvoir retourner à la piscine ?

Une dizaine de jours, avait dit le médecin.

Quand tu seras prête, avait précisé Jared.

Les séances de natation avec Tasha et Bastien étaient notre exutoire, notre moment détente teinté d'esprit de compétition. Je m'imaginais debout, face à la piscine, à observer mon reflet dans l'eau. Trouble, vacillant, à la dérive.

Je me levai un peu précipitamment.

— Je ne sais pas encore. Mais pas aujourd'hui. D'ailleurs, je ferais mieux de rentrer.

— Ok, pas de soucis.

Gardant pour elle sa déception, Tasha déposa un billet de dix dollars sur la table et rangea son ordinateur.

— Je ne suis pas très drôle ces temps-ci...

— Si tu as besoin de te reposer, tu te reposes. Si tu as besoin de parler, alors on parle. Mais ne culpabilise pas.

Au moment de nous séparer, elle me serra dans ses bras un peu plus longtemps que d'habitude.

J'inspirai profondément puis traversai la route. Le centre-ville de Christchurch était bondé en cette journée estivale.

Je longeai Armagh Street. Sur ma gauche : Victoria Square, avec ses familles qui faisaient la queue devant le marchand de glace avant d'aller se poser dans l'herbe.

Un peu plus loin, un groupe d'enfants s'était regroupé à l'ombre. Assis en tailleur dans l'herbe, ils écoutaient le récit de Mikaere, le Maori le plus connu en ville.

— ...Maui a alors pris la décision de déclarer la guerre aux siréniens. Cette petite fille morte a été la goutte de trop. Il s'est élevé devant les hommes en disant "Trop de fois avons-nous subi ces pertes injustes et cruelles. Nous savons comment ils procèdent, nous connaissons ce sifflement, similaire à celui du dauphin, qui attire l'attention. Nous savons qu'ils nous prennent par surprise, nous attirent dans leurs filets invisibles et nous noient, indifféremment de notre âge, de notre sexe". La population s'est jointe à lui et des vaisseaux de guerre sont partis en mer pour traquer et éliminer les siréniens. Seulement un jour, Maui a reconnu l'un d'entre eux, échoué, et il a vu son humanité en lui. Il a soigné le sirénien, et ce dernier a survécu pour transmettre à son peuple marin la générosité dont avait fait preuve cet humain. À partir de ce jour, Maui a renoncé à sa guerre. Par la suite, les siréniens ont tué de moins en moins souvent. On dit que si un marin se trouvait sur le chemin d'un sirénien, prononcer le nom de Maui était la garantie d'être sauf.

Les gamins écoutaient avec une attention presque vénérée.

— Je te l'avais dit, souffla un des enfants à son voisin.

— Les siréniens sont des monstres, se rengorgea ce dernier, ils ont toujours continué à tuer et aspirer l'âme des pêcheurs !

— Uniquement parce qu'on les a provoqués !

— Monsieur Mikaere, qui est-ce qui a commencé la guerre ? Les hommes ou les siréniens ?

— Ce n'est pas important de savoir qui a commencé, mais qui va arrêter en premier, dit une petite fille, sans doute la plus jeune, mais pas la moins mature.

Je souris malgré moi, attirant le regard de Mikaere. Cet homme à la peau brune et aux multiples tatouages posait un regard bienveillant sur les gens, invitant à la confiance.

— Vous avez déjà vu un sirénien, dit-il alors.

Toutes les jeunes têtes se tournèrent vers moi avec de grands yeux. Certains ne se gênèrent pas pour me détailler pour vérifier si j'avais encore tous mes doigts.

— C'est vrai ? s'enquirent les enfants.

— Non, bien sûr que non, dis-je.

Ce fut la déception la plus totale. La fin du conte étant terminé, les enfants se levèrent pour aller rejoindre leur famille.

Je m'approchai de Mikaere.

— Pourquoi avez-vous dit ça ?

— Je me suis sans doute trompé, dit-il avec un haussement d'épaules, comme s'il parlait d'avoir confondu sa droite et sa gauche.

— Cette histoire avec Maui, je n'ai pas souvenir de l'avoir entendue quand j'étais petite.

— Les hommes retiennent les grands conflits, et ont tendance à oublier la manière dont s'est installée la paix.

Il me souhaita une bonne fin de journée et je repris mon chemin. Je connaissais les récits de ces êtres mi-homme mi-poisson qu'on racontait aux enfants pour qu'ils ne s'éloignent pas trop lorsqu'ils se baignaient. Des récits qui venaient de pêcheurs superstitieux, où il était question d'océan en colère, de tempête et de naufrage.

Les siréniens n'étaient rien d'autre que des contes pour enfants.

*

Le jour de la rentrée fut accueilli par un beau soleil de février, mois le plus chaud de l'année dans l'hémisphère sud.

La vision du campus fut similaire à un instant de délivrance. Ces derniers jours avaient été trop longs pour moi : je tournais en rond, je dormais mal et j'en avais assez de mon frère et ma mère qui me couvaient. Mon entrée à l'université marquait un nouveau tournant. J'allais pouvoir me consacrer à mes recherches sur le myriophylle et bénéficier du savoir de mes professeurs.

Apprendre, je n'avais que ça à la bouche. C'était la connaissance qui permettait de franchir les barrières de l'inconnu.

Et c'était la distraction parfaite pour fuir ses peurs irraisonnées.

— On a le premier cours ensemble, s'enthousiasma Tasha en agitant son emploi du temps sous mon nez.

— C'est un signe.

Bastien nous prit chacune par les épaules, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Cette année est pour nous !

Leur enthousiasme était communicatif.

La liste des cours du premier semestre était autant de bonbons acidulés sous la langue : biogéochimie, biodiversité, océanographie, géologie des fonds marins...

Au premier cours, nous rencontrâmes le professeur Lester, soit l'archétype du prof à la cinquantaine, sévère et autoritaire, professionnel et impressionnant. Il passa l'heure à nous présenter sa discipline – Traitement des données environnementales appliqué à l'océanographie – et un descriptif des objectifs, de l'organisation pédagogique et du contrôle des connaissances. La liste des références bibliographiques ne tenait même pas sur une page.

Puis ce fut au tour de la professeure Ellen, ou son exact opposé. Elle favorisait la prise d'initiative dans son cours de sédimentologie, en nous expliquant qu'elle travaillait en étroite collaboration avec le professeur Thompson lorsqu'il s'agissait de mise en pratique avec sorties en bateau.

Sorties en bateau ? Je tiquai sur le moment, déconcentrée. Comme lorsqu'on se remémorait quelque chose de désagréable tout en refusant d'y prêter attention. Il y avait bien un mot pour ça : l'évitement.

Je me reconcentrai sur mes notes.

Pense à un problème à la fois, Carly.

Et pour terminer la matinée, nous rencontrâmes le plus important de tous : le professeur Daren Thompson.

Cet homme avait un CV à faire pâlir d'envie tous les professeurs réunis du siècle dernier. Il était passionné, accessible, intéressant.

— Bonjour à toutes les premières années. J'espère que cet endroit deviendra votre nouveau repère et que vous y ferez de belles découvertes.

Il demanda à chacun d'entre nous de se lever pour une brève présentation.

Lorsque ce fut mon tour, je parlai de mon intérêt pour les plantes aquatiques et mon désir de me spécialiser dans leurs propriétés thérapeutiques.

Il y eut quelques chuchotements ; quelqu'un tendit le bras vers moi et j'entendis « c'est la fille qui a failli se noyer », ce qui déclencha d'autres murmures.

Thompson frappa dans ses mains pour réclamer le silence.

— Je ne tolérerai pas les commérages dans ma classe, encore moins lorsqu'une étudiante est en train de parler. L'un d'entre vous ressent-il le besoin de s'exprimer à voix haute ?

Le silence fut sa seule réponse.

Thompson m'adressa un sourire d'excuse au nom des étudiants, et je me rassis. Lui aussi était au courant, même s'il était plus subtil.

Je n'étais pas sûre d'apprécier les regards insistants braqués sur moi.

*

À la pause déjeuner, nous nous installâmes tous les trois en extérieur, à une table à l'ombre.

— Je meurs de faim, se plaignit Bastien.

— Oh, que ton estomac nous pardonne d'avoir pris dix minutes de plus, se moqua Tasha. Pour une fois, ce n'est pas moi la plus bavarde.

— Hé, protestai-je. Quand Daren Thompson veut te parler de ta future thèse, tu ne peux pas dire non.

Cela avait été les dix minutes les plus intéressantes de ma vie ! Question recherches, j'étais tombée sur la bonne personne pour me soutenir.

— Ce type est un génie, acquiesça Bastien. Vous avez lu son dernier sujet d'étude ?

— Pas encore, mais je compte le faire, dis-je en mordant dans mon sandwich. Ainsi que tout ce qu'il a écrit depuis le début de sa carrière.

— J'ai comme l'impression que tu vas élire domicile au labo pour les cinq années à venir.

— Moi ce sera la bibliothèque, dit Bastien. Plus confortable. Il y a même un distributeur automatique à côté !

Nous nous esclaffâmes. Nous étions tous les trois des acharnés de travail.

Tasha jeta un œil à sa montre.

— Zut ! Il ne me reste qu'une demi-heure.

— On ne reprend pas avant quatorze heures, corrigeai-je.

— Je sais, mais j'aimerais assister à la conférence "Épaves et mystères oubliés du Pacifique". J'ai déjà noté toutes les questions que je veux poser, et j'espère qu'ils aborderont le cas du Clifford. Le jour où on retrouve son épave sera un tournant pour l'Histoire.

— Car il renferme le secret de l'immortalité ? blagua Bastien.

— Non, mais des trésors plus importants qui s'appellent *notre passé*.

Bastien leva les yeux au ciel.

— C'est de l'archéologie, pas de la biologie, dit-il comme si elle ne le savait pas déjà.

— Sous-marine, de l'archéologie sous-marine.

Je secouai la tête face à leurs chamailleries.

— Tu seras la première chasseuse d'épaves, je suis sûre qu'on parlera longtemps de toi après ta mort.

Ma réponse plut à Tasha.

Nous continuâmes de papoter pendant la demi-heure suivante jusqu'à ce que Tasha nous quitte.

— Le coach m'a demandé de tes nouvelles à la dernière séance de natation, me glissa Bastien. Je n'ai rien précisé, car je ne sais pas ce que tu veux que les gens sachent ou non...

Le tact, c'était du Bastien tout craché.

— Tu peux lui dire que je ne sais pas encore quand je reviendrai.

Bastien tripota sa bouteille d'eau, l'air d'hésiter.

— C'est quoi le plus dur ? finit-il par demander.

— La nuit. Je dors mal.

C'était douloureux pour moi de le reconnaître ; même devant ma mère et mon frère je minimisais les faits. Les cauchemars violents me faisaient revivre la même scène en boucle, et l'issue était toujours la même : je me noyais dans le noir, aspirée par le néant.

— C'est normal, c'est encore récent.

— J'ai l'impression...

J'hésitai. Refuser de prononcer les mots à voix haute était encore le seul moyen de me protéger de la réalité.

— J'ai peur de retourner à l'eau. Plus j'y pense, plus ça me bloque.

Bastien fronça légèrement les sourcils et redressa les lunettes sur son nez.

— Mon père a vécu quelque chose comme ça il y a deux ans. Il s'est retrouvé dans une grosse tempête en mer et il a cru qu'il allait y rester. Il a réussi à rentrer le bateau au port et s'est écroulé de fatigue au point de faire un coma d'une semaine. C'était le temps nécessaire à son corps pour récupérer. Le mental, lui, a pris un an.

Un an.

Est-ce que ce serait vraiment le temps qu'il me faudrait ?

Chapitre 4

En fin de journée, les mots de Bastien résonnaient toujours en moi.

L'océan n'était pas un adversaire qui cherchait à gagner la partie – à prendre ma vie. Au fond de moi, je savais qu'il n'était pas ce serpent venimeux prêt à mordre une deuxième fois.

Sans compter que lui et moi étions des amis de longue date. Pourquoi remettre en question cette amitié pour ce qui n'avait été qu'un accident ?

Ce n'était pas juste pour lui non plus. Il ne devait pas comprendre pourquoi je lui avais tourné le dos sans un regard en arrière.

À un moment ou à un autre, il me faudrait mettre les choses à plat avec cet ami afin de repartir sur de bonnes bases. C'est ainsi que fonctionne toute relation.

Et je voulais une relation avec l'océan.

Mes pas m'avaient conduit à Sumner Beach. Je marquai un temps d'hésitation face à l'étendue bleue et infinie.

Colère, frustration, peur.

L'idée d'y mettre un seul pied me faisait frissonner et je restai à distance. L'océan me défiait autant que je le narguais.

Je longeai la plage sans le quitter des yeux. Les vagues venaient et se retiraient avec le même rythme ensorcelant. Combien avait-il vu d'hommes et de femmes entrer et sortir de son territoire depuis des millions d'années ? Combien en verrait-il d'autres ? Je n'étais qu'un grain de sable. Je n'étais rien pour lui, notre relation avait toujours été à sens unique.

Je m'arrêtai à proximité de Cave Rock, une formation volcanique que les Maoris appelaient Tuawera et qui représenterait la carcasse d'une baleine légendaire échouée sur la plage. Je poussai le vice jusqu'à escalader les rochers, laissant le vent balayer mes cheveux.

Les plus beaux levers de soleil du monde avaient lieu ici, face au Pacifique.

De quoi avais-je vraiment peur ?

Que ça se reproduise ?

De perdre le contrôle face à une force aussi monumentale, face à la vie même ?

De ne jamais tenir la promesse faite à ma mère ?

Mes pieds restèrent au sec, des vaguelettes venant s'écraser autour des roches, à quelques centimètres de moi.

Nous sommes des enfants de l'océan. Dès l'enfance, nous sommes tous capables de nager et de retenir notre respiration ; plus longtemps que de nombreux adultes. Une capacité qui se perdait dès que nous commencions à marcher.

J'inspirai, j'expirai.

Dauphins, baleines, phoques et autres mammifères marins étaient capables d'atteindre des profondeurs phénoménales, et certaines espèces retenaient leur respiration jusqu'à une heure trente.

Je suis un mammifère, un enfant de l'océan.

J'inspirai, j'expirai.

Je bloquai ma respiration, comme si je m'apprêtais à plonger, imaginant mon corps relâché, mon rythme cardiaque ralenti, dans une sensation de quiétude.

Puis doucement, j'inspirai à nouveau.

Il était trop tôt pour que je retourne me baigner, ça le serait sans doute encore le lendemain, mais je serai patiente.

Alors que j'étais sur le point de faire demi-tour, j'entendis des éclaboussures répétées.

Plage déserte, personne à l'eau, ce ne pouvait pas être un nageur. Je déposai mon sac à dos et m'avançai sur les rochers, en scrutant les vagues. Les *splash* n'étaient pas le fruit de mon imagination. Peut-être y avait-il un dauphin qui jouait à proximité.

— Montre-toi, murmurai-je tout bas.

Comme à point nommé, une petite silhouette jaillit de l'eau, en un bond acrobatique.

Deux yeux se fixèrent sur moi.

Ce n'était pas un dauphin. Ni même un bébé dauphin ou un quelconque animal marin que j'aie pu rencontrer dans ma vie.

La silhouette possédait une nageoire d'un joli bleu aux écailles scintillantes. Elle était surmontée d'un torse blanc et lisse comme celui d'un enfant, de deux bras et d'une tête à la chevelure sombre.

L'image disparut, aspirée par l'océan. Impossible ! Comment avais-je pu imaginer pareille chose ? Est-ce que je subissais des hallucinations des suites de ma noyade ? Est-ce que les histoires de légendes maories me montaient à la tête, après avoir entendu le récit de Mikaere ?

Je n'étais pas superstitieuse et cela faisait longtemps que je n'avais plus peur de ces récits.

Cependant, la curiosité me taraudait.

Je pris appui sur les rochers pour me glisser un peu plus au bord de l'eau et restai dans cette position accroupie, à scruter le large.

S'il te plaît, montre-toi.

Je n'osais même plus parler à voix haute.

Et de toute évidence, la curieuse apparition ne reviendrait pas.

Une vague un peu plus forte que les précédentes vint s'écraser sur les rochers à ma droite. Je tournai la tête par réflexe. Là, dans l'eau, je vis une longue nageoire bien plus imposante que la précédente. Un signal d'alarme se mit à sonner dans ma tête.

Les parents ne sont jamais loin de leur enfant.

Je me redressai pour rebrousser chemin lorsque l'eau se mit à monter. On aurait dit que la marée s'accélérait et venait m'encercler sur le rocher. Avant même de comprendre quoi que ce soit, mon pied glissa, comme si l'océan lui-même m'avait croché la jambe. *Non, non, non !* Mes bras battirent l'air inutilement – il n'y avait rien pour me rattraper – avant que mon dos ne heurte la surface de l'eau. Mes cauchemars refirent surface. Je me débattis, cherchant à échapper à ce liquide qui prenait possession de mon corps. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Je ne savais plus nager !

Des bras se refermèrent sur moi et ma tête émergea à la surface. Ma gorge était tellement comprimée que je respirais de manière erratique. Entraînée en arrière, je fus hissée sur une pierre lisse et mes poumons semblèrent fonctionner à nouveau normalement.

Je me retournai aussitôt.

Pour me trouver face à des yeux aussi bleus que le fond de l'océan.

Un sirénien.

Le doute n'était plus permis. Son énorme nageoire bleue était totalement immergée et bougeait au rythme des vagues. Il possédait le torse d'un homme, imberbe, d'une couleur pâle presque laiteuse, et à la naissance de son cou : des branchies. Il me scrutait, ses mains palmées posées de part et d'autre de mes jambes. Sa tignasse brune et courte, ruisselait d'eau et son visage à l'expression humaine me déroutait.

Mais quelque chose dans la concentration avec laquelle il m'examinait ne laissait pas de place au doute : il avait tout l'air du prédateur qui vient de capturer sa proie.

Je vais mourir.

Trempée, les cheveux devant les yeux, sur mon séant, je restai paralysée en attendant que mon heure vienne, qu'il m'entraîne dans les fonds océaniques, me dévore, pour ne laisser derrière lui qu'une carcasse.

Calme-toi Carly, ce sont des légendes.

Oui, mais une légende qui venait d'apparaître devant moi !

Il ouvrit la bouche, comme pour émettre un son, mais il n'y en eut pas. Ses traits se tendirent, exprimant la frustration. Il cherchait à communiquer. Lorsqu'il avança sa main humide et palmée, je reculai en poussant un cri aigu. Mes coudes ripèrent contre la roche et je réussis à gagner quelques centimètres de distance.

Ma voix se réveilla.

— À l'aide ! Quelqu'un !

J'hurlai à pleins poumons, dans l'espoir qu'on m'entende, ou à défaut, de faire peur au sirénien.

Ce dernier plissa les yeux, sa mâchoire se contracta en même temps qu'il agita frénétiquement ses mains devant moi. Le message était clair : il voulait que je cesse de crier.

Et la curiosité, cette curiosité malsaine qui me mettait toujours dans de sales draps, reprit le dessus.

— Tu me comprends ?

Sa tête fit un signe compréhensible par tous les humains : oui.

Il me comprenait. Il me comprenait ! Celle-là, je ne m'y attendais pas.

— Mais tu ne peux pas parler.

Nouveau signe, cette fois pour dire non. J'allais devenir folle. Il porta la main à sa gorge, puis la tendit vers moi. Il voulait clairement quelque chose.

Je pris appui sur la roche. Il était trop proche pour que je me sente en sécurité ; heureusement pour l'instant, il n'avait pas décidé de faire de moi son quatre heures.

— Est-ce que tu t'es échoué ici ?

Il leva les yeux avec un rictus. Ok, mauvaise question. Il porta sa main à hauteur de sa gorge, puis ouvrit la bouche pour indiquer qu'aucun son n'en sortait.

— Est-ce que tu as eu... un accident ?

Il fit oui de la tête, puis agita ses mains, se désignant, puis moi. Ses mains virevoltaient en courbes et en signes, plongeaient dans l'eau avant de repartir dans les airs. Mon cerveau allait dérailler.

— Tu as besoin d'aide ?

Ma supposition s'avéra la bonne. Il me pointa du doigt.

— Que moi je t'aide ? Comment ?

Son visage se détendit, comme s'il avait attendu que je pose cette question. Il était beau. La couleur de ses yeux était la plus captivante que j'ai jamais vue, ses sourcils sombres et hauts adoucissaient les traits de sa mâchoire imberbe. Tout était lisse et harmonieux chez lui. Même ses lèvres.

J'étais hypnotisée, exactement comme dans les légendes. Le sirénien approcha, posa une main à plat sur la roche pour se hisser légèrement hors de l'eau, à ma hauteur. De l'autre, il chercha à saisir ma nuque. Deux doigts frais trouvèrent ma peau et il m'attira à lui, ses lèvres se rapprochant dangereusement des miennes.

— Non !

Je le repoussai et dans la foulée me levai en reculant d'un pas laborieux. Heureusement mes jambes restèrent stables.

C'était trop pour moi.

Réprimant un frisson dégoûté, je lui tournai le dos pour entreprendre le sprint le plus difficile de ma vie.

— Attends !

Le cri me figea.

C'était le petit sirénien que j'avais vu plus tôt. Il se tenait à côté de l'adulte, et ce dernier avait contracté tous ses muscles, prêt à le protéger si jamais je devenais une menace.

— S'il te plait, dit l'enfant, mon papa a perdu sa voix et il a besoin que tu la lui rendes.

Son papa ? Que je lui rende sa voix ?

— Je n'ai rien pris du tout !

— C'est après que tu aies failli te noyer.

Mon regard alla de l'enfant au père.

— Comment tu sais ça ?

— Il était là, il t'a aidée à regagner la surface.

Le sirénien confirma. Une image floue remonta à ma mémoire. Une silhouette. Un souffle. Presque un sifflement. Et le bruit d'éclaboussures lorsque j'avais commencé à me réveiller en toussant.

Je n'avais pas rêvé.

Il mima explicitement son geste : ses doigts se posèrent sur ses lèvres, puis il désigna les miennes.

Sérieusement ?

J'allais repartir le plus vite et le plus loin possible d'ici. Et de lui.

— S'il te plait.

Quelque chose me retint. Le désespoir se lisait autant chez l'enfant que chez l'adulte. S'il m'avait sauvé la vie, alors j'avais une dette envers lui. De la même manière que le sirénien sauvé par Maui en avait eu une.

— Si on...

Je pointai du doigt mes lèvres puis les siennes.

— ...ça va vraiment te rendre ta voix ?

Le sirénien fit oui de la tête.

Je me grattai la gorge, comme si j'allais y découvrir une grosseur anormale, une preuve quelconque de cette deuxième voix cachée.

L'idée du baiser ne m'enchantait pas. Je n'étais déjà pas le genre de fille qui embrassait au premier rancard, alors avec un sirénien...

Qu'est-ce que je pouvais faire ?

Et mieux : qu'est-ce que je devais faire ?

Il attendait. Je le surplombais, avec une vue imprenable sur sa longue nageoire bleue. Il devait nager vite, loin et longtemps.

Ça me donne une idée.

— C'est d'accord, mais j'ai une condition.

En espérant qu'il comprenne l'idée de négociation...

— Est-ce que tu pourrais me rapporter quelque chose de l'océan ?

Il pencha la tête sur le côté, un œil légèrement plissé.

— Il s'agit d'une plante qui s'appelle le myriophylle austral et...

Je tendis la main vers mon sac à dos, heureusement resté au sec, pour en sortir mon téléphone portable. Il faillit reculer, mais je le rassurai de mon autre main.

— Je veux juste te montrer quelque chose. Là. C'est cette plante que je cherche, dis-je en lui mettant la photo sous le nez.

Il observa l'image sur mon téléphone, puis ses sourcils se levèrent et il acquiesça.

— Tu es d'accord ?

J'en étais retournée. L'espoir revenait avec force. Il réitéra son geste, qui cette fois me parut limpide : il m'apporterait la plante, et je lui donnerai un baiser.

— On reviendra demain, dit l'enfant.

— Ici, à la même heure ?

Je guettai l'assentiment du sirénien.

— À demain ! dit gentiment l'enfant avant d'être attrapé par son père d'un geste protecteur.

Ils plongèrent tous les deux et j'eus beau essayer de les suivre des yeux, ils avaient bel et bien disparu.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Cette nuit-là, je fus à nouveau happée par les cauchemars : mon corps tourbillonnait, compressé et écrabouillé par les flots. Le courant me ballotait dans un sens puis dans l'autre, mes bras tendus vers une lumière inaccessible. La surface s'éloignait et le noir engloutissait toute trace d'espoir pour moi d'en réchapper.

Je me réveillai en sursaut, trempée de sueur, me retenant de hurler en plaquant une main sur ma bouche. Aucun bruit dans la maison, ma mère et mon frère ne m'avaient donc pas entendue. L'ambiance entre nous n'était pas au beau fixe et tout le monde était à cran. Jared avec le boulot, ma mère avec ses discours pour nous assurer que son travail à l'hôpital lui était bénéfique, et moi, désespérément renfrognée.

J'ouvris la fenêtre de ma chambre, qui donnait sur le jardin. En contrebas, Avon River se tenait calme et silencieuse en cette heure matinale.

Le cauchemar commença peu à peu à se dissiper. La noyade finirait un jour par n'être qu'un lointain souvenir.

Car dans ma malchance, j'avais eu un sacré coup de chance. Ma bonne étoile n'avait été autre qu'un sirénien et cette pensée un brin effrayante, m'apporta un certain réconfort.

Pendant la matinée de cours, il continuait d'occuper mes pensées et je faillis lâcher le morceau devant Tasha ou Bastien. Comment réussis-je à garder le secret de cette rencontre insolite ? Moi-même je ne le savais pas.

Pourtant, vers midi, le courage commença à me lâcher. J'étais saine et sauve, sur la terre ferme, voulais-je vraiment tenter le diable en me rendant à ce rendez-vous ? Voulais-je à tout prix tordre le cou aux légendes et oublier le danger que ces êtres aquatiques incarnaient ?

Je recommençais à avoir peur.

Il fallait que j'y aille, au nom de l'infime espoir qu'il respecte sa part du marché, et en priant pour rentrer chez moi en un seul morceau.

Et si j'avertissais ma mère ou Jared ? Impossible de trouver la formulation adéquate. « Au fait je suis à Cave Rock, si vous ne me voyez pas revenir dans deux heures, ça voudra dire qu'un sirénien m'a dévorée toute crue ».

Tant pis. Pour une fois j'allais m'en remettre au destin, et avec un peu de chance, ma bonne étoile ne me lâcherait pas.

*

C'était l'heure, et il était bien là au rendez-vous.

Dès le moment où je gravis le rocher puis m'avançai à l'endroit exact où nous nous étions quittés la veille, il émergea et posa ses mains sur la roche. Son fils resta en retrait sous l'eau.

Mes yeux se fixèrent sur ses mains palmées. Le mirage n'en était pas un.

Je m'approchai prudemment, en veillant à ne pas glisser ou me tordre une cheville. Le sirénien tenait, en évidence, plusieurs feuilles et tiges de myriophylle. J'aurais reconnu cette plante les yeux fermés.

Fébrile, je défis mon sac à dos et en sortis le bocal que j'avais apporté pour l'occasion. Je commençai à le remplir d'eau de mer et le sirénien, comprenant mon intention, glissa les plantes à l'intérieur. Il n'y avait pas de doute possible, il s'agissait bien de la plante que j'avais observée des heures et des heures – j'en aurais pleuré de joie.

Je refermai le bocal.

— Merci, dis-je d'une voix peu assurée.

Il comprit cela comme le signal que c'était à son tour d'obtenir son dû. Sa voix. Il s'approcha alors que j'étais restée accroupie.

Allais-je vraiment faire ça ?

— Est-ce que ça va faire mal ?

Il eut une seconde d'hésitation avant de secouer la tête.

Pourvu que ce soit rapide. Il était désormais assez proche pour que je sente son souffle sur mon visage et l'odeur salée que dégageait son corps.

Il avança un doigt palmé et le posa sur mon menton pour m'indiquer d'entrouvrir les lèvres.

J'enfonçai les poings dans la roche en retenant mon souffle. Lorsqu'il fut assez près, je perdis courage et fermai les yeux.

Ses lèvres s'arrêtèrent à quelques millimètres des miennes, son nez effleurant à peine le mien. Quelque chose de désagréable, comme un appel d'air, passa dans ma gorge et la tête me tourna. Déjà, c'était terminé.

Il s'écarta et je déglutis. Rapide, indolore et sans véritable contact. J'avais de quoi en pleurer de soulagement !

Le sirénien s'immergea dans l'eau et la silhouette de son fils le rejoignit.

— Tu t'en vas ?

Même si ce n'était pas un baiser, j'avais l'impression qu'il s'était joué de moi. Est-ce que cela avait fonctionné au moins ?

Il y eut quelques remous sous l'eau, et je compris qu'ils ne partaient pas encore. L'instant d'après, ils réapparurent tous les deux à la surface.

— Alors ? demanda le siréneau.

— Ça a marché.

Sa voix avait quelque chose de profond et de posé. Il ne me quittait pas du regard.

— Nalu, tu veux bien m'attendre un peu plus loin ? Je n'en ai pas pour longtemps.

Avec un petit couinement désappointé, le petit obéit.

Nous n'étions plus que lui et moi.

— Tu vas me tuer ? balbutiai-je.

Le sirénien eut un léger rire.

— Pourquoi voudrais-je te tuer ?

— Pourquoi avoir renvoyé ton fils ?

— Peut-être que c'est toi la menace.

Ça me fit rire jaune. La veille encore je m'étais tenue devant lui, tremblante et trempée, et c'était moi le prédateur ?

Avec sa silhouette tout en muscle, ses yeux acérés et ses longues mains, il n'aurait fait de moi qu'une bouchée.

— Merci, dit-il enfin. Pour ma voix.

Je me mordis l'intérieur de la joue, pas très fière de moi. Le chantage ne devait pas faire partie des principes de son monde, car à sa place, je n'aurais pas été aussi reconnaissante.

— Comment l'as-tu perdue ?

— Le jour où tu t'es noyée. Tu ne te souviens pas ?

Je fis non de la tête.

— Tu as appelé à l'aide.

— Je... ne pense pas que ce soit possible sous l'eau.

— Les siréniens ont plusieurs moyens de percevoir ce qui se passe, sur de très longues distances.

Je plongeai dans ses yeux océan, cherchant le souvenir qui me fuyait.

— Je t'ai amenée jusqu'à la terre, reprit-il, mais tu ne te réveillais pas. J'ai aspiré l'eau que tu avais avalée et j'ai insufflé de l'air par ta bouche. Je

n'avais jamais fait ça. Je ne comprends pas ce qui s'est passé, mais ensuite, je n'arrivais plus à émettre le moindre son.

Donc il y a quand même eu du bouche-à-bouche à un moment donné.

— Tu savais que j'avais besoin d'oxygène ?

— Ça me semblait être la bonne chose à faire, nous nous ressemblons... un peu, dit-il en désignant son thorax.

Pendant une seconde, il me fit prendre compte de ce point commun : nous avions tous les deux des poumons.

Mais l'instant d'après, je me souvins qu'il était un être de l'océan, et ses branchies apparentes étaient là pour me le rappeler.

Même s'il me parlait sur le ton de la conversation, il conservait sa vigilance. Chacun dans son univers, moi sur terre et lui dans l'eau.

— Tu as déjà vu des humains ?

— Jamais d'aussi près.

— Mais assez près pour avoir appris notre langue ?

Est-ce que nous autres humains nous faisons épier à notre insu ? Les lèvres du sirénien s'étirèrent, comme si mes questions l'amusaient.

— Notre peuple a bonne mémoire.

Waouh, j'avais peut-être face à moi un descendant du sirénien qui avait connu Maui ! Cela donnait une toute autre dimension aux récits de légendes que j'entendais depuis toute petite.

Et cette part de vérité se trouvait en face de moi.

Le sirénien me scrutait autant que je le dévisageais. Je rougis – après tout il était complètement nu devant moi, même si passé la taille on ne voyait rien d'autre que sa nageoire.

— Je m'appelle Eridan, dit-il alors.

— Carly.

— Je suis désolé si je t'ai fait peur.

— Peur ?

Mes épaules se crispèrent, comme si ce mot était marqué au fer sur mon visage.

— Hier. Lorsque je me suis approché.

— Oh.

— Je te guettais depuis plusieurs jours, je ne viens pas si près des terres humaines d'habitude, mais il fallait que je te revoie.

Pour sa voix. Tout paraissait logique dit comme ça. Ce n'était pas comme si je me tenais à côté d'une créature qui avait alimenté mes craintes

de petite fille à cause des légendes des monstres marins.

Il tapota la main dans l'eau et le siréneau émergea quelques secondes plus tard.

— Et voici Nalu, mon fils. Nalu, je te présente Carly.

— Bonjour Carly, dit-il d'une petite voix joyeuse. Tu veux que je recommence les acrobaties ?

— Pas aujourd'hui, répondit son père.

Nalu se mit à nager sur le dos et forma des huit, tout en me regardant.

— Est-ce que tous les humains sont comme toi ? Tu peux nager avec tes jambes ? Sinon tu peux faire quoi d'autre ? Et...

— Nalu, souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Eridan avait parlé d'une voix douce et autoritaire. Nalu fit des bulles sous l'eau, l'air boudeur. Encore une scène parfaitement normale entre un père et son fils. Est-ce que j'étais déjà en train de trouver que tout était normal ?

Le petit Nalu s'approcha de moi, le visage tendu en avant, comme s'il cherchait à venir renifler ma main. Son audace sembla lui faire un peu peur, car lorsque je consentis à tendre un doigt, il frétila en s'écartant et m'éclaboussa au passage.

Comme si les gouttes d'eau m'avaient brûlée, je me ratatinaï sur moi-même en ramenant mes genoux contre ma poitrine.

— L'océan peut être ton ami si tu sais l'appivoiser, me dit Eridan, qui n'avait rien manqué de mon comportement.

— Peut-être que les choses sont plus simples pour ceux qui savent respirer sous l'eau.

Eridan sourit largement, dévoilant des fossettes. Il avait beau être à moitié poisson, ce sourire aurait mis n'importe qui en confiance. J'aurais presque pu me laisser entraîner et nager avec lui s'il me l'avait proposé. Presque.

— Je dois rentrer, dis-je, avant de me retrouver dans une situation trop inconfortable. Merci pour le myriophylle.

Il acquiesça.

Et après un signe à son fils – qui me fit un adorable au revoir de la main – ils s'immergèrent. Je les suivis des yeux autant que je pus. Deux silhouettes aux tons bleus qui se fondaient dans un monde décliné dans des milliers de bleus différents. Deux nageoires qui ondulaient et caressaient l'eau dans des mouvements rythmés et gracieux.

Je ne m'étais jamais sentie aussi proche de l'histoire de Maui.

*

Il était dix-huit heures lorsque je retournai à l'université. Les derniers cours venaient de se terminer, il n'y avait plus personne dans les classes, et quelques étudiants s'attardaient à la bibliothèque.

La salle de labo étant vide, je déposai sur la table mon précieux bocal rempli d'eau de mer et de myriophylle.

Mon téléphone vibra dans ma poche : c'était Tasha.

— Salut, dis-je en décrochant.

— Je suis avec Bastien, on a terminé de bosser sur “Le phytoplancton au service de l'environnement”. Tu nous rejoins prendre un verre ?

— Vous avez terminé ?

— Le plan, avec l'intro et la conclusion. Il reste la rédaction, mais ce sera un jeu d'enfant.

— On ne peut pas vous accuser de procrastiner tous les deux.

— Et maintenant place au réconfort ! entendis-je Bastien dire.

— Alors ? reprit Tasha. On va boire un verre ?

— Ça aurait été avec plaisir, mais je suis occupée.

— Tu travailles ?

— Oui. Sur autre chose. En fait j'ai...

Je ne sus comment terminer ma phrase. Si je parlais du myriophylle, alors je devrais mentionner Eridan. Si je mentionnais Eridan, je devrais avouer que c'était déjà la deuxième fois que je le voyais. Tasha risquait de ne pas me lâcher de la soirée.

— Une prochaine fois ?

— Pas de souci, dit Tasha avant de raccrocher.

Je connaissais ma meilleure amie quand elle était déçue sans le dire. Tant pis, je me rattraperais plus tard.

Il fallait que je me concentre.

Le myriophylle austral était entre mes mains, l'heure n'était plus à la théorie, mais à la pratique.

Je n'étais qu'une étudiante, une chercheuse en devenir, mais j'attendais ce moment depuis des années et je savais quoi faire.

Mes notes volèrent au fur et à mesure que j'écrivais à la main. Observations, descriptions, comparaisons, réactions.... Ce que je

découvrais en analysant les propriétés de cette plante se confirmait.

Ce coup de chance était le premier pas pour aider concrètement ma mère.

— Carly, qu'est-ce que vous faites ici ?

Je levai la tête du microscope sur lequel j'étais penchée. Je n'avais pas entendu la porte s'ouvrir.

Le professeur Thompson tirait avec lui un chariot encombré.

— Je... travaille sur un projet, dis-je de manière évasive. Vous voulez que je vous aide ?

— Pas besoin, merci, je vais juste laisser ça ici en attendant de trouver un meilleur endroit pour les stocker.

Sur le chariot était empilés plusieurs cartons.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ma question lui tira un sourire.

— Des masques intégraux en polycarbonate qui ont pour ambition de remplacer les bouteilles d'oxygène. Ce sont des prototypes, il n'y en a pas beaucoup. L'université a investi dans cette nouvelle technologie pour assister la recherche.

— Vous les avez déjà testés ?

— Pas encore. Et je ne les ai vus à l'œuvre qu'en vidéo. C'est le genre de choses que j'aurais adoré avoir à votre âge.

Quelques coups frappèrent le battant ouvert.

— Jared ?

Thompson tourna la tête pour suivre mon regard. Mon frère fit un signe d'excuse.

— Je venais voir le professeur Shaw, mais je crois que je me suis trompé d'étage.

— Professeur Shaw ? Ah je vais vous y conduire, offrit Thompson. Vous avez rendez-vous ?

— Oui, il m'attend.

Je lui renvoyai un regard interrogateur.

— Pour le boulot, me dit-il. Un problème à résoudre sur des questions d'ordre technique et de procédé chimique.

Jared m'envoya un au revoir de la main. Les traits tirés, il était encore plus fatigué ces temps-ci. Pourvu que ce rendez-vous professionnel ne présage rien de grave.

*

À nouveau seule, je me concentrai sur la prochaine étape de mon expérimentation : extraire les principes actifs du myriophylle austral en huile essentielle.

Je fis chauffer de l'eau dans un alambic. Celui-ci allait entrer en contact avec la partie de la plante dont je voulais extraire les actifs. Avec l'action de la chaleur et de la vapeur combinées, la plante libérait ses précieuses molécules. Ces arômes volatils furent progressivement acheminés vers un serpentin plongé dans une cuve d'eau froide. La vapeur, dans ce nouvel environnement, refroidirait lentement pour retourner à un état liquide.

Une fois dans la cuve de décantation, il ne resta plus qu'à séparer l'eau de l'huile essentielle, beaucoup plus concentrée en essence. Cette dernière, plus légère et non soluble, restait à la surface de l'eau.

Et voilà le travail !

Je tenais dans ma main un flacon de dix millilitres d'huile essentielle de *Myriophyllum australis*.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Le lendemain matin, je voulus tenter un premier test avec ma mère.

— Il faut l'utiliser en diffuseur, lui expliquai-je. Je te préviens, ça sent fort.

— Si ça peut m'aider, je suis prête à tout tenter, tu le sais.

Nous nous installâmes dans sa chambre, et je posai sur la table de chevet une petite coupelle contenant quelques gouttes, chauffée par une bougie.

Très vite, l'odeur me prit à la gorge.

— Ce n'est pas si désagréable, dit Debra au bout de quelques minutes.

— Tu trouves ?

J'avais du mal à ne pas froncer le nez.

— Je vais retourner dans ma chambre pour avancer sur mes devoirs, dis-je. Tu peux rester un moment ici ?

— Je vais bouquiner pour passer le temps.

Elle m'embrassa sur le front, amusée par mon sérieux sur ces expérimentations. À l'adolescence, je lui en avais fait voir, entre les recettes de grand-mère sordides ou les aliments soi-disant miracles. Il y avait eu beaucoup de naïveté dans chacune de mes tentatives, mais ma mère s'était toujours prêtée au jeu.

À midi, soit deux heures plus tard, nous arrê tâmes l'expérience. Je notai son ressenti, ses impressions, et tout ce qui pourrait m'être utile pour récolter des données sur les effets de la plante. À première vue, tout s'était bien passé. Elle identifiait même un léger mieux-être dans sa respiration – mais qui pouvait être un simple effet placebo.

Lorsque plus tard, elle se rendit dans la cuisine pour préparer à manger, un éclat de verre m'alerta.

Je me précipitai jusqu'à elle et la retrouvai accoudée contre l'évier, le visage pâle.

— Maman ?

Elle faisait un malaise. Je l'avais suffisamment vue avec cette expression et cet état de faiblesse pour comprendre ce qui se passait. Je guettai sa respiration, attentive au moindre signe de sifflement qui précéderait le début d'un pneumothorax. Mon téléphone crispé dans ma main droite, il me faudrait à peine un battement de cils pour appeler les urgences.

Sa respiration ne sifflait pas.

— Viens t’asseoir.

Elle s’appuya sur moi pour marcher jusqu’au canapé.

— Je ne comprends pas, le myriophylle ne devrait pas déclencher de malaise.

— Ça va passer, ça n’a peut-être rien à voir, tu sais.

Elle voulait me rassurer, mais je ne l’étais pas.

Une discussion pour le moins houleuse m’attendait. Lorsque Jared rentra de sa journée en bateau, et une fois que notre mère fut partie se coucher, je lui racontai l’expérimentation que nous avions tentée.

Il s’assombrit.

— Carly, tu ne peux pas jouer aux apprentis sorcières.

— C’est censé être sécuritaire.

— Tu ne le sais pas, cette plante n’a pas été étudiée suffisamment, tu me le répètes depuis des années.

Je pinçai les lèvres. Jared s’efforça de ne pas élever la voix.

— Toutes les alternatives sont les bienvenues, dis-je. Tout, plutôt que...

— ...la transplantation ?

J’acquiesçai.

— Je connais les risques aussi bien que toi, dit-il, mais on doit le voir comme une chance pour elle.

— Ça coûte une fortune.

J’avançai l’argument qui comptait le moins.

— J’ai l’argent, se rengorgea Jared, du moins une partie. Et on peut toujours faire un emprunt.

— Je n’aime pas cette idée.

— Je sais.

Il y eut une pause entre nous.

— À quand les prochaines analyses ?

— Une semaine, murmurai-je.

Ces analyses répétées étaient source d’angoisse et dictaient notre quotidien. Jared et moi nous accrochions au moindre espoir d’amélioration. Chaque victoire comptait lorsqu’on ignorait de quoi demain serait fait.

— Et le boulot ? demandai-je pour changer de sujet. Tu as résolu ton problème ?

— Même mieux, j’ai été promu.

— Oh, félicitations !

Jared se ragaillardit.

— Je vais diriger une équipe, on aura un meilleur rendement pour l'extraction des minerais.

— Tu n'en dis toujours pas plus, pas vrai ?

— Ça n'est pas si intéressant que ça.

Je lui donnai une bourrade.

— Bien sûr que si. N'oublie pas que dans un avenir proche, le spécialiste que tu consulteras, ce ne sera pas le professeur Shaw, mais moi !

Il passa son bras par-dessus mes épaules pour m'étreindre. Je lui avais redonné le sourire.

*

Trois fois par semaine, Tasha, Bastien et moi nous réunissions pour étudier. Une habitude qui datait du lycée.

Déjà inséparables, nous étions les élèves en tête de classe, ce qui occasionnait jalousie et mépris. Je ne comptais plus le nombre de fois où nous avions été accusés de triche, de snobisme, ou traités de lèche-bottes auprès des professeurs. Être bon élève n'était pas toujours bien vu. Si j'avais été seule à subir toutes ces remarques, j'aurais très mal vécu cet ostracisme ; mais nous étions trois. Je n'avais jamais eu besoin d'autres amis. Et il en avait été de même pour eux.

Lorsque Tasha m'envoya un message pour organiser notre prochaine session d'études, je dus décliner en lui expliquant que je restais auprès de ma mère. Elle m'envoya une suite de cœur par textos. Tasha n'oubliait jamais ce que je vivais au quotidien.

Mes cours étaient étalés devant moi, sur la table de la salle à manger. Ma mère venait de se faire une tisane et s'installa dans le fauteuil à côté de la baie vitrée donnant sur le jardin.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge. Seize heures. C'était d'ordinaire le moment où ma mère prétendait se rendre chez la voisine pour en réalité partir en douce travailler à l'hôpital.

Lorsqu'elle leva à son tour les yeux vers l'horloge, je sus qu'elle pensait à la même chose.

— Je suis contente que cette première année se passe bien pour toi. Pour vous trois. Lorsque certaines choses ont du sens, sont alimentées par l'envie et la passion, il faut toujours s'en donner les moyens.

Je m'inquiétais :

— Sauf qu'il y a une limite aux moyens. Et une passion ne doit pas devenir une obsession.

— La passion ne devient obsession que lorsqu'on en est privé trop longtemps.

— Maman, si tu penses retourner travailler...

Elle fit un signe de la main pour me rassurer.

— Non, pas pour l'instant. Je comprends vos inquiétudes, plus que tu ne le crois. Et Jared et moi avons trouvé un terrain d'entente. J'ai longtemps repoussé l'idée de la transplantation, car une fois que c'est fait, il n'y a pas de retour en arrière possible.

Un terrain d'entente ? C'était tout ce que je ne voulais pas entendre.

— Il y a vingt-cinq pour cent de chances pour que tu rejettes la greffe, soufflai-je.

— Et soixante-quinze pour cent pour que je vive. Pour que je récupère suffisamment et puisse reprendre des activités.

Notre mère menait une demi-vie. Accepter la transplantation revenait à prendre un risque qui, s'il marchait, pourrait effectivement lui permettre de retrouver son autonomie. Et cela nous déchargerait, Jared et moi, de la responsabilité implicite que nous avions acceptée : lui en gagnant de l'argent, moi avec mes recherches.

— Ça veut dire que tu ne crois plus au myriophylle.

— Je crois en toi, Carly. Toujours. C'est pour ça que je veux que tu respectes mon choix. Il ne faut pas avoir de regrets, ma chérie. Pour moi... ou pour ton père.

Je jouai nerveusement avec mon crayon à papier au-dessus de ma feuille.

— C'est à lui d'avoir des regrets.

— J'espère qu'un jour tu pourras lui donner une seconde chance.

— Il t'a laissée tomber parce qu'il ne pouvait pas gérer ta maladie.

— Certaines personnes ne le peuvent pas, c'est comme ça. Il n'était pas un bon mari, mais il peut être un bon père.

— Eh bien je n'ai peut-être pas envie d'un père.

Cette rupture, je la prenais plus personnellement que ma mère. Lorsqu'on dit à quelqu'un qu'on l'aime, qu'on prononce des vœux, on ne peut pas tout reprendre aussi facilement.

Je me levai. J'avais besoin de me distraire, de chasser ces émotions désagréables.

— Tu as pris tes médicaments il y a combien de temps ?

— Deux heures.

— Est-ce que tu veux qu'on fasse un deuxième essai ?

Cette fois, je mis l'huile essentielle en diffusion pour dix minutes chrono. Pas une de plus.

Ensuite vint la phase de surveillance des symptômes de ma mère, ce qui dura bien deux heures. Je notai toutes mes observations pour les comparer à celles de ce matin : cette fois, elle supportait la plante. Pas de malaise, ni de fatigue ou d'essoufflement.

Mon optimisme naturel remonta en bloc.

Le myriophylle avait toujours été la solution. J'avais placé ma confiance en cette plante et j'avais eu raison.

En refermant le flacon d'huile essentielle, j'en vins à la conclusion qu'il m'en faudrait d'autres.

Ce qui signifiait que je devrais revoir Eridan.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Le *marae* était le centre d'une communauté maorie. Un lieu sacré, sur une surface rectangulaire pavée de pierre et de corail, avec en son centre un bâtiment sculpté, digne d'une œuvre d'art. C'était ici qu'avaient lieu les réceptions officielles : célébrations, mariages, baptêmes, funérailles et rites traditionnels.

Ma première visite datait d'une sortie scolaire. J'avais appris par cœur tout le vocabulaire propre à la culture des premiers habitants de la Nouvelle-Zélande. Les surfaces dallées de pierres s'appelaient *paepae*. Les cérémonies d'accueil se nommaient *pōwhiri*. Et les maisons de réunion se faisaient appeler *wharenui*. Ceux qui y vivaient étaient répartis en tribus (*iwi*), sous-tribus (*hapu*) et familles (*whānau*).

Il y avait régulièrement du passage. Des Maoris, des touristes en recherche de dépaysement, ou encore des curieux attirés par les contes et légendes qu'on racontait au coin du feu.

Mikaere se tenait sur le porche de la maison. En tant que *tohunga* – cela faisait référence à un sage, un prêtre ou encore un guérisseur – il était connu et apprécié de tous.

— *Kia ora*, le saluai-je.

— *Nau, mais, haere mais*, me répondit-il pour me souhaiter la bienvenue.

Il se pencha vers moi et je fis de même : nos deux nez vinrent se toucher, comme le voulait le rituel. Un geste qui pouvait être gênant la première fois, mais qui symbolisait le partage d'un souffle de vie et la rencontre de deux âmes.

Je pénétrai à l'intérieur du *wharenui* à la suite de Mikaere. Le contraste avec la luminosité extérieure était flagrant. Ici, les murs allaient du marron clair au brun sombre, et les poutres du plafond étaient sculptées avec des images stylisées des ancêtres maoris. Un groupe de touristes européens écoutaient leur guide expliquer l'importance du chant et le rituel pour tout visiteur qui entrait dans un *marae*.

Nous traversâmes la maison afin d'en sortir de l'autre côté. Là, deux tabourets en pierre étaient ancrés dans le sol.

— Installe-toi Carly.

Je ne lui demandai pas comment il avait pu retenir mon prénom alors que la dernière fois que j'étais venue ici, j'avais douze ans.

Lorsque je fus assise, Mikaere nous servit du *hangi*, ce plat traditionnel composé de porc, mouton, pomme de terre, citrouille et chou, cuit à l'étouffée et chauffé pendant plusieurs heures sur des pierres brûlantes. Il se mit à manger avec un plaisir évident, comme s'il découvrait les saveurs pour la première fois. Patient, souriant, calme et bienveillant, Mikaere était le grand-père que tout le monde aurait voulu avoir.

— Je t'ai vue à côté de l'université. Tu étudies là-bas ?

— Oui, la biologie marine.

— Ah, la science ! Elle apporte autant de réponses que de nouvelles questions. Tu as un proche malade, si je me souviens bien.

J'acquiesçai. Mikaere reposa ses couverts.

— Je vais te raconter une histoire. Celle d'un jeune garçon malchanceux, avec une très mauvaise coordination, et qui avait peur de son ombre. Il revenait toujours bredouille de la pêche, et se faisait gronder par son père, qui le qualifiait d'incapable. Il était la risée de tous. Mais sa plus grande peur était les tremblements de terre. Dans son village, sur l'île du Nord, la terre tremblait presque chaque semaine, et il croyait mourir de terreur. Un jour, il a entendu parler de la puissance des prières. Et il a commencé, tous les soirs devant son lit, à demander à être protégés des tremblements de terre, lui et sa famille. Quelques semaines plus tard, il y a eu une énorme secousse. La terre s'est fissurée, des glissements de terrain ont eu lieu, les inondations ont balayé tout un quartier du village. Tout le monde avait perdu quelque chose. Tous, sauf sa famille, dont la maison avait curieusement été épargnée.

Je souris.

— Le jeune garçon, c'était vous ?

Il hocha la tête.

— Je n'ai jamais cessé de prier depuis. Par contre, je ne prie désormais que pour les autres. J'ai utilisé, comme qui dirait, mon "joker".

— Qu'est-ce que vous priez ?

— L'empathie, la tolérance, l'acceptation de la différence. C'est l'enseignement que nous a transmis Maui.

Il me servit du thé et je bus à petites gorgées. Maui, encore et toujours lui. Le célèbre maori des légendes qui avait mis fin à la guerre contre les siréniens.

— Tu as déjà dû le deviner, n'est-ce pas ?
Ses yeux noirs semblaient pouvoir tout voir.
— Quoi donc ? fis-je sur la défensive.
— Que les siréniens ne sont pas tous des monstres. Tout comme certains hommes sont bons et d'autres non.

Mikaere prit une longue gorgée de thé.

— Avec le temps, les récits transmis par voie orale peuvent être déformés, s'oublier, ou être réappropriés par d'autres. Face à des phénomènes inexpliqués, les superstitions émergent et ont toutes la même source : la peur.

— Vous voulez dire que les légendes nous mentent ?

— Toute légende contient une part de vérité. Elles ne se sont pas construites ni répandues sur Aotearoaest par hasard.

Aotearoaest, le nom maori de la Nouvelle-Zélande signifiant « le long nuage blanc ».

Des naufrages, des disparitions, des corps jamais retrouvés... L'océan regorgeait de mystères.

— Alors, dis-je lentement, on ne peut pas vraiment faire confiance à ces récits et leur véracité.

— Je reconnais bien la scientifique en toi ! Es-tu sûre de poser la bonne question ? Et en quoi ces récits du passé t'aideraient-ils à savoir si tu peux faire confiance ou non au sirénien que tu as rencontré ?

Ma gorge s'assécha. Il m'avait percée à jour. Mais Mikaere, avec ses rides au coin des yeux et son sourire amical, ne tentait pas de me pousser dans mes retranchements

— Je... je crois que c'est déjà le cas.

Mikaere resta silencieux. Je venais d'admettre devant lui que j'avais croisé le chemin d'un sirénien, et il ne clignait même pas des yeux.

Autant en venir au vif du sujet :

— J'ai besoin de le contacter. Est-ce que vous pouvez m'aider ?

Il hocha la tête comme si je n'avais pas besoin d'en dire davantage. Il se leva et retourna dans le *wharenuī*. Les touristes étaient partis. Mikaere entra dans une petite pièce où s'accumulait tout un tas de bric-à-brac. Je restai sur le pas de la porte pendant qu'il farfouillait dans ce bazar indescriptible, très différent de l'image que je me faisais de lui.

Lorsqu'il revint vers moi, il tenait entre ses mains une flûte maorie. Couleur caramel, de moins de dix centimètres, à trois trous avec de jolies

décorations.

— Souffle dans le *kōauau*, et il viendra à toi.

— *Tēnā koe*, le remerciai-je.

*

J'étais de retour à Cave Rock. J'avais patienté le temps que la plage se vide, puis j'avais soufflé dans la flûte. Un son doux et léger en sortit, aussi discret que le chant d'un oiseau et s'envola vers l'horizon.

J'attendis.

Encore.

Et encore.

Je fis glisser la flûte entre mes doigts, pour l'observer sous toutes les coutures. D'apparence, elle ressemblait à une flûte traditionnelle, tout à fait ordinaire. Émettait-elle un son que les siréniens pouvaient reconnaître ? Cela évoquait-il quelque chose pour eux ?

Je soufflai de nouveau, improvisant un air. Lorsque je prolongeai mon souffle, le son se transformait en vibration.

Mais toujours aucun signe d'Eridan.

Qu'est-ce que je faisais de travers ? Je n'y comprenais rien, et ma patience avait ses limites. Après trois heures sur place, sans le moindre succès, j'abandonnai.

Je revins le lendemain, pour un nouvel échec.

Le surlendemain, je me mis à souffler dans la flûte tous les quarts d'heure. J'en avais mal aux lèvres et aux poumons. Je n'y croyais plus. Mikaere parlait de confiance et de foi là où j'avais besoin de concret et de preuves. À quoi est-ce que ça rimait ? Étais-je à ce point désespérée pour croire même aux théories les plus sordides ?

Je m'apprêtais à quitter les rochers lorsqu'un mouvement dans l'eau me retint.

Une nageoire bleue.

Au large, la caudale dont la couleur se confondait avec celle de l'océan se rapprochait. Il me fallut à peine quelques minutes pour être sûre que ma vue ne me trompait pas : la caudale était rattachée à une silhouette humaine.

C'était lui.

Eridan.

Lorsqu'il sortit la tête de l'eau, il pinçait les lèvres.
— Combien de siréniens comptes-tu appeler au juste ?
— Ça a marché, murmurai-je pour moi-même, sidérée par le pouvoir de cette flûte.
— As-tu une idée d'à quel point ce bruit est strident ?
— J'ai besoin d'un service.
À cela, Eridan haussa un sourcil.
— Nous sommes quittes.
— Écoute-moi d'abord ! criai-je avant qu'il ne disparaisse sous l'eau. J'ai besoin de précisions sur le myriophylle austral, tu sais, la plante que tu m'as rapportée ? Je compte aller en chercher.
— Tu veux dire plonger par toi-même ?
J'avais capté son intérêt. Un peu comme s'il venait d'entendre qu'une crevette comptait se balader au milieu d'un banc de piranhas.
— Oui.
— Au milieu des courants ?
— Oui.
— Malgré la basse luminosité ?
— Oui !
— En étant assez patiente pour...
— Oui, oui et encore oui ! explosai-je. Je suis capable de nager aussi bien que toi.
Là, j'exagérais carrément.
Eridan s'appuya un peu sur les rochers pour que son torse sorte de l'eau. Je le dominais, et pourtant je me sentais toute petite à côté de lui.
— Avec tes... jambes ?
Une lueur de malice éclaira ses yeux. Il se moquait ouvertement de moi.
— Qu'est-ce que tu veux en échange ?
Il s'esclaffa.
— Nous sommes quittes, répéta-t-il.
— Je suis sûre qu'on pourrait trouver un arrangement. Il te suffit de me dire...
La nageoire d'Eridan s'éleva puis frappa l'eau pour m'éclabousser. J'en lâchai la flûte que, bien évidemment, il rattrapa de sa main palmée.
— Hé !
— Au revoir Carly.
Il s'immergea dans l'eau, emportant avec lui mes maigres espoirs.

Alors, d'une impulsion, je plongeai.

Mon cerveau eut un moment de panique. Mes bras poussèrent pour me guider aussitôt vers la surface. Dès que j'eus la tête hors de l'eau, ma gorge se serra de façon incontrôlable. Je dus faire un effort pour rappeler à mes poumons de fonctionner.

Je clignai des yeux avec un nouveau frisson. Une énorme nageoire tournait autour de moi. Eridan me jaugeait. J'étais dans son univers ; même s'il n'avait fallu qu'un pas pour franchir la terre et rejoindre l'océan, il y avait eu dans mon geste une symbolique à laquelle je n'avais pas pensé. La méfiance s'était volatilisée, je me présentais face à lui, fragile et vulnérable.

— Tu peux nager.

Cette constatation faillit me tirer un sourire.

— Faire du surplace n'est pas exactement nager. Mais oui, je peux.

Ce fut lui qui sourit.

— Et plonger ?

— On a des moyens pour respirer sous l'eau.

Sa nageoire continuait d'onduler à une cadence quasi-hypnotique. Même si j'avais capté son attention, elle risquait de ne pas durer. Autant jouer franc-jeu.

— J'ai besoin de la plante pour ma mère. Elle est malade et ça peut l'aider à guérir.

— Mère, murmura-t-il.

Il sembla partir loin dans ses pensées, peut-être vers sa propre famille.

— Nalu t'aime et a besoin de toi, dis-je. Il serait triste s'il n'avait plus son père. C'est la même chose que je ressentirais si je perdais ma mère.

— Tu risques de la perdre ?

Ma gorge se contracta douloureusement et mes yeux s'embruèrent. Je détournai le regard.

— Je suis désolé.

Il semblait sincère. J'en oublierais presque que c'était la première fois que je retournais à l'eau depuis ma noyade.

— Que veux-tu savoir ? demanda Eridan.

— Comment tu t'y es pris ?

— Je me suis fié aux hippocampes. C'est eux qu'il faut trouver d'abord. Les pister à distance, sans faire de remous. Si tu leur fais peur, ils fuiront. Si tu approches en douceur, ils se détendront et commenceront à manger. C'est comme ça que tu trouveras ta plante.

— Compris.

Il fronça les sourcils.

— Les herbiers ont des plantes urticantes. Le courant est traître, tu pourrais facilement te faire piquer.

— Je ferai attention.

— Ta plante est bien enracinée et il faut de la force pour l'extraire.

— Je prendrai des outils.

Il se tut, comme s'il comprenait qu'à ce jeu-là, je ne serais jamais à court d'arguments.

Mes vêtements me collaient à la peau et mes muscles fatiguaient à force de faire du sur-place. Je nageai jusqu'au rocher et pris appui dessus. Les battements de mon cœur se calmèrent peu à peu. On aurait dit que je venais de nager le quatre cents mètres papillon.

Eridan se rapprocha, pensif et mon regard capta une myriade d'écailles bleues qui étincelaient sous l'eau. Sa nageoire brillait de saphir, de turquoise et de lapis-lazuli, et ses mouvements d'ondulation me donnaient envie de la toucher, de sentir sous mes doigts l'inaccessible.

Eridan prit appui sur le rocher, et sa soudaine proximité me força à détacher les yeux de sa nageoire.

Sa main palmée s'ouvrit et il me rendit la flûte. Mes doigts effleurèrent involontairement les siens en la récupérant.

— Pourquoi ?

Sa réponse tarda à arriver, comme si lui-même ne s'expliquait pas son geste.

— En cas de besoin. Peut-être que je t'accompagnerai lorsque tu plongeras.

Cette générosité soudaine me laissa muette comme une carpe.

— À bientôt, Carly.

Et une fois encore, il disparut dans les profondeurs de l'océan.

Chapitre 8

— Allô, docteur ?

La main de ma mère tremblait légèrement sur le téléphone.

Jared et moi nous tenions debout dans le salon. Nous tentions d'adopter une attitude décontractée, comme si nous n'étions pas en train de jouer l'avenir de notre mère.

Je retins ma respiration lorsqu'elle raccrocha, l'air un peu ailleurs.

— Alors ?

— Les analyses sont bonnes.

— Bonnes ? répéta Jared comme s'il s'attendait à tout sauf à ça.

Moi-même j'étais sidérée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il a noté une nette amélioration. Pour lui, la transplantation n'est pas d'actualité, car je ne suis plus en phase à risque. À confirmer avec les analyses du mois prochain, bien sûr.

Jared écarta les bras, estomaqué.

— Est-ce que c'est seulement possible ?

— Il a conclu "je ne sais pas ce que vous faites, mais continuez".

Je poussai un cri de joie et me jetai dans les bras de ma mère.

— Je crois que cette plante y est pour beaucoup, me murmura-t-elle à l'oreille.

Cela n'échappa pas à mon frère.

— Carly, on avait pourtant dit...

— Je sais, je sais. Mais c'est mon domaine Jared, il faut que tu me fasses confiance.

Il eut l'air de réfléchir quant à savoir s'il allait se fâcher ou me féliciter. Un léger rire lui échappa finalement.

— Il n'y a rien qui te résiste vraiment, pas vrai ?

L'embrassade se termina à trois, sous des airs de fête.

La confiance. Elle pouvait vraiment faire des miracles.

— J’ai quelque chose à vous dire, mais vous risquez de m’en vouloir, car ça fait un moment que j’aurais dû vous en parler.

— Ça tombe bien, on a aussi quelque chose à te dire, dit Bastien. Et tu risques aussi de nous en vouloir.

Je marquai un temps d’hésitation. Avais-je raté un épisode ?

— Toi d’abord, me lança Tasha en jetant un drôle de regard à Bastien.

Je pris une inspiration :

— Les dernières analyses de ma mère sont bonnes. On a écarté la transplantation jusqu’à nouvel ordre.

Mes amis poussèrent des cris de joie à réveiller toute la ville. Je dus récapituler tout ce qui s’était passé entre le moment où j’avais eu le myriophylle entre les mains et celui où j’avais commencé les expérimentations.

— Mais comment tu as trouvé le myriophylle austral ? demanda Tasha.

C’est là qu’intervenait mon – petit – mensonge. J’inventais une histoire de pêcheur qui s’était rendu sur place et avait plongé pour moi, contre rémunération. Je m’étais prise à croire que je disais la vérité : Eridan avait bien plongé et j’avais dû lui rendre sa voix.

— Il faudra que tu en parles à Thompson, me dit Bastien. Et que tu en fasses un mémoire.

— On est en première année.

— Il n’est jamais trop tôt pour commencer ! Tu étudies cette plante depuis, quoi, six ans ? C’est plus que bon nombre de doctorants.

Il me fit un clin d’œil. Bastien voyait les choses en grand : l’université pourrait un jour financer la recherche et mener des études sérieuses sur les propriétés thérapeutiques du myriophylle. Et à terme, on établirait un traitement pour d’autres personnes souffrant de la même maladie.

— Bon, à notre tour, dit Tasha.

— Oh-ho, ça a l’air sérieux.

— Oui, non, je voulais juste m’assurer que tu sois dans de bonnes dispositions, lorsque...

— Allez, Tasha, accouche !

Ma meilleure amie était en train de rougir !

Avec un léger soupir, Bastien lui prit la main et la garda dans la sienne, leurs doigts entrelacés.

Je souris.

— C’est le moment où je dois vous donner ma bénédiction ?

— Tu te moques, je savais que tu te moquerais. Tu trouves que c'est une mauvaise idée, pas vrai ? grimaça Tasha.

— Pas du tout. C'est surprenant, amusant, mais pas délirant !

Elle chuchota :

— Même si je te dis qu'on se chamaille toujours autant ?

J'éclatai de rire.

— Je suis contente pour vous.

— Merci Carly, dit Bastien.

— Maintenant je vais te trouver quelqu'un pour qu'on sorte à quatre, déclara Tasha.

Je déchantai aussitôt. Même Bastien perdit son sourire.

— Là, c'est une très mauvaise idée !

— Pourquoi ? Carly aurait besoin de quelqu'un dans sa vie. Maintenant que sa mère va mieux, elle peut se concentrer sur ce genre de choses.

Un tic nerveux s'agita au coin de ma bouche. Je n'aimais pas qu'elle parle comme si je n'étais pas là.

— Je n'en ai ni l'envie ni le besoin, répliquai-je.

J'avais déjà eu quelques amourettes sans grande signification. J'étais même tombée amoureuse une fois, d'un garçon avec qui j'avais fait l'amour et qui m'avait larguée trois mois plus tard pour une autre. Une expérience qui avait ravivé le sentiment d'abandon ancré depuis le départ de mon père. Il m'avait fallu du temps pour tourner la page.

De là à donner sa chance à un autre, je n'étais pas prête.

*

Lorsque je franchis la porte de la maison, Jared était installé à la table de la salle à manger au milieu d'une liasse de papiers, le poing appuyé entre les deux yeux pendant qu'il parlait au téléphone. Il avait la peau marquée par le soleil. Son boulot l'occupait même une fois qu'il quittait le bateau. Il passait un temps monstrueux sur l'ordinateur et ses discussions ne tournaient qu'autour des minerais et des machines qui plongeaient dans les abysses.

Je fis le moins de bruit possible en sortant le jus d'orange et la brioche. Notre mère avait laissé un post-it sur le frigo annonçant qu'elle était sortie avec des amies, ce qui me fit sourire. Alors c'était ça, avoir une mère en bonne santé ? Je pourrais m'habituer à cette insouciance.

Je triai le courrier empilé dans la cuisine et mon attention fut attirée par un article.

Le nouvel Eldorado : des gisements situés dans les plaines abyssales du Pacifique, à des profondeurs allant de 4000 à 6000 mètres.

L'obscurité y est absolue, le froid glacial et les pressions si colossales qu'elles peuvent broyer dix fois un homme. Et pourtant, c'est là, dans les profondeurs marines, que se prépare une nouvelle ruée vers l'or. On les appelle les nodules polymétalliques : ils renferment cuivre, zinc, fer, manganèse, et d'autres métaux, indispensables à la fabrication de cellules photovoltaïques, smartphones et écrans plats, mais aussi véhicules électriques.

Les grands fonds océaniques, dont la cartographie est pourtant moins précise que le sol de la Lune, a bien des choses à nous révéler.

À l'heure actuelle, moins de dix véhicules sont capables d'évoluer dans les abysses. Ce monde du silence résonnera bientôt du bruit d'énormes excavatrices, broyant les roches dans les profondeurs abyssales pour en extraire les précieux minerais. Une nouvelle révolution technologique est en marche.

L'article ne mentionnait pas les enjeux liés à cette exploitation minière et les conséquences occasionnées par le fait de creuser dans la roche à une telle profondeur. Je fouillai dans ma mémoire, faisant appel à mes connaissances personnelles. Quelles pourraient être les répercussions sur les espèces et l'écosystème ?

Il faudra que je pose la question à Jared.

Comme à point nommé, il raccrocha.

— Tu as une minute ?

— Pas maintenant, peut-être plus tard, dit-il sans s'appesantir.

Raté.

— Le boulot ?

— C'est tendu en ce moment, répondit-il, le regard toujours rivé sur l'écran de son ordinateur.

Les bonnes nouvelles concernant la santé de notre mère semblaient déjà loin.

— Tu sais ce qu'on dit sur le stress et les longues heures de boulot. Tu ne vas pas durer longtemps à ce rythme.

— Je sais ce que je fais Carly.

Son ton avait été plus sec que d'habitude.

— Désolé, je suis un peu à cran.

Je regardai Jared sous un autre angle. Il était le grand frère, celui qui prenait soin de moi et dont les épaules finiraient par craquer sous le poids des responsabilités.

Il me répétait tout le temps qu'il était fier de moi. Et lui ? Quand était-il satisfait de ce qu'il faisait ? Ses préoccupations étaient toujours tournées vers notre mère ou moi ; il parlait de ses collègues de travail, mais jamais de ses amis. Il aurait pu être en couple, mais il n'avait pas de temps à consacrer à qui que ce soit en dehors de sa famille.

— Tu sais, tu n'as pas besoin de prendre ce travail autant au sérieux, maman va mieux grâce au myriophylle, il n'y aura pas de transplantation qui coûte cher et...

— On a toujours besoin d'argent, Carly. La vie est chère, on pourrait s'acheter une deuxième voiture, se payer des vacances, que tu puisses t'offrir des fringues sans avoir à les emprunter à Tasha...

— Mais d'où te vient ce genre d'idées ?

Jared se renfroigna.

— Ce travail est important pour moi.

— D'accord, dis-je en capitulant, mais tu sais que tu peux toujours me parler si tu en as besoin.

Il acquiesça, mais il était ailleurs. Je ne mentionnai pas ma lecture de l'article. Ce serait pour une autre fois.

Chapitre 9

Trois jours. La dernière fois que je m'étais baignée dans l'océan – et même si ça avait été sur un coup de tête et en étant toute habillée – remontait à trois jours. Plus j'attendais, plus l'appréhension revenait.

Il fallait que je règle cette histoire de peur une bonne fois pour toutes.

Après le dernier cours de la journée, j'allai voir le professeur Thompson. Je n'eus pas besoin d'insister beaucoup pour qu'il accepte de me prêter un masque intégral, que je pourrais, officieusement, utiliser dans le cadre de mes recherches.

Il ne sembla pas dupe quant aux raisons de ma requête, mais il s'abstint de tout commentaire.

Venait la deuxième partie de mon plan.

Je me rendis à Sumner Beach, avec mon maillot de bain une pièce et j'entrai dans l'eau jusqu'à la taille. Le masque s'ajustait avec des sangles à l'arrière de la tête et me couvrait à la fois la bouche et le nez.

Lentement, je mis la tête sous l'eau, d'abord en retenant ma respiration, puis en relâchant doucement de l'air. Des bulles se formèrent en s'échappant à la base de mon menton. J'inspirai, puis j'expirai. Incroyable. Le masque avait été conçu en s'inspirant du fonctionnement des branchies ; ces dernières, artificielles, permettaient d'extraire l'oxygène de l'eau grâce à une fibre microporeuse.

Je commençai à nager plus au large, aussi à l'aise que n'importe quel animal marin. C'était grisant. Plus confortable qu'une plongée en bouteille, car je n'étais pas soumise au respect des paliers. Je descendis pour raser le sable avant de remonter, de tourner sur moi-même, de me mettre à l'envers, sur le dos. Comme le monde aquatique était beau ! Quelques poissons filèrent entre mes jambes, je saluai une étoile de mer, me perdis dans la contemplation d'algues et de coraux...

Un frisson me parcourut l'échine. Un dauphin se dirigeait vers moi. Je l'entendis avant de le voir. J'en avais souvent observé pendant mes sorties en mer, et j'avais déjà plongé au milieu d'un banc de dauphins, mais c'était la première fois que l'un d'eux s'approchait autant.

— Coucou toi.

Il s'éloigna puis revint, et se mit à me tourner autour, en laissant échapper un léger cliquetis.

Je continuai de nager, le dauphin sur mes talons. Par moments, il se rapprochait comme pour quémander une caresse, mais dès que je tendais la main, il s'écartait.

— Tu ne veux pas que je te touche, pas vrai ?

Le courant me faisait dévier, le rivage s'éloignait. Continuer n'aurait pas été raisonnable. Au moment de rebrousser chemin, le dauphin me gêna.

— Hé, il faut bien que je rentre chez moi.

Il agita encore sa nageoire, cette fois juste devant mon nez, m'obligeant à battre en retraite. Le courant me tira vers le large.

Le sentiment de confiance me quittait.

Les dauphins pouvaient se montrer très joueurs avec les nageurs ; ils interagissaient avec eux, curieux de nature. Mais là, son comportement n'avait rien du jeu et l'océan enroulait ses immenses bras autour de moi dans une étreinte oppressante.

J'inspirai.

J'expirai.

Le masque jouait son rôle à la perfection.

Au loin, deux autres silhouettes apparurent. Des dauphins ? Une mère ou un père et son petit ? Non, leur nageoire était différente, d'un bleu scintillant auquel je commençais à être familiarisée. Eridan et Nalu. Leur allure et leurs mouvements trahissaient leur état de vigilance : ils n'étaient pas en balade. Nalu se tenait fort au cou de son père, qui, muscles contractés et bras écartés, avait adopté la position d'un prédateur en chasse.

L'idée d'avoir chaussé les pantoufles de la proie m'effleura l'esprit une seconde.

Une seconde.

Le dauphin approcha son nez d'Eridan qui y posa sa main. S'ensuivit une série de sifflements et de cliquetis.

Au moment d'ouvrir la bouche pour demander ce qui se passait, le dauphin fila en direction du large.

J'eus la réponse à ma question lorsqu'une ombre passa au-dessus de nous.

Un requin blanc.

Long de peut-être quatre, voire cinq mètres, le squalo glissait dans l'eau en mouvements circulaires, se rapprochant de nous. Trop proche, trop

grand, trop vite. J'étais presque certaine qu'il était en chasse.

Eridan se plaça entre nous. Le requin tourna la tête dans sa direction, louvoyant et ondulant au rythme de la nageoire du sirénien. Un ballet à deux. Deux boxeurs sur un ring qui se testent, se menacent, tout en restant à distance respectueuse pour éviter un coup. Le squala passa à l'offensive d'un coup de nageoire vigoureux. Eridan l'évita, effectua une sorte de looping, Nalu toujours cramponné fermement à son cou. Il se repositionna de face, ses mains palmées grandes ouvertes.

Leurs remous me firent dériver, mais je ne résistai pas.

Le requin tournait en demi-cercle, prêt à tenter une riposte.

Eridan fut plus rapide. Il prit son élan, et frappa de sa nageoire le flanc du requin.

Ce dernier ouvrit la gueule à l'impact, sembla considérer son adversaire et fit demi-tour sans demander son reste.

Eridan se tourna vers moi.

— Carly ?

Ses lèvres bougèrent, mais je n'entendis rien.

J'étais en hyperventilation. Mon masque s'embuait, ma respiration résonnait à mes oreilles et j'éprouvais le besoin impérieux de l'ôter. Mes battements de jambes étaient désordonnés et la crampe me guettait.

— Papa, elle a pas l'air bien.

Eridan prit d'autorité mon bras pour l'enrouler autour de ses épaules. Nalu se décala sur le côté. La main gauche d'Eridan enserra ma taille.

— Je te tiens.

Et sur ces trois mots à peine plus audibles qu'un murmure, il se mit à nager. La pression de l'eau s'abattit sur moi, et j'acceptai de me laisser faire, serrée contre son torse, bras et jambes ballants comme une poupée de chiffon. J'avais passé vingt minutes à nager sous l'eau, il fallut dix fois moins de temps à Eridan pour faire le trajet en sens inverse.

J'étais de retour là où j'avais pied, non loin de Cave Rock.

Dès que je pus tenir sur mes deux jambes, j'ôtai le masque.

— Tu peux respirer sous l'eau ! s'exclama Nalu en applaudissant. Tu es l'humaine la plus forte que je connaisse !

Le visage d'Eridan se fit grave.

— Il n'y a pas de quoi se réjouir, Nalu. On a pris un risque. Il connaît ton odeur maintenant.

— Mais papa...

— Je t’ai presque servi en repas en approchant d’aussi près.

— On devait bien aider Carly !

Cette fois ils me regardèrent tous les deux, frêle humaine à peine remise de ses émotions. Les mots d’Eridan me firent l’effet d’une douche glacée.

— Je... Attends, les siréneaux sont des proies pour les requins blancs ? Nalu a raison, tu n’aurais pas dû intervenir. Enfin je veux dire, si, tu as eu raison, mais j’avais moins de risque de me faire attaquer que lui.

Aussi impressionnante cette rencontre avait été, je savais que les requins s’attaquaient rarement à l’homme.

Nalu pencha la tête sur le côté.

— Il ne t’aurait sans doute pas mangé, mais peut-être... grignoté.

Il avait parlé avec son ton désinvolte d’enfant. Eridan secoua la tête, comme pour se sortir certaines images de la tête.

— Je suppose que ça aurait pu être pire, soupira-t-il en regardant son fils. Après tout tu n’étais pas seul...

— C’est pour ça que je reste toujours avec toi et que je t’écoute toujours.

Il se blottit contre le torse de son père avec une moue adorable.

— Ici, je sais que je ne crains rien. Toi non plus Carly, tu ne crains rien auprès de papa.

Son assurance eut un drôle d’effet sur moi.

— Deux fois, murmurai-je.

— Quoi donc ?

— Ça fait deux fois que tu me viens en aide. Pourquoi ?

Deux yeux océan se braquèrent sur moi et réchauffèrent mes terminaisons nerveuses.

— Si tu me voyais échoué sur la plage, à chercher à regagner l’océan, m’aiderais-tu ?

— Euh... oui.

— Alors voilà.

Pour lui c’était aussi simple que ça.

— On va nager ensemble ? demanda gaiment Nalu. Comme Carly sait respirer sous l’eau, on peut lui montrer le récif, pas vrai, papa ? Là où on est en sécurité !

Non merci, j’avais eu ma dose d’adrénaline pour la journée.

— Pourquoi non ? fit Nalu en me voyant secouer la tête.

— Je ne voudrais pas abuser de la gentillesse de ton père.

— Abuser ? répéta-t-il, l'air d'ignorer ce mot. Tu abuses rien du tout, allez, viens !

Il se mit à nager frénétiquement autour de nous. Eridan était proche ; il me regardait, l'air de ne pas croire un seul instant à mon excuse.

— Je suis désolé si je t'ai laissé croire que tu avais une part de responsabilité dans cet incident. Viens nager avec nous.

Comment en était-il venu à s'excuser alors qu'il avait mis la sécurité de son fils en péril pour moi ?

— Ou si tu préfères, je peux te prendre dans mes bras pour nager, dit-il en penchant la tête.

J'eus soudain chaud aux joues. Il était suffisamment proche pour mettre sa proposition à exécution.

— D'accord, dis-je.

— Je te prends dans mes bras ?

— Je peux nager seule, rectifiai-je en m'esclaffant.

Eridan eut un sourire en coin. Je devais vraiment donner une piètre image de moi-même !

Une fois mon masque de nouveau sur la tête, je commençai à nager à la suite de Nalu. Ce dernier partit devant, tandis qu'Eridan restait à ma hauteur.

Évoluer à ses côtés était la sensation la plus proche et authentique que je vivrais jamais dans la peau d'un mammifère marin. Les humains jouaient à Dieu en inventant des technologies capables de réaliser l'impensable. Le masque intégral me permettant de respirer en était un bon exemple. Mais je restais une intruse dans un univers infiniment bleu qui ne serait jamais le mien.

La nageoire d'Eridan se mouvait sans effort. Je le surpris à fixer mes jambes, d'un regard plus acéré que celui de mon coach pendant les cours de natation. Par réflexe, je m'appliquai.

— Tu es une bonne nageuse, dit-il alors.

— Merci.

Et pour faire bonne figure, j'alignai davantage mon corps, accélérant le rythme de mes battements.

— Pour une humaine, ajouta-t-il en dévoilant ses dents.

Si je cherchais à l'impressionner, c'était raté.

Nous longions la côte en redescendant vers le sud et le récif corallien.

Parmi mes expériences de plongée, celle-ci dépassait de loin toutes mes espérances. J'eus droit à la démonstration d'un siréneau en chasse.

Nalu entra dans un état de vigilance, immobile et patient. Il tenta quelques attaques vives sur des poissons, échoua, se propulsa à nouveau, changea de stratégie, se fit voler son repas par un poulpe. Le tout sous le regard attentif d'Eridan, qui n'intervint pas une seule fois. Nalu devait apprendre, comme n'importe quel être aquatique dont la survie dépendait de sa capacité à se nourrir.

À force de tentatives, Nalu réussit à dégoter quelques crevettes qu'il déchiqueta avant d'avaler tout rond.

— Nalu utilise l'écholocation, compris-je.

— L'écho quoi ?

— L'écholocation. Ce sont des sons qui produisent un écho et qui te permettent de repérer ta proie, même lorsqu'elle est cachée.

Eridan se rapprocha de moi.

— Tu sais beaucoup de choses.

— C'est parce que j'étudie l'océan.

J'avais placé une note de fierté dans ma voix.

— Dans ce cas, impressionne-moi, dit-il en plaçant ses mains derrière la tête.

J'observai autour de nous.

Nalu flottait autour de coraux en forme de gros buissons, dont les filaments colorés se rétractèrent subitement, avant de se déployer à nouveau en couronne tentaculaire.

Je pointai du doigt sur la gauche.

— Ici, dis-je. Tu vois ces étoiles de mer noires, leurs épines collées contre le récif ?

Eridan hocha la tête, attendant la suite.

— Elles se nourrissent des récifs coralliens. Leur suc digestif dissout les tissus et détruit le corail en laissant un squelette blanc derrière lui. Le corail ne fait pas le poids face aux épines venimeuses, mais il n'est pas totalement démuné. Car l'étoile de mer a un prédateur : l'escargot de mer géant. Sa salive la paralyse et il met trois heures à la dévorer.

— Fascinant, murmura Eridan.

Quelque chose me dit qu'il ne parlait pas des étoiles de mer ou de l'escargot... Je passai une main sur ma tête, comme si j'avais voulu me recoiffer pour me donner une contenance – sauf que je portais le masque.

— Tout se régule, conclus-je. Si un jour le corail disparaissait, il renaîtrait plus tard, ailleurs. L'écosystème marin est quelque chose de parfaitement bien organisé.

Enfin, si les humains le laissaient un peu tranquille.

Eridan émit un sifflement pour rappeler Nalu qui s'était un peu trop éloigné.

Il passa comme une fusée, s'amusant à disperser un banc de poissons et je sentis une force phénoménale me pousser dans le sens inverse de sa direction.

— Doucement avec le courant, Nalu.

— Pardon, Carly !

— Il a... fait quelque chose ?

Eridan parut réticent à l'idée de répondre.

— Les siréniens sont capables d'utiliser le courant de l'eau à leur guise.

— Tu veux dire : contrôler l'eau ? Comme...

Comme le jour où il m'a déséquilibrée sur le rocher. L'eau m'avait encerclée et m'avait fait trébucher ; il n'y avait rien eu de normal dans ce phénomène.

Eridan évitait mon regard, manifestement mal à l'aise à ce souvenir. Je choisis de ne pas renchérir.

Nous continuâmes notre exploration du récif, même si je n'avais d'yeux que pour Eridan et Nalu, et leurs mouvements fluides et agiles sous l'eau.

De mon côté, je devais régulièrement lutter pour ne pas dériver.

— Prends ma main, Carly.

La paume palmée d'Eridan était offerte, mais j'hésitai, encore un peu secouée de son contact précédent. Comme si je m'étais tenue trop près de lui et que je n'aurais pas dû. Lentement, je tendis ma main ; ses doigts se refermèrent sur les miens et il m'entraîna avec lui.

— Ce que tu sais de l'océan, tu l'as appris sur la terre ?

— Oui, j'adore lire sur les explorations marines depuis que je suis petite.

— Lire ? releva-t-il.

— C'est un moyen de transmission des connaissances. On écrit pour ne pas oublier.

— Les humains oublient-ils vite pour avoir besoin d'écrire ?

J'eus un léger rire.

— Malheureusement oui.

Nous repartîmes en direction de la plage. Les rochers nous dissimulaient de la ville et d'éventuels promeneurs. J'ôtai mon masque et le posai sur un promontoire.

— Regarde-moi, Carly !

Nalu prit son élan et bondit. Il fit une pirouette dans les airs avant de retomber dans l'eau avec l'aisance d'un plongeur.

— Frimeur, sourit Eridan. Je faisais la même chose à son âge.

— Est-ce que ce sont les siréniens qui s'occupent de l'éducation des petits ?

— Seulement après qu'ils soient sevrés. Le père prend la relève jusqu'à leur indépendance.

Intéressant, le père s'occupe plus longtemps de l'enfant que la mère.

— Les parents ne vivent donc jamais ensemble ?

Il me regarda d'un drôle d'air.

— Il en a toujours été ainsi. Les siréniens vivent à la cité de corail alors que les sirènes sont nomades. Nous nous retrouvons au moment de l'accouplement. Ce n'est pas ainsi chez les humains ?

— Oh non, généralement les parents restent ensemble pendant plusieurs années, parfois toute une vie.

— Toute une vie ? releva-t-il avec curiosité. Pourquoi ?

— Eh bien... Par amour.

Je bafouillai sur le dernier mot.

— L'amour entre deux personnes, c'est de l'attachement, le désir de vivre et partager des choses ensemble. Au début on parle d'attirance, puis avec le temps, on construit une relation de complicité, de respect, et de tendresse. Et parfois alors, il y a un désir d'enfant.

Je décrivais la vision idéale du couple alors que j'étais la première à critiquer cette version niaise, idéalisée, et que j'avais enterrée depuis longtemps.

Le regard d'Eridan se perdit au loin.

— Beaucoup de couples se forment entre sirènes et siréniens. Sequana n'est pas la seule que j'ai connue, mais c'est avec elle que j'ai transmis mes gènes.

— Comment tu as su que Nalu était ton fils si tu... vous vous accouplez à plusieurs ?

Ma voix dérailla. Des images assez étranges me passaient par la tête.

— Ah, ce sont des choses que les sirènes savent ! C’est le grand mystère pour nous siréniens. On les soupçonne d’avoir en réserve quelques subterfuges pour choisir le géniteur de leur enfant.

Je m’esclaffai. Mon imagination devait avoir ses limites, et tant mieux.

— Est-ce que tu te moques ?

— Non, bien sûr que non ! Je me demande juste pourquoi la mère de Nalu t’a choisi ? Je veux dire, sur quels critères se base-t-elle ?

— Ça n’est pas évident ?

Il pencha la tête sur le côté, ce qui lui donnait un air taquin.

— J’ai beaucoup de succès auprès des sirènes.

Je restai sans voix. Ce fut plus fort que moi : je me mis à rire.

— Tu te moques à nouveau, soupira-t-il.

— Si un humain parlait comme toi, on le traiterait de frimeur.

Il se contenta d’un sourire faussement modeste, toujours adossé contre le rocher comme un mannequin prenant la pose pour un photographe. J’en oubliais presque qu’il possédait une nageoire immense capable de soulever plusieurs tonnes d’eau.

Peut-être que les différences sont moins perceptibles qu’on ne le croit.

— Je crois comprendre ce que tu veux dire pour l’attachement et la complicité. C’est ce que je ressens pour mon fils, finit-il par dire plus sérieusement.

Pour une raison étrange, cela me rassurait.

— Parle-moi de ta ville, dit-il, changeant de sujet.

— Hmm, je ne sais même pas par où commencer. Notre société s’organise autour de métiers, que l’on apprend par le biais d’études. Tout le monde travaille, car c’est ce qui nous permet de gagner de l’argent, avoir un toit au-dessus de nos têtes, acheter à manger, mais aussi nous divertir en...

Il se mit à rire.

— Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis. Et si tu me montrais ?

Une idée folle me vint alors : celle de faire passer Eridan par les rivières, pour lui montrer la ville de Christchurch et tout ce qui faisait mon quotidien.

— Tu crois ?

— Cette nuit ? proposa-t-il en même temps.

Dans son regard brillait la même lueur d’excitation que moi. C’était une idée dangereuse et audacieuse.

Quelque chose me chatouilla les genoux et je sursautai. Nalu ! Il émergea à côté de moi, l'air fier.

— Nalu, protesta Eridan, ça ne se fait pas. Tu dois lui demander la permission avant de la toucher. Tu n'aimerais pas que Carly touche ta nageoire sans prévenir.

Nalu eut l'air de réfléchir intensément à la question.

— Ça ne m'embête pas, répondis-je. Mais préviens-moi la prochaine fois pour que je ne te donne pas un coup par mégarde.

— D'accord.

Et, comme s'il avait eu l'autorisation qu'il espérait, il s'apprêta à plonger de nouveau vers mes jambes.

Eridan le rattrapa, plus vif que je ne l'aurais été.

— Je veux juste jouer !

— Dans ce cas, je peux jouer aussi ?

Avant qu'il ne réagisse, je glissai mes doigts sur son ventre. Il explosa de rire.

— Non, non, pas ça !

Il battit en retraite, et se cacha derrière son père en se tenant le ventre. Je cherchai à le saisir, mais il me glissa entre les doigts. Eridan fut plus rapide – et plus agile – et serra son fils sous les aisselles.

— Tu l'as cherché Nalu, dit son père.

— Non, pitié !

Il se mit à frétiller sous mes doigts, son adorable visage tourné vers le ciel. Il en pleurait de rire. Je mis fin à son calvaire avant que ses cris n'attirent des gens de la plage.

Au moment de retirer ma main, il la saisit.

— Je peux ? demanda-t-il avec un temps de retard.

En réponse, je lui présentai ma paume. Il plaça la sienne, petite et palmée, au centre. Puis il se mit à inspecter l'espace entre chaque doigt.

— Nalu, je crois que tu devrais lui rendre sa main, elle va en avoir besoin.

Il leva la tête vers son père, comme s'il venait d'être interrompu dans une découverte fascinante.

— C'est une très jolie main, Carly. Tout comme toi.

J'étais à deux doigts de fondre devant son air aussi solennel.

Eridan sourit. Cette fois-ci sa main à lui se posa sur la mienne pour la libérer de l'emprise de Nalu.

Le troisième contact entre nous.

Le troisième frisson, qui remonta jusqu'à mes joues avec cette même sensation de chaleur.

— À ce soir, murmura-t-il d'un air entendu.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Je m'étais douchée après ma baignade, puis j'avais passé ma garde-robe en revue sans savoir quoi mettre, comme si j'allais au rendez-vous le plus important de l'année. Qu'est-ce qui me prenait de vouloir faire bonne impression ? Agacée contre moi-même, je pris le premier short à portée de main, hésitai entre deux débardeurs avant d'opter pour celui à rayures rouge et blanc qui dévoilait mon nombril, et une veste légère au cas où la nuit serait fraîche.

— Tu sors ? me demanda ma mère lorsque je passai dans le salon.

Je me figeai, comme prise en faute.

— Je vais juste faire un tour. Ne m'attendez pas pour dîner.

Je sortis et enfourchai mon vélo.

Direction Bridge Street, le premier pont à l'entrée de la ville. L'heure du rendez-vous avec Eridan avait été difficile à déterminer. Nous nous étions mis d'accord pour le « coucher du soleil » ce qui donnait une connotation presque... Non, je ne voulais pas m'aventurer sur ce chemin-là.

En arrivant au pont je descendis de vélo pour accrocher le cadenas. Une mobylette passa derrière moi et me klaxonna.

— Hé !

En pivotant sur moi-même, je lâchai mes clés... qui tombèrent droit dans Avon River.

Bravo Carly.

Je descendis dans l'herbe jusqu'aux abords de l'eau. Quelle poisse. Je n'aurais pas d'autre choix que d'aller à l'eau, et mieux valait que je ne traine pas tant qu'il y avait encore un peu de luminosité.

Je commençai à enlever mon short à la va-vite, puis à faire passer mon débardeur par-dessus ma tête. Les poils de mes bras se hérissèrent ; l'eau serait plus fraîche qu'en journée.

Un bruit à la surface me coupa dans mon élan. Quelques bulles remontaient et il y eut un cliquetis lorsque mes clés volèrent avant d'atterrir dans l'herbe à mes pieds.

L'instant suivant une tête émergea.

Eridan !

Je plaquai mon débardeur contre moi.

— Je t’ai entendue crier. Je me suis dit que ce drôle d’objet humain devait avoir de la valeur pour toi. J’ai eu raison ?

Puis il baissa les yeux sur mon corps.

— Tu comptais te baigner ? Où est-ce une façon de saluer que je ne connais pas ?

— Je, euh...

Le visage rouge, je remis mon t-shirt avec des gestes empressés, puis enfilai à nouveau mon short, manquant de le mettre à l’envers.

— Merci, murmurai-je en récupérant mes clés.

— On dirait que ça devient une habitude, répliqua-t-il en se rapprochant du bord.

— Quoi donc ?

— Que tu me remercies.

Il souriait. Je pouffai malgré moi et m’accroupis à sa hauteur. À présent que l’instant de gêne était passé, j’avais un peu trop conscience que nous nous trouvions juste tous les deux.

— Tu es toujours partant pour découvrir la ville ?

Pour toute réponse, Eridan se hissa à l’aide de ses bras, son visage à hauteur de mes genoux. Son regard me paraissait plus envoûtant encore dans la nuit.

— Je te laisse me montrer le chemin.

Pendant les minutes suivantes, nous échangeâmes peu de mots. J’étais à l’affut, à guetter les bruits lorsqu’une voiture passait, ou qu’un joggeur longeait la rivière. Dès que j’identifiais un « danger », je tirais sur mon oreille, pour qu’Eridan reste sous l’eau. Je redevais une petite fille qui jouait à se cacher des adultes. Sauf qu’en l’occurrence j’étais loin de l’innocence d’une petite fille.

J’expliquais ce que nous voyions : les maisons et les routes, les parcs, le club de golf, l’Église anglicane et le cimetière, l’école maternelle, le restaurant de *Fish & Chips* où on mangeait un poisson transformé qui n’avait plus rien à voir avec celui qu’on pêchait.

J’avais conscience de lui décrire des choses dans le désordre, sans forcément de logique et sans lui expliquer d’abord comment se construisait et s’organisait une ville. Mais pouvait-on résumer cela en quelques phrases ? Eridan regardait, écoutait, assimilait.

Nous nous arrê tâmes au niveau du club d’aviron. Eridan sortit les bras de l’eau et s’accouda contre le rebord.

— Parle-moi des gens qui font partie de ta vie.

— J'en ai peu, mais ils comptent plus que tout : ma mère, mon frère, et mes deux meilleurs amis. Ils étudient aussi la biologie marine, et sont plus brillants que moi, même s'ils te diraient le contraire. On ne sait pas exactement où on sera dans cinq ans et si, à la fin de nos études, on choisira de monter notre boîte ensemble ou alors de partir dans des directions différentes. Pour l'instant nous sommes ensemble et c'est ce qui compte.

Eridan hocha la tête.

— Ce que je dis n'a pas beaucoup de sens pour toi, n'est-ce pas ?

— Si. Je comprends les liens entre les humains et leur besoin d'apprendre. Votre monde n'est pas un seul monde, mais plusieurs.

C'était plutôt bien résumé.

— Et ton père ? Tu ne l'as pas mentionné.

J'hésitai à répondre. La séparation de mes parents restait un sujet délicat, même avec le temps.

— Il ne vit plus avec nous.

— À cause de cette notion d'amour ?

Je tressaillis. Eridan était plus perspicace que je ne le pensais.

— Oui, il avait promis d'aimer ma mère jusqu'à ce que la mort les sépare. Et il n'a pas tenu cette promesse.

— Alors il est parti chercher une autre humaine ? Celle envers qui il pourra tenir cette promesse ?

Mon cœur se serra. Oui, mon père avait bien rencontré quelqu'un, et il construisait une nouvelle vie avec elle.

— Je ne sais plus ce que vaut l'amour entre deux personnes. Peut-être qu'il restera avec elle, peut-être pas. Le problème, ce sont les sentiments.

— Pourquoi ça ?

— Car ça fait mal d'aimer.

Je revoyais mon père de dos, dans l'encadrement de la porte, le jour de son départ. Son patron lui avait proposé un poste à Hawaï, ce qui avait été l'excuse idéale pour mettre officiellement un terme à leur mariage. Il était parti sans un regard en arrière.

Avec le temps, il avait tenté de revenir vers moi, de continuer à se comporter comme un père, malgré la distance. Jared avait maintenu le lien, mais pas moi.

— Dans l'océan, murmura Eridan, la survie prime sur les sentiments. La peur, le doute ou la douleur, sont autant d'émotions qui peuvent causer la

mort. Si tu as dû t'éloigner de ton père pour une question de survie, je pense que tu as bien fait.

Le visage d'Eridan était grave et compréhensif. C'était le discours que j'aurais eu besoin d'entendre pendant toutes ces années.

Des rires plus loin nous firent lever la tête.

Un couple marchait de l'autre côté de la rive. L'homme portait un costume et la femme une robe noire très chic, qui lui arrivait aux genoux ; ses talons hauts claquaient sur les dalles.

— Elle a de longues jambes, commenta Eridan.

L'occasion était trop bonne.

— Je savais que tu regarderais ses jambes, tu es comme tous les hommes dans le fond !

— Toi aussi, tu as de jolies jambes Carly.

Le rouge me monta aux joues.

— Ne te sens pas obligé de me faire un compliment.

— Je ne le suis pas. Et je n'ai pas besoin de voir d'autres humaines pour savoir que tu es belle. Mon fils l'a dit lui-même, et je l'ai très bien éduqué pour dire la vérité.

Pour cacher mon trouble, je me redressai. Eridan me faisait un drôle d'effet. Le regard qu'il posait sur moi – sur mes jambes – était différent. On ne m'avait jamais regardée ainsi. Eridan nagea, suivant la direction empruntée par le couple qui venait de pénétrer dans un bâtiment avec de grandes baies vitrées. Une soirée dansante y avait lieu. D'autres couples dansaient déjà – du tango, me semblait-il.

— J'aimerais beaucoup savoir faire ça, dit Eridan, fasciné.

— Moi aussi, soupirai-je.

Il me jeta un drôle de regard.

— Ce n'est pas parce que j'ai deux jambes que je sais tout faire, expliquai-je. La danse est un art difficile.

Il ne répondit pas, l'air absorbé par les mouvements rythmés, battant la mesure avec ses doigts. La question franchit mes lèvres sans que je ne puisse la retenir :

— Tu ferais quoi si tu avais des jambes ? Tu voudrais danser ?

— Oui, j'apprendrais à danser pour toi, répondit Eridan avec assurance.

Il ne devait pas se rendre compte de ce qu'il disait.

— Et toi ? Que ferais-tu si tu étais une sirène ?

Là c'était facile.

— Je visiterais tous les océans de la Terre.
— Ce n'est guère différent de ce que font les sirènes.
— Peut-être, mais je ne suis pas une sirène. On est attiré par ce qu'on ne peut pas avoir, tu ne crois pas ?

Pour toute réponse, il se hissa à ma hauteur et resta en appui sur le rebord, assis à mes côtés, sa nageoire reposant dans l'eau. En faisant abstraction de ses mains palmées et de ses branchies, il paraissait terriblement humain. Je suivis le chemin d'une goutte d'eau de son menton à sa clavicule, à ses pectoraux, puis à ses abdos, avant de disparaître au milieu de ses écailles.

Quelque chose sur son épaule attira mon regard.

— Tu as un tatouage ?

Sans réfléchir, je posai la main sur son épaule. Il tressaillit et je la retirai aussitôt, gênée.

— Un dessin temporaire. C'est Nalu qui l'a fait. Tu peux toucher, si tu veux.

Alors même qu'il m'y invitait, je me retins. Je m'approchai un peu pour voir les détails : un long museau conique, une gueule ouverte avec des lames tranchantes comme des rasoirs, des nageoires pectorales et une caudale courte en forme de croissant. Le siréneau avait eu l'humour de dessiner le requin blanc croisé plus tôt !

Eridan m'observait. Je retins ma respiration lorsqu'il tendit la main vers mon chignon désordonné et détacha la pince retenant mes cheveux qui retombèrent alors en ondulations sur mes épaules.

— Ça te va mieux ainsi, murmura-t-il.

Sa main palmée s'égara sur ma joue, prudente, délicate. Une caresse.

— J'ai vu un humain faire ce geste tout à l'heure, dit-il avec un léger sourire. J'espère qu'il n'est pas trop déplacé.

— N-non.

J'étais en train de me noyer dans ses yeux bleu-océan. J'aurais pu lui dire que ce n'était pas un geste que l'on faisait avec n'importe qui... mais je n'avais pas envie de lui expliquer des choses comme la tendresse.

Nos deux mondes opposés venaient de se rejoindre aussi spontanément que la nuit, le ciel et l'océan ne formant plus qu'une seule unité. Ses doigts sur ma joue étaient un pont capable de combler l'écart entre deux peuples. Le toucher, un moyen de communication aussi puissant que la parole ou le regard.

Lorsqu'il ôta sa main, quelques gouttes salées s'accrochèrent à ma joue. Un chien dans une maison voisine aboya et Eridan plongea dans l'eau. La magie avait disparu.

Je le raccompagnai jusqu'au pont de Bridge Street.

— Tu as toujours la flûte ?

J'ouvris mon sac et la lui présentai.

Il avança la main et referma mes doigts dessus.

— N'hésite pas à t'en servir la prochaine fois que tu as besoin de me voir.

— Que j'ai besoin ? répétais-je.

— Oui, comme par exemple pour le myriophylle... ou autre chose.

Il me souhaita une bonne nuit et repartit dans les eaux sombres, me laissant l'impression que certaines paroles avaient flotté entre nous, insaisissables pour lui comme pour moi. Je serrai un peu plus la flûte maorie.

C'était mon lien avec l'océan, mon lien avec lui.

Chapitre 11

Le coach siffla et, sur une impulsion, je plongeai, en même temps que cinq autres nageurs.

Des bulles se propagèrent le long de mon corps avec la sensation chaleureuse d'une grand-mère qui vous accueille avec sa meilleure tarte aux myrtilles.

Retourner à la piscine était le plus exquis des desserts.

Je me mis à crawler, avant d'enchaîner le papillon la longueur suivante. Malgré mes absences, je n'avais pas perdu en vitesse et je maintins la même allure que les autres. Peut-être même étais-je plus en forme. Mon voisin de gauche ralentissait. Celui de droite fatiguait. Je mis un coup d'accélérateur sur les dernières longueurs avant de toucher le bord.

Le coach nota mon temps.

— Bien Carly ! C'est ton meilleur score de la saison !

Tasha me fit un grand sourire et Bastien leva le pouce en l'air, heureux pour moi.

J'avais de plus en plus de scrupules de ne pas leur avoir parlé d'Eridan. Pouvais-je continuer à jouer aux secrets encore longtemps sans qu'ils ne commencent à se poser des questions ? Parfois, il m'arrivait d'ouvrir la bouche pour tout leur dire, puis le souvenir d'Eridan caressant ma joue me réduisait au silence.

L'entraînement terminé, Tasha et moi nous retrouvâmes dans les vestiaires.

— Alors, tu as pu poser la question à Jared ?

— Quelle question ?

Tasha leva les yeux au ciel, amusée.

— Pour l'article ! Sur les nodules polymétalliques.

— Ah, euh, toujours pas. Il n'est pas souvent à la maison.

Tasha devina la morosité dans mon ton.

— Ça ne se passe pas bien ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il se tue à la tâche alors que les choses n'ont jamais été aussi bien pour nous.

— Jared n'a pas changé. Il a toujours eu besoin de faire ses preuves et de montrer qu'il est capable de réussir. D'être utile.

— Il l’a toujours été.
— Peut-être qu’il a besoin de plus de reconnaissance. Ou de se trouver une copine et de commencer à vivre sa vie pour lui.
— Parce que tu crois que maman ou moi on l’empêche de vivre ?
Je terminai de me sécher de mauvaise humeur.
— Ce n’était pas une critique. Mais tout ce que ton frère fait, c’est pour toi et votre mère. Il a constamment besoin de prouver sa valeur.
— Mais je lui ai déjà dit des centaines de fois qu’il n’avait rien à prouver !
Ma meilleure amie s’esclaffa.
— Tu es aussi butée que lui, tu sais ça ?
Vexée, je lui tournai le dos pour me rhabiller et fourrer mes affaires dans mon sac. Étions-nous tous comme ça dans la famille ? À entretenir un complexe d’infériorité et avoir besoin de prouver sa propre valeur en permanence ?
Nous sortîmes de la piscine.
— Tu n’es pas fâchée ? s’enquit Tasha.
Avec elle, jamais bien longtemps.
— Je ne le serai plus à condition que tu me prêtes une robe pour ce soir.
Tasha me prit par le bras.
— J’adore me faire pardonner comme ça !

*

Tasha était la personne la plus généreuse que je connaisse. Je ne comptais plus les occasions où elle avait payé mon déjeuner, mon verre, mon ticket de cinéma, ou m’avait prêté ses vêtements, en faisant semblant d’oublier de les récupérer.

En ouvrant le placard de son dressing, je faillis rire ; je découvris six nouvelles robes, autant de crop tops, de foulards et de chapeaux, et trois paires d’escarpins qui n’avaient encore jamais été portés. Il m’arrivait de lui faire remarquer qu’elle aimait autant le shopping que la biologie marine, ce qui avait le don de l’exaspérer.

— J’ai celle qu’il te faut, me dit Tasha avec un clin d’œil.

Elle virevolta entre les étagères et attrapa le cintre d’une robe bleu-nuit, absolument splendide : dos ouvert, moulante à la taille, doublée avec de la dentelle.

— Je t'ai déjà dit que tu avais les meilleurs goûts du monde ? Tu l'as déjà portée ?

— Oui tu me le répètes au moins une fois par semaine et non pas encore, je l'ai juste essayée. Mais elle est un peu courte pour moi.

Tasha referma la porte de la salle de bain derrière moi et je me retrouvai seule face à mon reflet. J'enlevai mes sandales, mon short et mon débardeur pour passer avec précaution la robe bleue. Elle s'ajusta parfaitement à ma taille et le dos nu était du meilleur effet. Tasha entrebâilla la porte et glissa une paire de chaussures à talons, bleues également. Elle pensait à tout ! Je les enfilai. En plus de me faire gagner huit centimètres, les chaussures me donnaient une allure très élégante.

— Je peux te voir ? supplia Tasha.

En riant, j'ouvris la porte en grand et pris une pose de femme fatale. Tasha resta bouche bée. Je fis quelques pas dans sa chambre et observai ma silhouette dans le miroir de plein pied. Je me sentais plus féminine, plus âgée.

— Tu es magnifique. Bon sang, ces jambes !

Je me mis à rire.

— Et toi comment tu t'habilles ?

Avec des gestes lents pour faire durer le suspense, elle attrapa dans son armoire une robe courte rouge vif. Elle irait merveilleusement bien avec son bronzage.

— Bastien va tomber amoureux de toi, si ce n'est pas déjà fait.

Ma remarque sembla lui plaire.

Une demi-heure plus tard, nous étions en route pour le bar.

Il y avait du monde à Oxford Terrace et la soirée étudiante battait son plein à notre bar habituel. Tasha s'aventura parmi la foule à la recherche de Bastien. Je lissai distraitemment ma robe, consciente que j'attirais les regards de la gent masculine plus que d'habitude. Porter des talons y était pour beaucoup. Je souris intérieurement en me demandant ce qu'Eridan penserait.

— Très jolie.

Je me retournai. Face à moi se tenait un jeune homme, les cheveux bruns légèrement négligés, pantalon et chemise blanche.

— Tu veux boire un verre ?

Il me sourit d'un air engageant.

— Non merci, j'attends mes amis...

— Carly ?

— Par ici.

Je levai la main pour que Tasha me voie à travers la foule. Elle tenait Bastien par la main et s'arrêta face à l'étudiant en le regardant sous toutes les coutures.

— C'est un ami à toi ? demanda-t-elle.

Je pinçai les lèvres. Elle savait pertinemment que non.

— Nous venons de nous rencontrer, répondit-il. Je m'appelle Tobias. Tu es sûre que tu ne veux pas que je t'offre un verre ? fit-il en se tournant vers moi.

J'allais de nouveau répondre par la négative lorsque Tasha me devança :

— On était sur le point d'aller commander. Tu peux te joindre à nous, Tobias.

Atteindre le comptoir ne fut pas une mince affaire et je me retrouvai un peu trop collée contre Tobias.

— Alors, c'est toi qui as fait la grande trouvaille de l'année avec le *Myriophyllum australis* ?

Je levai un sourcil, surprise qu'il ait entendu une telle information.

— Je suis en deuxième année, dit-il comme s'il avait lu dans mes pensées. Thompson nous en a parlé.

— Ce n'est rien d'exceptionnel.

— Thompson dit le contraire. Il prétend que c'est le meilleur sujet d'étude de la décennie.

Le compliment me parut excessif.

À cause du bruit, Tobias était obligé de se pencher jusqu'à mon oreille pour me parler. Son torse effleurait mon épaule de manière désagréable. Je dus insister pour payer ma boisson, car il avait déjà un billet de dix dollars dans la main.

— Tu veux danser ?

— Non, merci.

— Allez, juste une petite danse et je te paie le prochain coup.

Sa main s'était posée sur ma taille.

— Non, vraiment, répétais-je en me dégageant.

Tasha et Bastien se frayèrent un passage jusqu'à nous. La discussion continua à quatre. Enfin plutôt à trois, car je ne décrochai pas un mot. Tasha semblait ravie de la présence de Tobias et s'adressait à lui comme si elle

envisageait d'en faire un potentiel petit ami pour moi ! Ne voyait-elle pas que son pseudo-charme m'indifférait ?

Bastien se pencha vers moi.

— Tu veux qu'on se trouve une table à l'écart ? Je n'entends rien avec tout ce bruit.

J'acquiesçai. Bastien indiqua à Tasha que nous allions à l'autre extrémité de la terrasse.

— On dirait qu'elle est déjà en train de te fixer un rendez-vous, grimaçait-il en tirant un tabouret.

— Est-ce qu'elle se rend compte que c'est le genre de gars qui drague facilement toutes les filles autour de lui ?

— Toutes les jolies filles, rectifia-t-il.

Il marqua une pause.

— Tu sais ce que je me dis ? Que c'est le genre de gars avec qui elle serait sorti avant.

Avant d'être avec moi, voulait-il dire.

— C'est vrai. Le genre de gars avec de l'assurance à revendre et imbu de sa personne. Sérieusement Bastien, tu es la meilleure chose qui pouvait lui arriver.

Il ne faisait jamais preuve d'exubérance et il passait la plupart de son temps à cacher ses qualités plutôt qu'à les exposer – et je pouvais dire avec une certitude absolue que Tobias ne lui arrivait pas à la cheville.

Bastien tritura son verre.

— Tu sais, tu as tout à fait le droit de ne pas vouloir être en couple pour le moment. Je suis le premier à le comprendre. Ne laisse pas Tasha te faire croire le contraire.

L'estomac noué, je sirotais mon cocktail sans plaisir. Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Mon enthousiasme d'un peu plus tôt était complètement redescendu et ce n'était pas normal que Tobias me mette dans un tel état. Il n'était qu'un grain de sable.

— Je pense que je vais rentrer.

Bastien hocha la tête, compréhensif.

— Je préviens Tasha, d'accord ?

— Merci.

Il me serra l'épaule en guise d'au revoir.

En descendant la volée de marches qui menait à la rue, le vent tiède m'accueillit. Je me perdis dans la contemplation d'Avon River. Un quartier

de lune se reflétait dans l'eau noire, dont la présence était bien plus engageante que celle de Tobias. J'éprouvais l'envie irrésistible de me reconnecter avec l'eau, le calme et la sensation d'apesanteur.

— Carly ! Carly, attends !

Tasha me hélait en courant et me rattrapa en bas des marches.

— Pourquoi est-ce que tu pars comme ça ?

— Je ne suis pas trop dans l'ambiance.

— Mais, et Tobias ?

Je lui fis les gros yeux.

— Il faut vraiment que je te fasse un dessin ? Il ne m'intéresse pas, et ça me gêne que tu cherches à me pousser dans ses bras.

Elle eut l'air embêté. Mais pas assez à mon goût.

— J'ai discuté avec lui. C'est quelqu'un de brillant, qui a tout pour lui...

— ...et beaucoup trop d'ego. Sans compter qu'il se permet une certaine familiarité, comme si j'étais déjà sa copine, ou plutôt sa propriété.

— Bon d'accord, on oublie Tobias. Il y en a d'autres.

— Je t'ai déjà dit que je n'en avais pas envie. Tu penses peut-être que, comme tu es heureuse avec Bastien, je le serai aussi avec quelqu'un.

— C'est une évidence, Carly !

Je la fusillai du regard.

— D'accord, capitula-t-elle, j'ai peut-être pris la chose trop à cœur lorsque je vous ai vus discuter et mon imagination s'est emballée. Je ne pensais pas à mal. J'ai juste peur que, parfois, tu te sentes, enfin, un peu seule...

Alors, c'était ça ?

— Ça ne me gêne pas que toi et Bastien passiez plus de temps ensemble. Vraiment.

Elle ne semblait pas convaincue. J'insistai :

— Je n'ai pas envie d'avoir un copain pour m'investir dans une relation qui de toute façon ne durera pas.

— On ne sait jamais d'avance combien de temps ça va durer. Et heureusement.

— Ce n'est pas le genre d'incertitude que je veux dans ma vie.

Tasha se dandina sur place, comme se retenant de dire quelque chose ; finalement elle croisa les bras et lâcha :

— Je vois, en fait tu attends l'homme de ta vie.

Je ne répondis pas.

— Promets-moi que si jamais tu as l'impression qu'on te délaisse ou si tu te sens seule, tu me le diras. D'accord ?

— Je te le promets.

Après nos dernières embrassades, nous nous séparâmes. La solitude me happa d'un coup. Tasha n'avait pas mentionné mon père, et j'étais presque certaine qu'elle avait failli le faire. Alors qu'autour de moi des étudiants sortaient, flirtaient, se mettaient en couple pour se séparer et s'oublier la semaine d'après, je me sentais trop sérieuse pour prendre les relations avec autant de légèreté. Derrière chaque jeune homme que je rencontrais, je voyais en eux ce que mon père avait fait : des promesses d'amour, balancées par-dessus bord, qui finissaient par sombrer dans l'oubli.

Je n'ai pas envie de m'investir dans une relation.

Étais-je sincère ?

J'avais dans la tête et dans le cœur quelqu'un qui emplissait bien trop d'espace ; ou plus d'espace qu'il n'était censé en avoir : Eridan. Le sirénien au sourire singulier, qui se comportait toujours de manière décente, prévenante... Ma tête se mit à tourner : étais-je vraiment en train de comparer Tobias et Eridan ?

Au souvenir de cette balade au clair de lune, une vague de chaleur se répandit dans mon ventre. Je faisais fausse route, l'attirance que je ressentais pour lui ne me mènerait qu'à des déconvenues et...

L'attirance ?

Je fermai les yeux. C'était un mot qu'il me fallait bannir. Il était un sirénien, et moi une humaine, c'était une certitude.

Chapitre 12

Je fermai un œil pour observer de plus près le contenu restant dans le flacon d'huile essentielle. Presque vide. Il restait une semaine environ de traitement pour ma mère. Après cela, il deviendrait urgent de récolter la plante.

Eridan avait dit qu'il m'aiderait à nouveau, mais je ne voulais pas dépendre entièrement de lui, et comme je le lui avais assuré, plonger ne me faisait pas peur. Tout était une question de temps et d'organisation.

Le samedi suivant, je planifiai de me rendre au port de Lyttelton pour acquérir les outils et protections nécessaires à ma prochaine plongée.

Ma mère me prêta sa voiture et je baissai les vitres pour sentir le vent océanique sur mon visage. La route longeait une partie de la côte jusqu'à mon endroit préféré : le passage de Port Hills, la chaîne de collines séparant Christchurch de Lyttelton, où se dessinaient les restes d'un volcan désormais éteint. Les falaises abruptes formaient une sorte d'amphithéâtre naturel, qui me rappelaient à quel point la nature était belle.

Je me garai sur Sumner Street, à l'écart de la ville pour terminer à pied et profiter de cette belle journée en m'épargnant la difficulté de trouver une place au parking de Lyttelton.

Pendant que je traversai les chemins entre les rochers, un bateau faisait son entrée au port. Je fronçai le nez. Une odeur forte et inhabituelle s'en dégageait ; quelque chose de chimique, qui me grattait la gorge, même à cette distance. En plissant les yeux, je reconnus le genre de navire sur lequel Jared travaillait. Quelque chose me soufflait qu'il devait y avoir eu un incident.

J'accélérai l'allure.

Des mouettes planaient au-dessus des vagues, cherchant une proie. Je suivis la trajectoire de l'une d'entre elles, espérant la voir en action. Elle se contenta de ralentir et de battre des ailes en approchant d'un poisson à la surface. Trop gros pour elle.

La silhouette du poisson resta immobile.

Il ne flottait pas, il dérivait. Était-il blessé ? Mort ? Je continuai de marcher à travers les rochers et escaladai un léger promontoire. Je me

faisais des idées. Enfin, j'espérais. Il y avait des dizaines de poissons différents qui possédaient des écailles bleu-foncé.

Mais combien avaient dix doigts, un torse et une tignasse brune ?

Lorsque la silhouette s'échoua contre un rocher, je me mis à courir, au risque de me rompre une cheville.

— Nalu !

Je l'aurais reconnu entre mille. Il était face contre le rocher, inerte, et cette vision me fit trébucher. Je tombai sur les genoux.

— Nalu, répétais-je en posant les mains sur son dos pour le retourner. Nalu, tu m'entends ? Nalu !

C'était un cauchemar. Je le soulevais délicatement, maintenant sa tête légèrement en hauteur. Où étais-je censée faire l'inverse et surélever sa queue ? Je posai mon oreille sur sa petite poitrine, mais sur le moment tout ce que j'entendis fut mon propre cœur tambourinant et les bruits des vagues s'écrasant sur les rochers. Ses branchies étaient fermées, immobiles, mais sa poitrine se soulevait. Il respirait ! Vite, j'ôtai mon gilet et l'enveloppai en veillant à ne pas être trop brusque. Il fallait que je fasse quelque chose, que je le réchauffe, que je tente de le ranimer. Fébrilement, je fouillai dans mon sac et en sortis la flûte maorie pour souffler dedans à pleins poumons.

Combien de temps Eridan mettrait-il à arriver ? Et en attendant, que pouvais-je faire ?

— Nalu, s'il te plait, réveille-toi.

Le temps me paraissait interminable et l'odeur nauséabonde me donnait la nausée. Attirer Eridan jusqu'ici n'était pas une bonne idée.

Je soulevais le siréneau avec délicatesse, toujours enveloppé dans mon gilet. Il pesait lourd. Serré contre moi, je commençai mon ascension pour regagner la voiture. Il glissait un peu entre mes bras et je m'efforçais de ne pas ralentir dans les montées. Je ne me le pardonnerais pas s'il lui arrivait quelque chose. *Et Eridan non plus*, pensai-je en tremblant.

Je le déposai côté passager et m'empressai de démarrer. Mes mains moites, sur le volant, étaient crispées et je roulai un peu trop vite, à deux doigts de regretter mon impulsivité.

Inutile d'être spécialiste des siréniens pour comprendre que mon acte venait de couper Nalu de son environnement naturel. Qu'est-ce qu'il valait mieux faire ? Le laisser mourir sur les rochers ?

Il ne va pas mourir.

Je freinai brutalement au tournant suivant, l'avant-dernière rue avant la maison. La tête de Nalu suivit le mouvement et je posai ma main sur sa joue. Il était chaud.

Une fois garée devant chez moi, je le pris de nouveau dans mes bras et fis une entrée fracassante dans la maison ; le battant cogna contre le mur, alertant ma mère, qui revenait du jardin. Son regard se posa sur le visage d'enfant de Nalu, son torse enveloppé dans mon gilet, puis sur sa nageoire.

— Carly, qu'est-ce que...

— Il faut faire quelque chose, il ne va pas bien du tout. Je t'en prie.

La surprise sur les traits de ma mère laissa place à la détermination.

— Emmène-le dans la salle de bain, dit-elle en passant devant.

Elle écarta le rideau de la douche et je déposai le corps de Nalu dans la baignoire. Elle lui palpa le ventre, les bras et souleva ses paupières.

— Il a des branchies, murmura-t-elle pour elle-même.

Ma mère le détaillait, l'air de prendre conscience de l'être légendaire qu'elle avait sous ses yeux.

— Qu'est-ce qu'il a ? demandai-je. Pourquoi il ne se réveille pas ? Est-ce que tu peux faire quelque chose ?

— Ça ressemble à un empoisonnement, murmura-t-elle.

Un empoisonnement.

Ma mère était infirmière, et j'étudiais la biologie marine. En un regard, l'évidence s'imposa :

— Il a besoin d'eau.

Je commençai à remplir la baignoire et à ajouter du sel. Les branchies de Nalu frétilèrent doucement, son nez toujours à la surface.

— On va utiliser du bleu de méthylène, dit Debra. C'est un antidote contre l'intoxication aux nitrites et à l'ammoniac.

— On l'utilise normalement pour les poissons.

— Il est à moitié poisson, me dit doucement ma mère. Prépare le dosage : deux grammes pour dix litres d'eau. Le mieux est de commencer par diluer la poudre dans de l'eau tiède et de verser ensuite l'eau dans la baignoire, comme ça, il ne risque pas d'en avaler trop d'un coup.

Je fouillai dans le placard à pharmacie et suivis les indications de ma mère en récupérant un seau dans le jardin. Une fois la solution diluée dans l'eau, je déversai le contenu petit à petit dans la baignoire.

Nalu ouvrit les yeux et se mit à tousser. Ma mère le maintint par la nuque pour que son nez reste à l'air libre.

— Nalu, murmurai-je doucement, c'est moi, Carly, comment tu te sens ?
Il bougea ses lèvres pâles, mais aucun son n'en sortit.

— Continue de remplir la baignoire, me dit Debra. Ça fonctionne.

La baignoire continua de se remplir.

Nalu agita sa nageoire et, lorsque ma mère le lâcha, il s'immergea complètement. Sa poitrine se souleva, les traits de son visage apaisés. Ses branchies fonctionnaient et jouaient leur rôle à la perfection.

Il sortit la tête de l'eau et cligna des yeux.

— Comment tu te sens ?

Il avait déjà meilleure mine.

— Ça va...

L'étau dans mon ventre se relâcha. J'avais été à deux doigts de me noyer dans mes larmes contenues.

Nalu regarda avec curiosité ma mère, triturant ses mains palmées l'une contre l'autre.

— Nalu, je te présente ma maman, Debra.

— Bonjour, dit-il d'une voix intimidée.

Ma mère eut l'air de ne savoir quoi dire, comme si elle peinait encore à accepter la réalité. Puis elle sourit.

— Est-ce que tu as faim, Nalu ?

Il avait justement plaqué ses mains contre son petit ventre rebondi.

— Oui !

— Je vais te chercher quelque chose à manger.

— De la nourriture humaine ?

— Il ne devrait manger que du poisson, dis-je d'un ton protecteur.

— Nous avons du poisson frais au frigo. Il aurait peut-être besoin de sucré.

— On ne peut pas lui donner quelque chose qu'il risque de ne pas digérer.

— Je peux tout digérer ! clama Nalu.

— Je vais voir ce que je peux faire, conclut ma mère.

Nalu eut un de ses sourires angéliques dont il avait le secret. Une fois seule avec lui, je soupirai.

— Tu m'as fait peur Nalu, qu'est-ce que tu faisais si proche du port ?

— Je voulais venir te voir, Carly, tu me manquais. J'étais avec oncle Adaro et j'ai nagé jusqu'à ta ville lorsque je t'ai vue sur la terre. Mais l'odeur dans l'océan me faisait mal pour respirer.

Les larmes me piquèrent les yeux.

— C'est l'eau qui t'a rendu malade ?

— Je crois, oui.

Il regarda autour de lui.

— Est-ce que c'est ta chambre ?

Malgré les sanglots dans ma voix, je m'esclaffai.

— Non c'est la salle de bain, c'est ici qu'on se douche.

Comme il ne connaissait pas le concept, je le lui expliquai. Puis je lui décrivis à quoi ressemblaient nos lits, à quoi servaient des draps, pourquoi nous avions des objets comme des réveille-matin. Plus il posait des questions, plus il reprenait vie.

— Moi je me sens bien ici, conclut-il. Ça sent bon comme tes cheveux.

Ma mère revint à cet instant, avec deux petites assiettes, une pour le poisson et une contenant quelques fruits découpés. Elle toussota.

— Carly, il y a... quelqu'un qui t'appelle.

D'un sourire un peu tendu, elle tendit le doigt en direction de la baie vitrée et je compris instantanément. Crispée et impatiente, je traversai le salon pour gagner le jardin. Là, au milieu d'Avon River, en plein jour, se tenait Eridan.

— Carly, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que c'est...

— Nalu, confirmai-je, je l'ai trouvé échoué sur un rocher, inconscient. Je crois que quelque chose a été déversé dans l'océan, quelque chose de toxique.

Eridan s'agrippa fermement contre le rebord, le regard fixé sur la maison. Je m'accroupis et posai mes mains sur ses épaules, prête à le retenir s'il tentait de sortir de l'eau – même s'il n'aurait pu aller bien loin.

— Où est-il ?

— Dans ma salle de bain, ne t'inquiète pas, il commence à aller mieux. Il est conscient et il mange.

Je parlais vite, m'efforçant de contrôler ma voix. C'était à moi de le rassurer. Je scrutai les environs autour de nous : aucun voisin curieux n'avait été alerté par notre discussion et la route se situait heureusement sur l'autre versant. Nous étions seuls.

Eridan accrocha mon regard.

— Tu as pleuré ?

Je baissai les yeux, mal à l'aise.

— Ce n'est rien.

J'enlevai mes mains des épaules d'Eridan. Sa voix se fit plus calme :

— Est-ce que tu peux me l'amener ?

— Bien sûr.

Dans la salle de bain, Nalu était seul. Le menton luisant de restes de sardines, il tenait un morceau de kiwi entre les mains.

— C'est lui que je préfère !

Il avait éparpillé dans l'eau de la baignoire les autres morceaux de banane, abricot et melon, les repoussant de sa nageoire comme un enfant qui écarte le contenu de son assiette avec sa fourchette.

Je m'accroupis à sa hauteur et passai la main dans ses cheveux emmêlés.

— Tu m'as fait très peur, tu sais.

Le visage enfantin de Nalu se voila.

— Désolé. Ça m'était jamais arrivé avant.

Je l'attirai dans mes bras. Tant pis pour mes vêtements déjà trempés, ou l'eau sur le sol de la salle de bain.

— Ce n'est pas ta faute, d'accord ? Personne ne t'en veut.

Quelqu'un était responsable, et l'image de mon frère me trottait dans la tête. Ce qui venait de se passer était grave. Nalu ne serait pas la seule victime.

Sa petite main palmée se posa sur ma joue.

— Tu es belle, Carly. Mais il faut pas que tu aies les yeux tristes.

Je lâchai un soupir.

— Si tu veux, je te ferai un dessin de peau, comme à papa. Il a toujours le sourire après.

— Avec grand plaisir, lui soufflai-je. Dès que tu iras mieux. Allez, je t'emmène à lui.

Lorsque je le soulevai, il enroula ses petits bras autour de mon cou et cala sa tête comme l'aurait fait n'importe quel enfant. Je n'avais plus qu'à passer un bras sous sa nageoire.

À l'approche de la baie vitrée, je marquai une pause.

— C'est donc grâce à vous, disait Debra.

— Grâce à Carly, c'est elle qui connaissait cette plante. Je suis simplement allé la récolter. Votre fille a beaucoup de cœur.

— Tout comme vous, Eridan.

Je croisai alors son regard, et ma mère se redressa dans le même mouvement. Elle ne semblait pas fâchée des cachotteries que je lui avais faites. Juste un peu abasourdie.

Je connais le sentiment.

Je déposai Nalu dans les bras de son père, même si le siréneau refusa de me lâcher aussi facilement. Eridan le berça un moment, et palpa son front et sa nageoire.

— Je le ramène auprès des miens, dit-il en levant de nouveau la tête. Merci du fond du cœur à toutes les deux.

— Je te raccompagne jusqu'à Bridge Street.

Je devinai le regard de ma mère dans mon dos alors que je marchais le long de la rivière. Eridan et Nalu restèrent immergés. En alerte maximale, je me tordais le cou dans toutes les directions pour m'assurer qu'on ne soupçonnait pas leur présence. Promeneurs, joggeurs, familles, cyclistes... Personne ne se rendit compte que deux êtres surnaturels descendaient la rivière de la ville.

Le pont était là.

Je passai de l'autre côté pour descendre dans l'herbe, là où je me retrouvai complètement à l'abri d'éventuels regards indiscrets. Eridan sortit la tête de l'eau.

L'agitation de la ville était derrière nous, l'océan devant.

— Tu n'as rien senti dans l'eau ? lui demandai-je.

— Pas ici.

— J'ai voulu t'appeler avec la flûte maorie, un peu plus tôt.

— Je t'ai entendue. J'y suis allé. L'odeur y était étouffante et j'ai retenu ma respiration. C'est là-bas que tu as trouvé Nalu ?

— Oui.

Il baissa les yeux sur son fils, endormi dans ses bras. Puis il tourna la tête en direction du large. Deux silhouettes nous observaient. Deux siréniens. Seuls leurs yeux dépassaient de la surface, ainsi que leurs mains palmées, tournées vers le ciel.

J'en compris la raison avec un temps de tard : l'eau se mit à frémir à mes pieds, créant une multitude de bulles, me séparant d'Eridan. Un mur d'eau se dressa alors devant moi, me dominant de toute sa hauteur. Il oscillait de droite à gauche comme pour me jauger avant de s'abattre sur moi. Je me jetai de justesse en arrière et l'eau frappa l'herbe, m'éclaboussant comme autant de petites aiguilles.

— Arrêtez !

Le deuxième mur d'eau qui commençait à naître disparut d'un coup. Et comme si le cri d'Eridan avait désamorcé la tension, les deux siréniens

sortirent complètement la tête de l'eau.

Bruns et imberbes, leur visage similaire à celui d'Eridan aurait pu les faire passer pour des membres de la même famille. Sauf pour leur nageoire : l'un comme l'autre possédait une longue queue d'un violet tirant sur le brun.

Ils m'observèrent sous toutes les coutures, me donnant la sensation d'être un lièvre face à un renard.

— On ne peut plus plaisanter ? fit celui sur la gauche.

Son expression était plus taquine qu'agressive. Ah, alors ce n'était qu'un jeu pour eux ?

— Il n'y a pas de quoi plaisanter, répondit son voisin. Comment va Nalu ?

— Il a mangé et a bu, et semble en meilleure forme, expliquai-je.

Eridan me lança un regard reconnaissant. Il voyait bien que je prenais sur moi. Si l'un ou l'autre sirénien choisissait de m'attirer dans l'eau pour me noyer, je n'aurais aucune chance.

— Carly, je te présente Adaro et Kailano. Les amis : voici l'humaine qui a secouru Nalu.

— Ta fameuse humaine ? dit le dénommé Kailano, celui à l'expression taquine.

Eridan leur a parlé de moi ?

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? s'enquit Adaro.

La question que je redoutais.

— Quelque chose de toxique a dû être déversé dans l'océan. Je vais me renseigner, c'est sans doute un terrible accident. Je suis désolée de...

— Ne t'excuse pas Carly, dit doucement Eridan. Ce que tu as fait pour Nalu est extraordinaire. Tu l'as aidé et soigné comme s'il était l'un des tiens.

— C'est un enfant et il était mal en point, bien sûr que je l'ai aidé.

Je surpris un regard entre Kailano et Adaro, et quelques sifflements légers, qui auraient pu ressembler à des chuchotements. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien se dire ? Que je n'étais pas si impressionnante que ça ? Ou alors que je cachais bien mes intentions ? Eridan agita sa nageoire sous leur nez pour les faire taire.

Adaro s'ébroua.

— S'il y a quelqu'un en tort, c'est moi. Il était sous ma responsabilité et je ne l'ai pas vu s'éloigner.

— Nalu fait ça parfois, dit Kailano, comme tous les siréneaux.
Eridan ne renchérit pas.

— Une fois chez nous il pourra se reposer, conclut-il.
Il hésita.

— Partez devant tous les deux.

Il confia son fils à Adaro et les deux siréniens plongèrent. Leur caudale violette décrivit un arc de cercle en même temps avant de disparaître.

— Merci encore pour tout, Carly.

Les larmes étaient en train de remonter, la gentillesse et la bienveillance d'Eridan étaient de trop. Il se hissa à l'aide de ses bras. Nos fronts se touchèrent presque et cette proximité me fit relever les yeux.

— Est-ce à cause de Nalu que tu pleurais ?

— Je suis juste soulagée qu'il n'ait rien.

— Tu es une personne encore plus belle et généreuse que ce que je pensais.

Il semblait se parler à lui-même. Son souffle était tout proche. Sa main caressa de nouveau ma joue, comme le soir où je lui avais fait visiter la ville. À la différence qu'il cherchait à me réconforter. Ce n'était plus un contact léger et prudent, mais un toucher assuré. Il essuya le reste des larmes qui avaient roulé et la fraîcheur de ses doigts sur ma joue chaude me fit du bien. Il traça la ligne de ma mâchoire et son pouce remonta sur mes lèvres entrouvertes.

Un effleurement. Comme au ralenti, il en dessina le contour, et la température monta d'un cran supplémentaire.

Alors, sans crier gare, ses lèvres se posèrent sur les miennes.

Ses lèvres sur les miennes ?

Il m'embrassait. Nos deux têtes s'inclinèrent et sa bouche s'unit à la mienne comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde. Un goût salé envahit ma bouche. Un goût d'interdit. Comme guidé par une sensation de soif intense. Des papillons à l'intérieur de mon ventre, dont j'ignorais l'existence, s'affolèrent.

Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?

Je repris mes esprits et le repoussai. Ses yeux couleur océan restèrent rivés sur mes lèvres.

— Non Eridan... Tu ne peux pas faire ça.

— Pourquoi ?

Il pencha légèrement la tête. *Vraiment ?* Fallait-il que je lui explique la signification d'un tel geste ?

— Ça ne t'a pas plu ?

— Ça n'est pas la question. Il y a des limites qu'on ne peut pas franchir. Promets-moi que tu ne le referas plus.

Il reprit ses distances, l'air pensif.

— Je suis désolé de t'avoir mise mal à l'aise.

Mes lèvres étaient aussi brûlantes que mes joues. Oui, la situation m'avait mise mal à l'aise, mais ce qui me gênait le plus était que je lui avais rendu son baiser.

— Je te promets de ne pas recommencer, finit-il par dire, sauf si tu me le demandais.

Son ton était sérieux.

Sauf si tu me le demandais.

Sauf si...

Se rendait-il compte du ton ambigu de sa phrase ?

Je m'entendis à peine lui dire d'être prudent sur le chemin du retour. Mes oreilles bourdonnaient lorsqu'il me remercia une dernière fois.

Eridan plongea, bras en avant, puis ondula à la surface avant de regagner les profondeurs.

Mon cœur battait fort. J'avais toujours ce goût salé sur les lèvres, cette impression d'avoir cédé à une tentation interdite. C'était le baiser le plus intense que j'avais pu recevoir.

Et c'était un sirénien qui me l'avait donné.

Chapitre 13

Ma mère terminait de rincer la baignoire. Elle jeta un regard par-dessus son épaule en me voyant arriver. Son silence valait tous les discours.

— C'est une longue histoire, commençai-je.

Je m'apprêtai à raconter les grandes lignes de mes interactions avec Eridan – en me focalisant sur le myriophylle austral – lorsque la porte d'entrée claqua.

Jared était de retour.

J'oubliai ma mère, ses interrogations, le fait qu'elle avait vu Nalu et Eridan, et je bondis hors de la salle de bain pour regagner l'entrée.

Mon frère se débarrassait de ses bottes, sa casquette et sa veste, avec des gestes qui trahissaient son humeur massacrate.

— Qu'est-ce qui s'est passé au port ?

Il releva la tête vers moi, surpris.

— Tu es passée à Lyttelton ?

— J'ai vu ton bateau au moment où vous étiez en train d'accoster.

Jared passa la main sur sa barbe de trois jours.

— On a eu quelques petits problèmes.

— Ça m'avait l'air plus grave qu'un petit problème.

Jared se rendit à la cuisine pour se servir à boire. Je le suivis. Notre mère referma la porte de la salle de bain et nous rejoignit.

— On a eu une fuite avec l'extracteur de minerais. Impossible d'en trouver l'origine. On est rentré au port et une fois qu'on a débarqué et qu'on a inspecté le navire sous toutes les coutures, on l'a trouvée. Ça nous a pris un temps fou. Et bien sûr, ça me retombe dessus, puisque c'est moi qui suis en charge.

— C'est ce que t'a dit ton patron ? demanda Debra. Ça n'est pas très juste.

— Il ne s'agit pas de se montrer juste. Il était furieux et il veut des réponses pour déterminer la cause de la fuite, et savoir si c'était une erreur humaine.

— Dans ce genre d'incident, c'est toujours une erreur humaine, dis-je.

Jared ne sembla pas m'entendre.

— Je n'ai pas envie de m'aventurer sur la piste du sabotage, mais... On va renforcer le protocole, être plus vigilant. Le moindre litre perdu coûte une fortune.

— Et au port ? demandai-je.

— Quoi le port ?

— Est-ce que tu as mis quelqu'un au courant pour les produits déversés dans l'eau par votre extracteur ?

Il se ferma.

— Je ne vois pas qui j'aurais pu mettre au courant.

— Je peux te donner deux ou trois numéros de téléphone d'organismes qui...

— Je suis crevé Carly, me coupa-t-il, et à ce niveau c'est à mon boss de gérer.

— Est-ce qu'il l'a fait ?

Il haussa les épaules.

— On ne fait rien d'illégal si c'est ta question. Les produits sont soumis à des normes strictes qui respectent la législation.

Législation ne rimait pas toujours avec éthique. Comment Jared pouvait-il l'oublier ?

— Ça ne veut pas dire qu'ils ne polluent pas, lui rappelai-je.

— Beaucoup de choses que nous utilisons polluent, faute de trouver mieux.

— Sauf que là, on a la preuve que ça provoque des empoisonnements.

Jared faillit s'étouffer en buvant son verre d'eau.

— Des empoisonnements ?

J'étais coincée.

— J'ai trouvé un... dauphin inconscient, échoué sur les rochers. Il avait du mal à respirer, il n'arrivait plus à nager et vu l'odeur qui se dégageait à la surface, je n'aurais pas voulu y mettre un pied.

Je rencontrai le regard de ma mère à la fin de ma tirade. J'avais chaud. On ne mentait pas dans la famille, c'était la règle à laquelle je tenais le plus. Et je venais de le faire effrontément. Elle eut simplement un mouvement du menton, comme un assentiment : elle garderait mon secret.

— Et le dauphin, il a survécu ?

— Je crois, oui.

Pour Jared, cela sembla clore le débat. Mais pas pour moi. Après avoir insisté à renfort de grands arguments écologiques, il consentit à me donner

des détails sur leurs activités – ce qu’il avait toujours rechigné à faire pour cause de « clause de confidentialité » : l’extracteur de minerais était similaire à des petits robots aux bras articulés et munis de puissantes torches, qui, télécommandés depuis le bateau, venaient creuser, écorcher la croûte terrestre en broyant les cailloux. À bord du bateau, une machine filtrait et triait, dans le but de récupérer les nodules polymétalliques. La fuite avait été détectée au niveau de la machine. Le polluant était donc bien un des produits qu’ils utilisaient.

Je lui notai le nom d’organismes à appeler : des spécialistes en catastrophe maritime, des scientifiques capables d’analyser les produits chimiques et d’étudier leur potentiel dangereux sur l’océan. Remonter des matériaux solides depuis des profondeurs de quatre mille mètres était un exploit encore rarement accompli à l’échelle commerciale. Il allait falloir déterminer comment éviter à tout prix une deuxième fuite, ou mieux encore, ne plus utiliser le produit polluant.

Jared prit le papier du bout des doigts et quitta la cuisine, l’air éreinté comme un élève à qui on venait de donner une heure de colle. Je lui en reparlerais d’ici quelques jours, lorsqu’il serait dans de meilleures dispositions.

Exténuée, je partis m’enfermer dans ma chambre.

J’avais vécu un ascenseur émotionnel. La peur, l’angoisse, le soulagement, puis l’émoi, l’ardeur et la honte...

Eridan.

Il s’invitait de nouveau dans mes pensées. La marque laissée sur mes lèvres ne s’atténuait pas. Le souvenir non plus. Il me suffisait de fermer les yeux pour revivre la scène et recréer la tempête à l’intérieur de mon corps.

C’était la première et dernière fois, me promis-je.

Mon téléphone vibra. Cinq messages de Tasha, deux de Bastien. Je venais encore de manquer une session d’études ensemble.

L’évidence me frappa. Je ne pouvais pas continuer à garder tous ces secrets pour moi. Ils finiraient par m’engloutir et me dévorer. Par me laisser seule.

Je n’avais pas eu le courage de dire la vérité à Jared, mais j’allais me forcer à l’avoir pour Tasha et Bastien.

— Attends, répète un peu, dit Tasha, tu as croisé un... sirénien ?

Le jeu avec Tasha consistait à parler plus vite qu'elle et à ne pas la laisser m'interrompre. Bastien était différent. Certains considéraient qu'il était lent à réagir, mais en réalité il analysait tout avant de donner son avis à voix haute.

Je racontai tout depuis le début : la première rencontre, puis la deuxième, la récupération du myriophylle – ce passage leur plut, et me valut une comparaison à la légende de Maui, ce à quoi Bastien répondit avec flegme que toutes les légendes avaient une part de vérité – on aurait cru entendre Mikaere.

— Et physiquement, alors, il ne ressemble pas à un monstre ? demanda Tasha.

— Pas du tout.

C'était même le contraire. Je lui parlai de ses branchies, ses mains palmées, la longueur de sa nageoire, puis je déviai sur la couleur de ses yeux, l'effet du soleil sur ses écailles... J'étais en train d'hésiter à parler des fossettes lorsqu'elle m'interrompit :

— On dirait que tu l'as observé sous toutes les coutures.

Je piquai un fard.

— Hum, oui bref vous savez tout maintenant.

— On est loin de la description des monstres marins des légendes maories.

— Tu sais bien que c'est pour faire peur aux enfants.

— Mais je n'imaginais pas qu'ils existaient vraiment !

Les yeux de Tasha brillaient d'excitation, comme s'il s'agissait de la découverte du siècle.

— C'est incroyable, il ne me reste plus qu'à découvrir l'épave du Clifford et on sera les deux biologistes femmes dont on se souviendra encore dans cent ans !

— Je ne compte pas révéler quoi que ce soit, rappelai-je.

Je connaissais l'enthousiasme de mon amie ; hors de question de la laisser se transformer en scientifique prête à séquestrer un sirénien pour le disséquer en laboratoire.

— Carly, dit alors Bastien, je suppose que tu as une raison de nous confier une telle chose ?

Il ne croyait pas si bien dire.

— J'ai une faveur à vous demander. Eridan m'a expliqué comment récolter le myriophylle et il m'a promis de m'aider lorsque je plongerai. Seulement, j'aurais besoin de votre aide à vous aussi.

— Tu lui fais confiance ?

Bastien était un sceptique. Comme tous les scientifiques. Il était aux antipodes de l'enthousiasme délirant de Tasha, car il restait avant tout pragmatique. Il aurait réagi de la même manière si je lui avais proposé de plonger avec une baleine bleue.

— Sur ma vie.

Bastien hocha lentement la tête.

— Et puis, ajoutai-je d'une voix un peu timide, je me demandais si on pouvait emprunter le bateau de ton père ?

— Donc tu as vraiment besoin de nous.

Pour la première fois depuis le début de notre conversation, je crus que Bastien allait refuser – ce qui aurait été une première depuis que nous étions amis.

— Bastien, non seulement on doit aider Carly, mais on doit aussi voir de nos propres yeux ces créatures de légende. Tu n'es pas curieux ?

Bastien ignora la perche.

— Quel jour ?

— J'ai regardé la météo, le temps est au beau fixe cette semaine, mais il commence à se gâter samedi...

— Il faut qu'on manque une journée de cours, comprit-il.

J'avais l'impression d'être la pire des amies.

— On ne peut pas décaler à la semaine prochaine, ma mère n'aura plus assez de myriophylle.

Bastien commença à pianoter sur son portable.

— Mercredi, dit-il, c'est la journée la plus calme pour naviguer.

Tasha le serra dans ses bras et déposa un baiser sonore sur sa joue. Je fis de même sur l'autre joue. Bastien devint tout rouge et râla un peu pour la forme, ce qui acheva de nous faire rire tous les trois.

Chapitre 14

Le bateau laissa un long sillage derrière lui, mettant peu à peu de la distance entre nous et le port de Lyttelton.

Bastien faisait un cours de navigation en accéléré à Tasha. Postée à la proue, je me tenais à la main courante en laissant mes pieds nus pendre dans le vide, à un mètre au-dessus de l'eau. L'air marin jouait dans mes cheveux, titillait mes narines d'une saveur salée familière, tourbillonnant dans des formes à jamais libres et insaisissables.

L'horizon était droit devant nous. L'infiniment bleu. Le bout du monde. L'air me manquait et j'en avais le vertige, comme si je m'étais retrouvée en haut d'un gratte-ciel.

C'est la première fois que je remonte sur un bateau depuis ma noyade.

Les poils de mes bras se dressèrent. Nous allions dans la même direction que la dernière sortie en bateau avec Jared, pour les mêmes raisons, mais les conditions météorologiques étaient nettement meilleures.

Le bateau était en meilleur état.

Il n'y avait pas de drague endommagée qui risquait de m'entraîner dans l'eau.

Tout irait bien.

Je fus la première à voir la silhouette d'Eridan onduler à la surface. Malgré ma promesse, mon cœur s'emballa.

Stupide cœur.

— Il est là ! criai-je à Bastien.

Ce dernier ralentit l'allure et stabilisa le bateau pendant qu'Eridan nous rejoignait à tribord.

Il y eut une seconde de battement pendant que mes amis et le sirénien se regardaient.

— Eridan, je te présente Tasha et Bastien.

— Bonjour, dit-il.

Mes amis ne disaient toujours rien, comme en état de choc. Tasha m'agrippa le bras, et planta ses ongles dedans.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, reprit Eridan pour briser la glace.

— Et nous pas assez, lâcha Tasha avec un léger rire.

Je lui fis les gros yeux. Le sourire d'Eridan s'élargit.

— Je suis désolé que Carly ne soit pas bavarde à mon sujet. Mais je suis prêt à répondre à toutes tes questions sur les siréniens. Adaro et Kailano seront bientôt là.

— Et Nalu ? demandai-je.

— Aussi, sourit-il. Il a hâte de te voir.

Le regard de Tasha allait de moi à Eridan. Je voyais presque son cerveau tourner à plein régime.

— Il y aura trois autres siréniens alors, dit Bastien, qui ouvrait la bouche pour la première fois.

— Je leur ai demandé d'être là, précisa Eridan. Nous serons plus efficaces.

Bastien hocha la tête à l'argument, même si la pilule avait du mal à passer. Il se trouvait en équilibre entre deux forces et pouvait tomber d'un côté ou de l'autre à n'importe quel moment ; je ne savais simplement pas encore si ce serait du côté de la confiance ou de la défiance.

— Je reprends la barre, annonça Bastien.

— Je pars devant rejoindre Adaro et Kailano, me dit Eridan.

Dès qu'il eut plongé, Tasha glissa à mon oreille :

— Tu t'étais bien gardée de me donner certains détails ! Tu lui parles comme si...

— Comme si ?

— Comme s'il était comme nous.

— Tu veux dire humain ? Il pense et réfléchit comme nous, et il parle notre langue.

— Non je veux dire, comme un ami.

Cette fois je restai coite. Mais même mon silence sembla jouer contre moi.

Et elle conclut alors simplement :

— Sacrés jolis yeux quand même.

Je la poussai du coude et pris le parti de rire.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies nagé avec un sirénien !

— Tu vas en faire autant dans pas très longtemps.

Pendant le reste du trajet, Bastien se détendit en conduisant le bateau et me prêta même la barre.

— Je vois Eridan à la surface, indiqua alors Tasha.

C'était le signal pour ralentir. Eridan était aussi précis que les instruments de navigation.

Bastien plaça le bateau face au vent et laissa ensuite filer l'ancre à la verticale jusqu'à ce qu'elle touche le fond.

Deux têtes sortirent de l'eau. Kailano et Adaro. Ils ne dirent rien, nous jaugeant. Je guettai la réaction de Bastien.

Réaction qui ne se fit pas attendre :

— Ne touchez pas !

Kailano et Adaro s'étaient approchés tout près de la coque, et notamment de l'ancre.

Bastien fit un pas dans leur direction, suspicieux. Tasha tenta de le retenir par le bras et les deux siréniens s'écartèrent courtoisement.

— C'est juste de la curiosité, les défendit Eridan, nous n'approchons jamais les bateaux d'aussi près.

— Est-ce que vous avez du poisson à bord ? demanda Kailano.

— Oui, répondis-je. Pour le déjeuner de ce midi.

Un éclat apparut dans les yeux de Kailano, comme si la nourriture était par essence un traité de paix.

— Vous n'avez pas à avoir peur de nous, dis-je.

— Nous n'avons pas peur des humains, dit Kailano avec désinvolture. Nous venons aider Eridan parce qu'il l'a demandé. Mais si nous ne sommes pas les bienvenus, autant repartir.

— Nous venons aider l'humaine qui a sauvé Nalu, lui rappela Adaro, comme si c'était là l'argument d'autorité.

Nalu, où était-il justement ?

L'instant suivant répondit à ma question : une silhouette jaillit dans les airs et effectua une pirouette.

— Bastien, tu as vu ça ! s'exclama Tasha d'une voix aigüe.

Ce dernier sourit, un brin attendri par le siréneau.

— Est-ce que tu peux sauter jusque-là ? demanda-t-elle en tendant son bras.

La silhouette de Nalu disparut sous l'eau, sa nageoire faisant des mouvements vigoureux. Lorsqu'il émergea, tête en avant, l'image parut ralentir. Son corps suspendu dans les airs, sa tignasse effleura la main de Tasha et il replongea.

J'applaudis à tout rompre.

— Frimeur, lui dit son père.

— Ça doit faire presque quatre mètres, lança Tasha impressionnée.

— Oh, fit Nalu, en sortant la tête de l'eau, toi aussi tu as de belles jambes !

Tasha baissa les yeux vers ses jambes, l'air de se demander ce qu'elles avaient de spécial.

— Je crois que tu lui plais, lui chuchotai-je.

C'était à mon tour de la taquiner.

— Il a dit "toi aussi", répéta Tasha tout bas. Est-ce que tu es donc la première humaine aux belles jambes ? Est-ce que c'est un compliment de la part d'Er...

— Comment voulez-vous procéder ? demanda Adaro.

Sans le savoir, il venait de me sauver la mise.

Je me tournai vers mes amis.

— Je plonge. En comptant Adaro et Kailano en plus, je pense qu'on est assez nombreux. Pour l'organisation, le mieux serait que l'un de vous reste à bord pour réceptionner le myriophylle.

Tasha et Bastien échangèrent un regard.

— Je ne sais pas si j'ai confiance, murmura Bastien.

— Alors j'y vais, et toi tu restes.

— Tasha, je n'ai pas confiance pour toi.

— Je n'ai jamais noyé d'humain, encore moins d'humaine, dit Kailano, ignorant que la conversation était privée.

Eridan lui donna un coup de nageoire pour le faire taire.

— Bastien, dit Eridan. Nous n'avons aucune raison de vous causer du tort. Nous sommes tous là pour aider la mère de Carly.

J'eus un frisson. Les mots d'Eridan semblèrent mettre tout le monde d'accord.

Tasha plongerait avec moi.

Nous enfilâmes nos combinaisons de plongée, nos palmes, nos masques intégraux et nos gants, ainsi qu'un gilet stabilisateur. Une lampe, un sac en filet et une paire de couteau-ciseaux rangés dans un étui venaient compléter notre tenue.

Les siréniens nous observaient nous préparer avec grande curiosité.

— On reste ensemble, dis-je à Tasha.

Elle leva le pouce en l'air.

Je sautai la première à l'eau.

Le temps que les bulles se dissipent autour de moi, Tasha m'avait imitée. Elle braqua aussitôt son regard sur les trois siréniens et en oublia momentanément de respirer.

— Ça va ? Tu m'entends bien ?

— Oui je t'entends, c'est... incroyable.

Eridan se rapprocha de nous.

— Nous vous ouvrons le chemin.

Il avait parlé en me regardant dans les yeux et pendant une seconde les souvenirs me ramenèrent à la dernière fois que nous avions nagé ensemble.

Les silhouettes d'Adaro et de Kailano s'orientèrent à la verticale, mains tendues vers l'avant. Leur nageoire fit de beaux mouvements arrondis alors qu'ils entamaient la descente. Nalu zigzaguait entre eux deux, à faire ses pitreries habituelles.

Tasha et moi les imitâmes. Eridan ralentit l'allure pour se retrouver à ma hauteur.

Nos regards se croisèrent.

— Nalu a l'air d'avoir complètement récupéré.

— Oui, je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour lui.

J'étais sur le point de dire que je n'avais pas fait grand-chose, mais il posait sur moi un regard empli d'estime.

Le fond se rapprochait, dévoilant ses immenses herbiers.

Les herbiers étaient non seulement un lieu de vie et d'alimentation pour de nombreux poissons, mais aussi une frayère et une nurserie. Un écosystème à part entière, utile dans la régulation du climat. Ils abritaient une biodiversité étonnante qui pouvait héberger des centaines d'espèces. Des poissons juvéniles et adultes, des oursins, des mollusques, des vers polychètes, des nématodes, mais aussi des algues épiphytes.

Nalu piqua et disparut de mon champ de vision. Il réapparut bien vite, tenant quelque chose entre ses mains.

— Regardez, regardez !

Je crus qu'il s'adressait aux siréniens, mais en fait, il se dirigeait vers Tasha et moi.

Il tenait entre ses mains une étoile de mer et la fit tourner en tapotant à plusieurs reprises ses cinq bras.

— Ton fils est un charmeur en plus d'être un frimeur, se moqua Kailano. Il va faire des ravages chez les sirènes lorsqu'il sera grand.

Eridan rit. L'étoile de mer s'anima, la surface de sa peau fut parcourue de petites billes luminescentes. Des couleurs roses et orangées dansaient à la surface de l'étoile de mer, créant des formes en tourbillon, comme un feu d'artifice aquatique.

— Wahou !

Tasha et moi étions subjuguées. Un spectacle aussi sublime que bref, car quelques secondes plus tard, tout était terminé.

— Ça vous a plu ? demanda Nalu.

— Magnifique, souffla Tasha. J'ai entendu parler des étoiles bioluminescentes, mais je n'en avais jamais vues en vrai.

— Va la reposer, conseilla Eridan.

Nalu obtempéra.

— Ce qu'on ne vous dit pas, dit Kailano, c'est que ce spectacle est un moyen pour l'étoile...

— ...d'hypnotiser ses proies avant de les dévorer, termina Tasha. C'est une évidence quand on a compris la dynamique qui règne dans l'océan.

Kailano eut l'air mouché.

— Comment on est censé trouver le myriophylle austral ? me demanda Tasha en faisant balayer la lumière de sa lampe sur les herbiers.

— Les hippocampes dorés, répondis-je en même temps qu'Eridan.

— Nous devrions nous diviser, suggéra Adaro.

— Je préférerais qu'on reste ensemble, dis-je en désignant Tasha.

— Mais on sera plus efficace, répliqua mon amie.

Elle observait Adaro avec un mélange de retenue et de curiosité.

— Tasha peut faire confiance à Adaro, me dit Eridan, il ne laissera rien lui arriver.

Tasha me décocha un sourire rassurant.

— C'est pas tous les jours que je vais nager avec un sirénien.

Kailano, qui s'était éloigné en suivant Nalu, revint d'un coup de nageoire vigoureux.

— Et moi ? s'enquit-il. On ne me fait pas confiance ?

— Je te confie mon fils, répliqua Eridan. Je pense que c'est une preuve suffisante.

Kailano émit un bruit de bulles qui, à la surface, aurait ressemblé à un reniflement.

— Viens Nalu, allons voir si les hippocampes ont bon goût.

Je me retrouvai seule avec Eridan.

— C'est parti, murmurai-je pour moi-même.

Les minutes commencèrent à s'écouler, sans la moindre trace des hippocampes. De temps à autre, Eridan communiquait avec Adaro et Kailano par sifflements pour savoir s'ils avaient plus de chance que nous. Ce n'était pas le cas.

Le stress et l'inquiétude me rongeaient. Sans compter que je devais nager dans un environnement que je ne connaissais pas – ou seulement en théorie – et que les conditions, notamment de luminosité, étaient loin d'être idéales.

Un peu plus tard, Eridan glissa sa main dans la mienne si vite que j'en sursautai.

— Là !

Je braquai dans le même mouvement ma lampe : deux hippocampes se réfugièrent illico dans les herbiers. J'avais juste eu le temps de mémoriser leur emplacement.

Eridan passa devant et écarta quelques tiges.

— Je crois qu'on a de la chance, me dit-il.

Les hippocampes n'étaient plus là, mais lorsque je braquai ma lampe, je reconnus le myriophylle austral, cette plante rare qui était l'espoir de ma mère. Mon souffle se détendit.

— Attends, dis-je en retenant Eridan, laisse-moi faire, je ne veux pas que tu te piques.

Il eut un léger sourire à ma remarque et me céda la place, gardant écartées les plus hautes tiges.

À l'aide de mon couteau-ciseaux, je découpai la plante juste à la naissance de la racine. Il y en avait trois autres, et je les coupai également avant de les caler dans le sac-filet que j'avais emporté.

— Rassurée ?

— Tu n'as pas idée, soupirai-je.

À partir de là, tout me sembla plus facile. Les hippocampes réapparurent à plusieurs reprises. Cette fois, je pris exemple sur Eridan pour garder mes distances, me placer dans leur angle mort et les suivre sans faire de remous jusqu'à ce qu'ils aillent se nourrir.

À chaque fois, ils nous conduisaient exactement là où il fallait.

Lorsque Eridan m'informa qu'Adaro et Tasha venaient d'en trouver de leur côté, je n'étais pas loin d'entamer une danse de la joie.

— Là, j'en vois encore ! Ici aussi !

J'étais une gamine toute excitée. Je n'avais même plus besoin d'Eridan pour me guider. J'allais devenir une experte en cueillette de myriophylle.

Au moment de sectionner la plante, mon couteau-ciseaux m'échappa et tomba au milieu des herbiers.

— Attention, Carly.

Je tendis la main et l'arrêtai juste à temps. Du phytoplancton urticant. J'avais retiré mes gants je ne savais plus à quel moment, une grosse erreur. Avant même d'avoir eu le temps de les remettre, Eridan avait plongé la main et récupéré le couteau-ciseaux.

— Non, Eridan, ta main !

— Ça va, m'affirma-t-il en me rendant le couteau.

— J'ai des gants, tu n'es pas censé te faire mal.

Je m'emparai de sa main pour vérifier s'il avait été piqué, mais contre toute attente, il entrelaça ses doigts aux miens.

— Tu t'inquiètes pour moi ?

— Bien sûr. Ça ne t'irrite pas ?

— Pas tant que ça. Question d'habitude.

Je cessai de battre des palmes et le courant en profita pour me pousser en avant, et contre lui. Il me rattrapa par la taille et m'aida à me stabiliser.

Je rencontrai son regard et perdis toute notion de haut, de bas ou de direction. Mon centre de gravité avait pris Eridan pour référence.

— Est-ce que je fais encore quelque chose qui te déplaît ? demanda Eridan.

Mes mains se posèrent d'elles-mêmes sur ses avant-bras. Le contact de sa peau sous l'eau était aussi doux et réconfortant qu'un coucher de soleil.

— Non...

L'allusion à notre baiser me faisait perdre mes moyens. Son regard bleu intense ne me lâchait pas. Mes palmes touchèrent par mégarde sa nageoire, mais il n'en fit pas état. Au contraire, il glissa ses mains dans mon dos et m'attira plus près. La seule chose qui le retenait encore de m'enlacer était mon masque.

— Je me sens proche de toi, murmura-t-il.

Je déglutis.

— Eridan...

— Es-tu vraiment convaincue qu'il y a certaines limites à ne pas franchir ?

Ses pouces caressaient mes reins, envoyant des frissons le long de ma colonne vertébrale. Dans l'océan, peu de choses lui résistaient. Il était l'exemple de la maîtrise, l'aisance et la témérité. De la sécurité aussi. Il prenait sa place, certes sans s'imposer, mais si je le laissais faire, il continuerait de gagner du terrain sur moi. Sur mon cœur.

Eridan fronça les sourcils et me lâcha, ce qui eut pour effet de me remettre les idées en place. Au loin, il y eut un sifflement.

— C'est Adaro.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Tasha est blessée.

Je rajustai mon sac sur mon épaule et Eridan prit ma main pour nager plus vite.

Un peu plus loin, mon amie tourna un regard douloureux vers moi.

— Une murène m'a mordue !

Elle se tenait le poignet droit et avait enlevé son gant, pressant sa main blessée contre elle. Un filet de sang s'échappait. De la buée commençait à se former dans son masque et Nalu lui tapotait doucement l'épaule.

— Comment c'est arrivé ?

— J'étais remonté à la surface donner la plante à Bastien, expliqua Adaro. Je l'ai laissée avec Kailano et...

— Vous n'allez pas me le reprocher ! s'emporta ce dernier.

— Tu aurais pu la prévenir qu'il y avait une crevasse, et une murène à ne pas déranger.

— Les murènes préfèrent les crevettes ou les seiches, je ne pensais pas qu'elle goûterait la main d'une humaine.

— Il a raison, grimaça Tasha, j'ai manqué de prudence.

— Il faut qu'on s'occupe de ta main, dis-je.

— Pauvre Tasha, murmurait gentiment Nalu en lui caressant toujours l'épaule.

Eridan ne disait rien, mais son regard posé sur Kailano valait tous les discours.

— Je la raccompagne, décréta Adaro.

Il eut l'air de réfléchir à comment tenir Tasha, puis la saisit sous les aisselles. Un peu à la manière de porter un chaton ou un chiot. Adaro nagea vite, ils seraient bientôt de retour à la surface. Heureusement que nous n'avions pas à respecter les paliers de décompression.

Je commençai à nager à mon tour.

— Tiens-toi à moi Carly, nous irons plus vite.

Eridan me fit face et posa ses mains – pour la deuxième fois en moins de cinq minutes – sur ma taille. Je me stabilisai en posant les miennes sur ses épaules, rivant mon regard sur son visage focalisé en direction de la surface. Son torse bougeait contre moi, dur et souple à la fois, et mon corps imitait les mouvements d’ondulation de sa nageoire.

Je pourrais croire que je suis une sirène.

Il prit de la vitesse. Les couleurs étaient en train de revenir, la température remontait.

La surface était là. Je n’eus pas besoin de tendre les bras, un jet d’eau poussa sur mes jambes et j’atterris directement sur le bateau.

J’ôtai mon masque et mes palmes. Tasha se trouvait dans les bras de Bastien.

— On a de quoi désinfecter ?

Il avait déjà ouvert le kit de secours. Boursouflée, la main de Tasha faisait peine à voir. Deux points rouges indiquaient là où les crocs de la murène s’étaient plantés.

— Je ne vois pas ce que je peux faire d’autre, se désola Bastien. Je ne crois pas qu’il y ait besoin de points de suture. La murène a mordu et a relâché aussitôt.

Une tête apparut à bâbord et deux mains se perchèrent à la main courante, juste derrière Tasha.

— Qu’est-ce que ça donne ? s’enquit Kailano.

— Rien, dis-je laconique.

Je lui en voulais de sa négligence. Eridan n’aurait jamais laissé quelque chose comme ça arriver.

Pendant que Bastien réconfortait Tasha, je triai et rangeai les plantes dans les grands bacs prévus à cet effet.

Quelques instants plus tard, Kailano revint, se cramponnant une seconde fois à la main courante, ce qui fit légèrement tanguer le bateau.

Il tenait quelque chose dans sa main qui ressemblait à des graines. Je n’avais aucune idée de ce que c’était, mais Kailano nous assura que ça soulagerait Tasha. Il expliqua qu’il fallait percer la graine et utiliser le suc pour le répandre sur la blessure. Bastien se montra à nouveau récalcitrant, j’insistai pour connaître le nom des graines, mais ce fut Tasha qui trancha : elle était prête à tester n’importe quoi.

Trois minutes. C'est le temps qu'il fallut pour que l'action anti-douleur du suc fasse effet. Tasha poussa un soupir de reconnaissance.

— Merci Kailano, dit Bastien.

— Tu t'es bien rattrapé, dit Eridan.

— Vous croyez que j'aurais le droit de partager ce qu'ont chassé les humains ?

Tiens, tiens, Kailano avait l'œil.

— Papa, j'ai faim, annonça Nalu.

— Ça tombe bien, déclara Bastien en se levant, j'ai apporté les plus beaux spécimens, pêchés hier par mon père.

Je l'aidai à porter la glacière.

Kailano ferma les yeux et un sourire béat se peignit sur son visage.

— Sole ? devina-t-il.

— Bien vu, confirma Bastien, en présentant un poisson plat, brun d'un côté, blanc crème de l'autre. Mais pas que...

Il prit un autre poisson. Le sourire de Kailano s'élargit sans qu'il ouvre les yeux.

— Hoki ?

— Comment fais-tu pour deviner ? s'étonna Tasha.

— Ah, son odeur est bien particulière.

Le hoki était un petit poisson parmi les plus consommés dans tout le pays.

— On a aussi de la nourriture humaine, commença Tasha, des rillettes, une salade de patate douce et des fruits de mer. Bastien a cuisiné du *whitebait* : on enrobe le poisson d'œuf et on le fait frire avec des tomates. Je crois qu'on a aussi des fruits...

— Des kiwis ? interrompit Nalu.

Je lui souris.

— Oui Nalu, j'ai apporté des kiwis.

Il se mit à frétiller sur place, s'attirant un regard interloqué de la part de son père.

Les siréniens goûtèrent à tout. La curiosité avait fini par l'emporter et la méfiance avait été mise de côté. Selon eux, nous leur offrions un véritable festin. Nalu engloutit tellement de kiwis que je crus qu'il allait faire une indigestion. Il le trempait dans l'eau de mer, affirmant que le goût salé s'associait parfaitement avec le sucre du fruit.

— Carly, si tu es toujours d'accord, je peux faire ton dessin de peau, proposa Nalu.

— Maintenant ?

Nalu brandissait plusieurs feuilles d'algues noires. Tasha prit peur :

— Il va te faire un tatouage indélébile ?

— Il finit par se dissoudre dans l'eau, répondit Eridan, il durera peut-être plus longtemps à l'air libre.

— Je peux le faire sur tes jambes ? demanda Nalu.

— Bien sûr, fis-je amusée.

Il me demanda de tendre les jambes, et se mit à m'inspecter des hanches jusqu'à la pointe des pieds. Il choisit l'intérieur de ma cheville droite. Pendant quelques minutes, il resta étonnamment silencieux et concentré. Eridan observait son fils, nonchalamment en appui contre le bateau, à hauteur de ma hanche et il... caressait du regard mes jambes.

— Voilà ! lança Nalu.

Tout le monde voulut voir avant moi. Il avait dessiné une étoile de mer, s'appliquant sur chaque détail pour la rendre criante de réalisme.

— Merci beaucoup, Nalu.

Je me penchai au bord de l'eau et déposai un bisou sur sa joue. Ses pommettes rosirent.

Bastien avait terminé de ranger les couverts et la nappe ; il s'assit aux côtés de Tasha en poussant un soupir d'aise. Cette dernière se blottit contre lui et ils échangèrent un baiser.

Nalu ne les quittait pas des yeux.

— Pourquoi il a fait ça ? demanda-t-il à Tasha.

— Parce que c'est mon amoureux.

— C'est quoi un amoureux ?

— C'est lorsque deux personnes tiennent l'une à l'autre, veulent passer du temps ensemble et ont une connexion spéciale.

— Et toi, Carly, tu es l'amoureuse de papa ?

Le rouge me monta instantanément aux joues. D'où était-il allé chercher une telle idée ? Et Eridan qui ne disait rien !

— Les siréniens n'ont pas d'amoureuse attirée, contredit Kailano, et heureusement, ce serait trop difficile de choisir.

— Carly nous a expliqué, se souvint Tasha. Vous vous accouplez une fois par an ?

— Oui, au retour des sirènes, ce qui ne devrait plus tarder. La parade nuptiale a lieu dans notre cité de corail. Nous sortons le grand jeu. Il y a toujours un peu de compétition, car nous sommes souvent plusieurs mâles pour une femelle.

— Intéressant, fit pensivement Bastien.

Tasha lui donna un coup de coude.

— Il n’y a surtout aucun romantisme dans tout ça. Je trouve ça dommage... mais nous ne fonctionnons pas pareil !

— J’ai hâte que ça commence, confia Kailano. J’ai mes préférences et j’espère que les sirènes ne seront pas toutes prises par Eridan.

Ce dernier roula les yeux, sans commenter. Décidément, il n’avait pas exagéré lorsqu’il disait avoir du succès.

— Tu rêves ! s’exclama Adaro.

— Est-ce que les sirènes sont difficiles ? s’enquit Bastien avec un sourire en coin.

— On ne sait pas toujours ce qui leur passe par la tête, ni comment elles choisissent leur sirénien. Le physique et le jeu de séduction peuvent plaire à une, mais pas à une autre.

— Est-ce qu’elles sont aussi belles qu’on l’imagine ? demanda Tasha.

Kailano lui décocha un large sourire.

— Ça dépend jusqu’où va ton imagination.

— Elles sont très différentes des humaines ? demanda Bastien.

Ce n’était pas vraiment la question que j’aurais posée.

— Ah, elles sont certainement plus attirantes que les humaines.

Le ton de Kailano était tellement définitif que Tasha se mit à pouffer.

Quelque chose de froid se glissa dans mon cœur. *Je me sens proche de toi*, avait dit Eridan plus tôt. Était-ce seulement réel ? Je pouvais mettre un masque, des palmes, imiter les mouvements d’un animal marin, mon corps n’était pas né dans l’océan. Certains sens me seraient à jamais fermés et m’obstiner à croire le contraire ne mènerait qu’à des déconvenues. On ne pouvait nager éternellement à contre-courant.

Les rires s’arrêtèrent d’un coup autour de moi sur une exclamation de Tasha.

— Tu plaisantes !

— Bien sûr que non, dit Kailano. Pourquoi j’inventerais une chose pareille ?

Tasha et Bastien se regardaient, l’air excité.

— De quoi vous parlez ? fis-je.

— Kailano a vu une épave. Un bateau avec un pont découvert et trois mâts carrés.

Je saisis aussitôt l'allusion. Depuis la rentrée, Tasha ne cessait de penser au Clifford, la frégate vieille de cent soixante-dix ans qu'on n'avait jamais retrouvée. Ce serait presque trop beau pour être vrai.

Nalu tapota l'épaule de son père.

— Et toi tu l'as déjà vue papa ?

— Kailano m'y a emmené une fois.

— Tu savais qu'il y avait une épave ? lui reprochai-je. Tu ne me l'as jamais dit.

Il m'adressa un regard surpris.

— Je ne peux pas prétendre avoir vu grand-chose. Et je ne savais pas qu'il s'agissait d'un bateau que vous connaissiez.

— Pas que nous connaissons, rectifia Tasha. Le Clifford est un des grands mystères marins, personne ne sait ce qui lui est arrivé.

Elle se tourna vers nous, l'air décidé.

— Il faut qu'on aille voir.

— Tu te sens de faire une deuxième plongée ? fit Bastien. Avec ta main ?

— Il faut qu'on en ait le cœur net, tu imagines le nombre de personnes qui seront intéressées par cette découverte ?

Kailano toussota.

— Il fait trop sombre pour y voir grand-chose.

L'excitation de Tasha retomba. Elle cuisina Kailano pour avoir une estimation de la profondeur à laquelle se situait l'épave. Impossible de réclamer une donnée métrique, ou une indication mathématique. Le sirénien parlait en tons de bleus, ce qui, à défaut de nous fournir une donnée précise, nous indiqua à coup sûr qu'on se situait dans les mille, voire mille deux cents mètres de profondeur.

— Il faudrait un sous-marin, conclut Tasha.

— Je ne savais pas que tu en avais sous la main, se moqua Bastien.

— Un problème à la fois, capitula-t-elle. Kailano, conduis-nous jusqu'à l'endroit en question et on prendra les coordonnées GPS.

Bastien m'interrogea du regard.

— OK, faisons ça.

Aucun argument n'aurait retenu Tasha de toute façon.

Bastien mit le moteur en route, remonta l'ancre et commença à manœuvrer. Kailano passa devant en glissant à la surface de l'eau.

Le trajet se révéla bien différent de celui effectué le matin même. Le vent s'était levé, les remous heurtaient le bateau. Devant nous, les siréniens faisaient des bonds, pour gagner en vitesse et économiser leur énergie. Bastien faisait son possible pour rester en travers des vagues et éviter que nous soyons trop ballotés dans un sens ou dans l'autre, mais je commençais à me sentir mal.

Cramponnée à mon siège, je fermai les yeux.

— Carly ?

Quelqu'un m'appelait.

— Carly, réponds-moi.

Une main fraîche se posa sur mon visage. Une main palmée. J'ouvris les yeux. Eridan s'était accroché à la main courante et avait passé un bras par-dessus pour atteindre ma joue.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu n'es pas la seule à t'inquiéter, tu sais.

Son corps était plaqué contre la coque du bateau, dans une situation qui devait être particulièrement inconfortable.

— Je n'aime pas ça, soufflai-je.

— Je sais.

L'océan s'agitait, me taquinait gentiment, sauf que mon corps restait imprégné de mauvais souvenirs.

— Tu peux venir dans l'eau avec moi, si tu veux.

Il caressait toujours ma joue. Son contact me rassurait. Il dut s'en rendre compte, car son pouce se mit à explorer mon menton et même la commissure de mes lèvres.

— Est-ce qu'on arrive bientôt ? demandai-je.

— Presque. Le retour sera moins houleux dans le sens du courant. Bastien s'en sort très bien. Il n'y aura pas de tempête aujourd'hui.

— Tu connais la météo ? fis-je, tentant un brin d'humour.

— Je sais lorsque le temps change, confirma-t-il avec un sourire.

Je plongeai dans ses yeux océan. Des yeux qui incarnaient un univers stable et sécurisant. J'inclinai la tête vers lui, mon point de repère, ma distraction pour ne plus penser à mes muscles tétanisés par la peur. Il me donnait envie de me tenir tout contre lui. Il n'y avait plus de masque entre

nous, sa main se nicha dans mon cou, faisant dresser les mèches folles à l'arrière de ma nuque.

— On y est ! annonça Bastien.

Eridan lâcha la main-courante et se laissa retomber dans l'eau. Le charme se rompit, même si mon cœur se soulevait sous le coup d'émotions incontrôlables.

— Ici ? demanda Tasha à Kailano.

— Oui.

Je bus plusieurs gorgées d'eau pendant que Tasha prenait les coordonnées GPS.

— Il est tard, on devrait rentrer, déclara Bastien.

Tasha se pencha en direction des siréniens.

— Vous êtes encore loin de chez vous ? demanda-t-elle.

— Nous nous en sommes rapprochés, se contenta de dire Adaro avec un sourire.

J'échangeai un regard avec Tasha. L'idée de leur cité de corail éveillait notre curiosité à toutes les deux.

— Dans ce cas, nous allons nous séparer ici, dit Bastien.

— Merci à vous tous, dis-je, je n'aurais rien pu faire sans vous. Ça compte beaucoup pour moi.

— Plonger avec des humains était une première ! dit Kailano. Je n'ai jamais aussi bien mangé.

— Carly ! m'appela Nalu.

Je m'approchai de la poupe et me penchai vers lui et ses petits bras tendus. Il se cramponna à mon cou.

— Tu vas me manquer, me murmura-t-il à l'oreille.

— Toi aussi tu vas me manquer Nalu, lui répondis-je. Je penserai à toi chaque fois que je regarderai mon tatouage.

Mon regard se verrouilla à celui d'Eridan et je ne pus détourner les yeux. Serrer ainsi son fils dans mes bras me donnait l'impression de me rapprocher de son cœur à lui. J'aurais donné cher pour savoir ce qu'il pensait.

Lorsque Nalu consentit à me lâcher, Adaro et Kailano nous adressèrent de grands signes. Nalu prit place aux côtés de son père.

— À bientôt, murmura Eridan.

J'avais l'impression qu'il m'en faisait la promesse.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Le retour sur la terre ferme s'effectua en silence, tant nous étions tous les trois exténués. Je récupérai les bacs de myriophylle pour les placer dans le coffre de la voiture, j'embrassai une dernière fois mes amis, puis nous nous séparâmes.

Alors que je conduisais vers Christchurch, la nuit tomba et les premières étoiles s'illuminèrent dans le ciel. L'horizon disparut, l'océan et le ciel se marièrent de la même couleur, happés l'un dans l'autre, en miroir.

Deux opposés qui se rejoignaient le temps de quelques heures. La Voie lactée formait un pont entre deux univers qui n'avaient rien en commun ; deux amis qui se tenaient la main chaque nuit, souriant face à leurs différences qui n'avaient somme toute aucune importance.

Pouvait-on vraiment prétendre qu'il existait un pont entre les profondeurs et la surface ? Entre Eridan et moi ?

La question ne franchit pas mes lèvres et la nuit continua de sourire en silence. Peut-être n'avais-je pas le courage de connaître la réponse, semblait-elle me souffler.

Lorsque je me garai devant la maison, la porte d'entrée était ouverte. Jared se tenait sur le palier, me guettant.

— Tu as besoin d'aide ?

— Je veux bien que tu m'aides à porter les bacs jusqu'à la cabane du jardin, dis-je en désignant les trois bacs de plante.

Jared souleva le premier bac et je le suivis avec le second. Pendant qu'il allait chercher le dernier, je filai sous la douche. J'avais pris des couleurs après cette journée en bateau. Mes cheveux châtons semblaient plus dorés et lumineux – mais toujours aussi indisciplinés – et ma peau surlignait la couleur gris-vert de mes yeux.

Une note avait été laissée sur le frigo de la part de notre mère, indiquant qu'elle dînait avec des collègues. Son mot me tira un sourire ; elle recommençait bel et bien à vivre.

La porte claqua et je me retournai vers Jared.

— Tu as déjà mangé ?

— Je t'attendais.

Il ôta ses chaussures.

— Vous avez récolté une grosse quantité de myriophylle, me dit-il.

— Oui, je n'ai pas réussi à cultiver la plante en labo alors j'ai voulu en prendre un maximum pour qu'elle dure longtemps.

— Et vous étiez seulement trois ?

J'étais en train de piocher dans un paquet de chips lorsque je suspendis mon geste.

Jared m'observait avec un regard suspicieux, l'air de me défendre de mentir.

— Maman m'a raconté, dit-il alors. J'ai dû lui tirer les vers du nez, ça ne lui faisait pas plaisir de devoir me donner les détails, mais elle m'a expliqué que tu recevais de l'aide.

À l'entendre, on aurait dit que *aide* rimait avec *danger*.

— J'aurais dû t'en parler plus tôt, convins-je.

— Alors pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Personne ne croit à l'existence des siréniens, on n'en parle que dans les légendes maories.

— Moi j'y crois, dit Jared. Et je ne suis pas le seul. Si tu m'en avais parlé plus tôt, je t'aurais mise en garde contre ces animaux marins.

La fin de sa phrase me fit l'effet d'une claque.

— On ne peut pas les comparer à des animaux. Ils sont doués d'intelligence exactement comme nous.

— Évidemment qu'ils sont intelligents. Tu n'as pas idée du nombre de choses que j'entends. Ce que les pêcheurs observent et les conclusions qu'ils tirent des disparitions en mer. Ils pourraient vous emmener au fond, vous noyer... Tu dois savoir ces détails.

— C'est un sirénien qui m'a sauvé la vie lorsque j'ai failli me noyer. C'est lui qui m'a apporté le myriophylle pour maman. Ça ne compte pas ?

— Je veux juste que tu sois en sécurité.

— Je le suis.

J'avais mal au cœur. Le fossé qui se creusait entre nous deux depuis quelque temps avait fini par devenir abyssal.

Jared soupira.

— Carly, je ne fais que jouer mon rôle de grand frère.

— Vraiment ? Car là j'ai l'impression que tu te prends pour mon père.

Jared se crispa. Je n'aurais pas dû dire ça.

— Si papa était au courant, ça ne lui plairait pas davantage.

— Sauf qu'il n'est pas là.

Jared soupira.

— Tu ne sais pas tout. C'est compliqué.

Je levai les yeux au ciel. Jared continuait de s'attacher à une figure paternelle qui n'existait pas. Quel genre de relation pensait-il avoir avec celui qu'il ne voyait qu'une ou deux fois par an ? Une relation d'apparence, de faux-semblants. Une relation que je refusais d'avoir.

— L'océan est imprévisible, reprit Jared. Mais il y a parfois certaines... choses qui se passent, qu'on met sur le compte de la malchance, mais si tu y réfléchis, beaucoup de questions non résolues sont liées aux siréniens.

Je croisai les bras sur ma poitrine. Allait-il oser exprimer sa pensée à voix haute ?

— Ce ne sont pas des siréniens qui ont causé la fuite à bord de ton bateau.

— Je n'ai pas dit ça. Je veux juste que tu fasses preuve de bon sens, est-ce que c'est trop demander ?

Il avait élevé la voix.

Je ne l'avais jamais vu comme ça. La fatigue, le stress, le manque de sommeil pouvaient excuser beaucoup de choses, mais pas ça. Venant d'une autre personne, ses critiques ne m'auraient pas autant affectée. Si je ne pouvais plus compter sur le soutien de mon propre frère, que deviendrait notre famille déjà bancale ?

Lui tournant le dos, j'attrapai mon sac au passage et enfilai mes chaussures.

— Où tu vas ?

Je ne lui répondis pas.

— Carly, il est tard. Tu devrais manger quelque chose.

— J'ai besoin de prendre l'air. Et je n'ai plus faim.

Cette fois il ne dit rien. Je ne lui laissai pas l'opportunité de me rattraper : j'ouvris et refermai sèchement la porte avant de me mettre à marcher.

Mes pas me guidèrent jusqu'à l'appartement de Tasha.

Je m'étais déjà réfugiée chez elle à des heures improbables après un chagrin, et inversement. Sa porte était toujours ouverte pour moi, mais lorsque je toquai ce soir-là, je craignis de la déranger. Et si elle et Bastien avaient décidé de prolonger la soirée ensemble ?

Le battant s'ouvrit. En pyjama, les cheveux défaits, Tasha s'apprêtait manifestement à aller se coucher.

— Carly, ça ne va pas ?

La gorge nouée, j'entrai et m'affalai dans le canapé. Ma meilleure amie s'assit à côté de moi, patiente.

— C'est Jared, n'est-ce pas ? devina-t-elle.

— Son travail lui monte à la tête. Il n'y en a plus que pour son boulot et ses histoires de minerais. Il se met même à écouter les superstitions des pêcheurs en les prenant au mot dès qu'il s'agit de comparer les siréniens à des monstres !

J'étais bien plus en colère que je ne le pensais.

— C'est sans doute plus compliqué que ça, temporisait-elle. Tu dis qu'il a changé, mais je trouve qu'au contraire certaines choses ne changent pas. Il veille sur toi, comme il l'a toujours fait.

Je roulai des yeux. Il y avait une limite entre veiller sur quelqu'un et s'immiscer dans sa vie.

— Ça ira mieux demain, me rassura Tasha. Ne laisse pas cette dispute entacher la journée que nous avons passée.

— C'est trop tard.

— Il changera d'avis, il n'est pas obtus. S'il rencontrait Eridan, il comprendrait.

— Il devrait me croire sur parole, je suis sa sœur. Quand je pense à tout ce qu'Eridan a fait pour moi, pour ma mère, pour ma famille. Il est plus fiable, plus honnête et plus droit que beaucoup d'humains !

Tasha s'était levée pour réfléchir lorsqu'elle se figea.

— Oh mon Dieu.

— Quoi ?

— OH MON DIEU !

— Quoi ?!

Elle pointa un doigt sur moi.

— Tu en pincas pour Eridan.

— N-non ! Où est-ce que tu vas chercher ça ?

J'étais une piètre comédienne. Je me cachai le visage entre les mains pour qu'elle ne lise pas le mensonge sur mon visage.

— Et ce n'est pas qu'Eridan. Tu es aussi très attachée à son fils.

J'ouvris les doigts pour jeter un regard dans sa direction ; elle se refaisait le film de la journée.

— C'est une évidence, fit-elle d'un ton victorieux. Il t'a sauvée la vie, et ce geste a permis d'instaurer un lien de confiance entre vous. Puis tu as

sauvé la vie de Nalu et on peut dire que la boucle est bouclée ! C'est grâce à Eridan que tu n'as plus peur de l'eau, que tu peux aider ta mère à vaincre la maladie... Ton lien avec lui est bien plus fort que tout ce que tu as pu avoir avec un humain !

Et sur cette fin théâtrale, Tasha se laissa retomber à côté de moi dans le canapé.

Il ne servait à rien de continuer à faire semblant.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi pour être attirée par un...

— ...poisson ? acheva-t-elle.

Je faillis m'étrangler, et elle se mit à rire.

— Je plaisante, pour un poisson il est même sacrément séduisant.

Je ris à mon tour. Puis je me mordis la lèvre.

— Il m'a... embrassée l'autre jour, confiai-je.

— Il t'a quoi ? Et tu ne me le dis que maintenant ? Mais c'est plus sérieux que je ne le pensais alors !

Je secouai la tête.

— Non, il n'y a rien, et il ne se passera jamais rien.

— Pourquoi ?

Je lui fis les gros yeux. Fallait-il que je lui rappelle que nous appartenions à deux espèces différentes ?

— Eridan ne sait même pas ce qu'est l'amour.

— Tu crois ça ? J'ai vu la façon dont il te regarde, Carly.

— Il me l'a dit lui-même, protestai-je.

— Il t'a dit qu'il était incapable d'aimer ?

— Tu as entendu Adaro et Kailano, les siréniens s'accouplent avec les sirènes, mais ils ne nouent pas de liens durables avec elles, ce n'est qu'une histoire de procréation.

— Alors c'est un bon point pour toi, ça veut dire qu'il n'y a rien entre lui et la mère de Nalu.

Je n'arrivais pas à croire qu'elle tourne ça à mon avantage.

— Tu dois lui demander ce qu'il ressent. Et surtout, tu dois lui parler de tes sentiments.

Je secouai la tête. C'était exactement le contraire qu'il me fallait faire.

— C'est juste... contre nature. Je ne veux pas m'aventurer sur ce chemin-là.

Tasha secoua la tête, comme face à un enfant qui n'en fait qu'à sa tête et m'enlaça. Heureusement qu'elle ne me jugeait pas, je le faisais bien assez

toute seule.

Cette attirance m’effrayait. Il devait sûrement exister quelque part une règle morale interdisant ce genre de sentiments. Je fermai les yeux, me laissant aller contre ma meilleure amie. Je m’étais promis de ne plus laisser Eridan me troubler, et j’avais l’intention de tenir cette promesse.

Demain serait un autre jour.

*

Le lendemain, la fatigue de la veille combinée à une nuit écourtée eut raison de moi et je n’écoutai les cours que d’une oreille, en tentant de garder les yeux ouverts.

À la pause de midi, Tasha et Bastien m’aidèrent à préparer l’huile essentielle de myriophylle.

Thompson entra dans le labo alors que nous terminions la dernière phase et il me posa quelques questions quant aux derniers rapports que j’avais faits sur la plante.

— Monsieur ? dit alors Tasha. J’aurais voulu vous parler, si vous avez quelques minutes.

— Dites-moi.

— Il s’agit d’un sujet d’étude. Pour un mémoire.

— Ah, fort bien. Quel est le sujet ?

Tasha prit une inspiration :

— L’épave du Clifford qui a disparu il y a cent soixante-dix ans.

— Très intéressant. Plutôt original comme sujet. Il s’agit d’une étude historique qui reprendrait le contexte dans lequel le bateau a disparu ? Une étude sociologique ?

— Une exploration de l’épave, répondit Tasha.

J’échangeai un regard avec Bastien. Lui comme moi avions convenu de la laisser se débrouiller toute seule.

Thompson fronça les sourcils.

— Il ne me semblait pas que le Clifford ait été trouvé.

— Ce n’était pas le cas. Jusqu’à hier, pour être honnête. Nous avons découvert sa localisation.

Tasha se lança dans un long discours technique sur les recherches qu’elle aimerait mener et l’importance de ce genre d’expédition. Elle lista chaque étape, équipement et compétence requise pour cette sortie en sous-marin. À

l'entendre, elle prenait pour acquis le soutien financier de l'université. Elle voyait en grand, mais je mentirais si je n'étais pas moi-même transportée par son idée.

Malgré un exposé convaincant, Thompson conservait un silence sceptique.

Tasha sortit son cahier de notes et en arracha une page.

— Voici les coordonnées GPS.

— Vous êtes sûre de ce que vous avancez ?

— Certaine. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

Il prit le papier et le rangea dans ses affaires.

— Je vais me renseigner sur la zone de plongée dont vous avez parlé et des moyens que l'université pourrait déployer... Je ne vous fais aucune promesse, vous comprenez bien ?

— Bien sûr, assura Tasha avec un immense sourire, comme si elle venait de gagner le gros lot. J'attends de vos nouvelles avec impatience.

Thompson nous accorda à tous les trois un signe de tête, avec un léger sourire en coin à l'égard de Tasha l'air de dire « Ah, l'enthousiasme des jeunes ! ».

Il sortit et Bastien se pencha vers Tasha.

— Tu t'en es bien sortie. Tu as complètement éludé la question de comment tu avais eu ces coordonnées.

— Je trouve étonnant qu'il n'en ait pas demandé plus, ajoutai-je.

— Thompson est un prof fiable, dit Tasha avec force. Je sais qu'il va faire son possible.

— Il se base sur des affirmations qui ont l'air de sortir tout droit du chapeau d'un magicien.

— Peu importe, j'ai joué la carte de la conviction et il sait que je suis une élève sérieuse. Je vous parie que dès la fin de la semaine, il aura un sous-marin disponible.

Chapitre 16

Tasha se trompait. En fin de semaine, Thompson ne se manifesta pas. Bastien dut lui demander un nombre incalculable de fois de prendre son mal en patience. L'enthousiasme de ma meilleure amie avait laissé place au stress et elle n'en dormait plus : elle craignait qu'on ne lui vole son idée et que l'expédition se fasse sans elle.

Bastien et moi promîmes de lui changer les idées durant le week-end.

Ce qui était pour moi une bonne excuse d'éviter Jared.

Entre mon frère et moi, une tension palpable persistait, même si nous n'avions plus reparlé des siréniens. Nous avions tacitement décidé d'adopter une attitude à peu près normale – du moins devant notre mère. J'attendais des excuses de sa part, mais elles tardaient à arriver.

Le samedi midi, je quittai la maison sans avoir croisé Jared, et j'allai retrouver Tasha et Bastien à Riverside Farmers Market. Après un déjeuner sur place, nous flânâmes de boutique en boutique, car Bastien cherchait un cadeau pour l'anniversaire de son père.

En début de soirée, nous nous installâmes à notre bar préféré d'Oxford Terrace, à l'étage, avec vue sur la ville. L'océan était trop loin, mais l'air tiède transportait avec lui son odeur salée. Ma dernière baignade remontait à trois jours et mon cœur se languissait déjà. Même la perspective des cours à l'université ne me réjouissait plus. Je voulais naviguer, plonger, observer, apprendre sur le terrain et reléguer le laboratoire au second plan.

Entre les tapas et les bières, la soirée s'étira doucement. Avec Tasha et Bastien, dès qu'il était question d'avenir, le monde semblait nous offrir tant de possibilités. C'était exaltant d'être à ce tournant de nos vies où nous pouvions décider exactement qui nous voulions être.

Et pourtant, le pincement au fond de mon cœur persistait. L'appel du large se faisait pressant, mon cœur avait été contaminé par l'océan et mon corps restait dans une sensation d'expectative, comme un drogué en manque.

L'ambiance au bar prit des allures romantiques ; le gérant passa quelques slows et des couples se formèrent sur la piste de danse. Bastien invita Tasha

et je regardai mes deux amis, mains liées, yeux dans les yeux, comme s'ils étaient seuls au monde. Je commençais à me sentir de trop.

À la fin de la deuxième chanson, Tasha revint vers moi avec un sourire d'excuse.

— Désolée de t'avoir laissée !

— Ne t'inquiète pas, fis-je en bâillant de manière exagérée. Je vais rentrer. Profitez de votre soirée.

— Rentre bien, Carly.

Je descendis l'escalier pour quitter le bar. Le ciel était limpide, l'air tiède jouait sur mes jambes nues et dans mes cheveux lâchés. L'été s'étirait encore, mais bientôt les feuilles deviendraient rouille, l'eau se rafraichirait et les sorties à la plage s'espaceraient. Et lorsque l'hiver s'installerait pour de bon, l'envie de me baigner – dans une eau à moins de dix degrés – me quitterait complètement.

Absorbée par mes pensées, je ne vis pas le groupe d'étudiants qui passait à côté de moi. Je manquai malencontreusement une marche et bousculai quelqu'un.

— Désolée !

L'étudiant en question se retourna. Des épaules carrées, les cheveux bruns légèrement négligés... Ce n'était autre que Tobias.

— Carly, ça fait plaisir de te revoir. Comment tu vas ?

Le fameux groupe d'étudiants se trouvait à la terrasse voisine du bar que je venais de quitter, certains assis autour d'une table, d'autres debout. L'haleine de Tobias sentait l'alcool.

— Je suis en train de rentrer, lui dis-je.

— Il n'est pas tard, tu ne veux pas plutôt prendre un verre avec nous ?

Il ne sembla pas s'émouvoir de rester au milieu du chemin. Je dus le frôler pour passer devant lui.

— Bon d'accord, décida-t-il, je te raccompagne.

— Pas besoin, merci.

Depuis la dernière soirée où Tasha avait tenté de me caser avec lui, j'étais sur mes gardes. Des rumeurs couraient sur lui dans les couloirs de l'université – un séducteur qui usait et abusait de son charme et changeait de conquête toutes les semaines.

— Allons, tu ne vas pas refuser un peu de compagnie.

— Tu ferais mieux de retourner auprès de tes amis.

Il posa sa main sur mon épaule. Je me dégageai.

— Tu es farouche !

— Je veux juste rentrer chez moi, Tobias.

— Et je veux juste te raccompagner, reprit-il avec un sourire goguenard.

Nous avons fait seulement quelques pas et je dus m'arrêter au pont pour céder le passage.

Tobias en profita pour se rapprocher de moi.

— Tu as un joli bronzage et on dirait que tu sens le soleil et l'océan...

Je ricanai :

— Je crois que tu te montes la tête.

Il glissa un bras autour de ma taille et je me dégageai un peu vite. Il fronça les sourcils.

— D'habitude les filles se jettent plutôt dans mes bras.

Des mots désagréables me titillaient la langue pour remettre son ego à sa place. Je me retins. Les passants avaient fini de traverser le pont, et ne nous prêtaient pas attention. Lorsque je voulus m'y engager à mon tour, Tobias m'agrippa le poignet et dans le même élan me fit pivoter vers lui.

— Arrête ! criai-je.

— Tu me dois une danse, tu te souviens ?

Il me tira à lui et soudain sa bouche fut sur la mienne, féroce, sans échappatoire. Jamais je n'aurais appelé ça un baiser. Son autre main descendit sur mes fesses. Je luttai, d'abord en tentant de dégager mon visage du sien, puis en utilisant mes poings contre sa poitrine pour le repousser. Rien à faire. Lorsque je relevai le genou pour viser son entrejambe, il consentit à s'écarter.

— Tobias ! appelèrent les autres étudiants.

Ce dernier jeta un regard irrité de l'autre côté de la route, où ses amis lui faisaient signe.

— Lâche-moi, répétais-je alors qu'il tenait toujours mon poignet.

Mon cœur battait dans mes oreilles. Tobias hésitait. Laisser tomber et rejoindre ses amis ? Insister jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il voulait de moi ?

Un remous dans l'eau attira mon attention. Une éclaboussure jaillit sur Tobias, mouillant son entrejambe.

L'un des étudiants le pointa du doigt.

— Oh-ho, je crois que Tobias s'est fait dessus !

Les autres s'esclaffèrent. Rouge de confusion, Tobias desserra mon poignet :

— Qui a fait ça ?

— Je crois que tu as trop bu, répliquai-je.

Il continuait de me fixer, puis de regarder autour de nous, comme s’il s’attendait à voir surgir l’auteur de la plaisanterie.

Je profitai de son air contrit pour me libérer d’un coup sec, reculer à grandes enjambées et terminer de traverser le pont afin de mettre un maximum de distance entre lui et moi. Les mains qu’il avait posées sur moi me donnaient la nausée. J’étais en colère et humiliée... J’attendis d’avoir trouvé un endroit calme et désert pour m’approcher de la rivière.

De l’autre côté du pont, Tobias avait choisi de rejoindre son groupe d’amis, mais je ne poussai pas encore un soupir de soulagement. Je me penchai vers l’eau en retenant mon souffle.

— Eridan ?

Sa tête surgit hors de l’eau si vite qu’il me fit sursauter. Contrairement à d’habitude, son visage était crispé, ses muscles contractés.

— Qu’est-ce que tu fais là ? dis-je. Ce n’est pas prudent, on risquerait de te voir !

Il plissa les yeux.

— M’en veux-tu d’être intervenu ? J’ai cru que cet humain se comportait mal, mais peut-être ai-je mal interprété...

Je déglutis.

— Carly ? Tu trembles.

Il posa un doigt sur mon poignet qui avait rougi sous la poigne de Tobias.

Je n’eus pas besoin de lui expliquer. Son visage en devint ténébreux.

— Il n’a pas eu ce qu’il méritait. Cette simple humiliation n’est pas à la hauteur de ce qu’il a fait.

Je lui agrippai un peu vite l’avant-bras.

— Non Eridan !

Je manquai de basculer à sa suite dans l’eau. Ses mains humides se posèrent sur mes épaules pour m’aider à conserver mon équilibre.

— Ce n’est pas grave, d’accord ?

— Pas grave ?

— Tu as fait diversion. Il m’a laissée tranquille, c’est ce qui compte.

— Je ne supporte pas l’idée qu’on te fasse du mal.

Il ne me regardait plus, l’esprit accaparé par Tobias. De l’autre côté, on percevait encore les rires des étudiants.

— Viens, je te raccompagne.

Nous continuâmes d'avancer en silence, lui immergé, et moi marchant le long d'Avon River.

Il avait nagé bien plus loin que la dernière fois. Nous étions au cœur de la ville, de ses animations, de ses lumières et de ses passants. N'importe qui aurait pu le voir. Tobias y compris.

Nous nous arrê tâmes au niveau du club d'aviron. Marcher m'avait permis de me remettre les idées en place.

J'enlevai mes sandales et m'assis sur le rebord, en laissant tremper mes pieds dans l'eau.

— Ne refais plus ça, Eridan, promets-le-moi.

Il leva un sourcil.

— Tu parles de venir aussi près de la ville ? Ou de m'en prendre à cet humain ?

— Les deux. Si jamais on te voit... Je ne veux même pas imaginer la réaction des gens.

Je fixais mes pieds, honteuse de devoir énoncer cette vérité :

— Les humains ne sont pas tous tolérants. Surtout envers la différence. Pour nous, vous êtes un peuple de légende et vous n'existez pas. Si on vous découvre, il y aurait des gens malintentionnés qui seraient prêts à vous faire du mal.

Je relevai un peu le menton pour croiser son regard.

— Tu penses vraiment que je serais en danger ?

J'acquiesçai.

Il marqua une pause, comme s'il enregistrerait les informations que je lui avais données.

— Je crois comprendre, dit-il alors. Mais je ne regrette pas d'être venu.

Le stress remonta d'un cran.

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte...

— Carly, c'est toi qui ne comprends pas. En dépit des risques, je serais quand même venu... car j'en avais assez d'attendre avant de te revoir.

— Attendre ?

— La flûte est notre seul moyen de communication, et à sens unique. Comment suis-je censé faire si j'ai envie de te voir ?

Là, il me prenait au dépourvu.

— J'aurais fini par l'utiliser.

— Vraiment, Carly ? Je me demande si c'est ainsi que tu traites ceux auxquels tu tiens.

Il touchait une corde sensible ; ses mots frappaient à la porte de mon cœur, sans s'émouvoir d'en faire trembler les murs.

— Je pense beaucoup à toi, reprit-il lentement. Tu occupes mes pensées en permanence.

Sa confiance se termina presque en murmure. Ses paroles n'étaient plus des assauts contre mes murs intérieurs, mais des effleurements.

J'étais perdue.

— J'aime être avec toi, murmura-t-il.

Il se rapprocha. Posa une main sur le ponton en pierre. Si je voulais, j'aurais pu toucher ses doigts palmés. Plonger avec lui, tête la première, dans les émotions qu'il évoquait.

— J'aime aussi passer du temps avec toi, dis-je.

Je n'aurais pas dû. Il me sourit, révélant ses fossettes ; son air taquin le rendait irrésistible.

Il me détaillait à présent. Il ne m'avait jamais vue habillée ainsi : je portais une robe beige aux fines bretelles, qui moulait ma taille. Ses regards me donnaient chaud. Bon sang, quelles étaient mes résolutions déjà ?

— J'aimerais te poser une question, dit-il. Tu es très proche de Bastien. Est-ce que Tasha et toi étiez toutes les deux intéressées de l'avoir comme compagnon ?

Sa remarque me fit rire malgré moi.

— Non, pas du tout ! Bastien est un ami, il ne m'a jamais intéressée comme ça. Tasha et lui sont faits pour être ensemble. Il y a de vrais sentiments amoureux et de l'attirance entre eux.

— De l'attirance, répéta Eridan, pensif.

Ses yeux, d'un bleu plus profond que jamais, m'entraînaient dans les abysses de son monde. Quelque chose me souffla que s'il ne comprenait pas toujours les rapports entre humains, le mot attirance lui parlait.

Je sursautai en sentant sa main effleurer mon pied sous l'eau.

— Excuse-moi, je peux ?

Il y avait beaucoup de curiosité dans sa voix.

— Notre conversation l'autre jour...

— Je m'en souviens parfaitement. Tu as parlé de limites. Et je ne les franchirai pas si ça te met mal à l'aise. C'est pour ça que je demande. Est-ce que je peux toucher tes jambes ?

Le visage d'Eridan était à hauteur de mon genou gauche. Mon corps me trahissait, j'avais envie de son contact plus que tout... Très lentement je fis oui de la tête. Sa main palmée passa sur ma malléole, sortit de l'eau pour grimper le long de mon mollet, puis redescendit en faisant le contour de ma cheville.

— C'est fascinant.

Son souffle chatouilla la peau nue de mes jambes. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Cet humain avait raison sur un point, ta peau sent bon le soleil.

J'avais perdu la faculté de parler. Deux pensées se querellaient en moi :

Encourage-le !

Dis-lui d'arrêter !

— Carly ?

— Oui ?

— Préviens-moi si je vais trop loin.

Ses lèvres n'étaient plus qu'à un centimètre de mon genou lorsqu'elles se posèrent sur ma peau. Fraîches. Tendres. Flatteuses. Le contact était aussi léger que l'effleurement d'un pétale de rose. Je fermai les yeux. Il les promena autour de mon genou, goûtant et humant ma peau, puis il passa sur le côté intérieur. J'écartai un peu les cuisses pour lui faire de la place. Ses baisers se firent plus ambitieux, plus appuyés, plus charnels. J'aurais dû avoir honte de sentir le désir monter.

— Eridan, commençai-je.

— Oui ?

Je ne savais par où commencer. Sa joue resta collée contre mon genou, sa main cessa son va-et-vient sur mon mollet, mais il ne l'avait pas ôtée.

— Je crois que nous allons trop loin.

— Déjà ?

Je sentis son sourire sur ma peau. Il s'écarta légèrement.

— Tu sais, me confia-t-il, nous sommes encore loin des limites du convenable. Si tu apprécies ceci – sa main grimpa jusqu'à mon genou – ça ne peut pas être une limite abominable à franchir.

Je secouai la tête en souriant malgré moi face à sa manière de présenter les choses. Je posai ma main par-dessus la sienne. Il l'attrapa alors pour la déposer sur son visage. Sa peau était douce, lisse, complètement imberbe. Je touchai du bout des doigts ses lèvres, devenues chaudes suite à ses baisers.

— Tu vois ? murmura-t-il. Pour moi la limite est encore loin d'être atteinte.

— Peut-être que nous n'avons pas les mêmes.

— Je nous trouve plutôt sur la même longueur d'onde.

Il prit appui sur ses mains de chaque côté de mes genoux et se hissa à ma hauteur. En appui ainsi, il me dominait légèrement, ses hanches prirent place entre mes jambes, sa nageoire reposant dans l'eau. Quelques gouttes d'eau glissèrent le long de ses épaules et de son torse pour atterrir sur mes cuisses brûlantes.

Je le détaillai avidement, caressant du regard le contour des muscles de ses bras contractés. Mes mains se retrouvèrent sur son torse par je ne sus quel moyen ; je mentirais si je prétendais vouloir le repousser.

— Eridan.

— Oui ?

— À quoi tu penses ?

— Je me demandais si tes lèvres avaient le même goût que ta peau et je voulais te demander si je pouvais les embrasser.

Sa sincérité était désarmante.

— Est-ce que tu réfléchis seulement aux conséquences avant de poser une telle question ?

— La seule chose qui m'importe est de savoir si tu en as envie.

Je frissonnai. Je ne pouvais pas répondre, du moins pas sans mentir. Si je ne le repoussais pas maintenant, allait-il braver la limite que j'avais fixée ? Il m'avait promis de ne pas recommencer.

Il se mit à rire. Il y avait bien trop d'assurance dans son regard et mon cœur n'en menait pas large. Après un bref soupir, il s'écarta et s'immergea à nouveau dans l'eau.

— D'accord, capitula-t-il. Nous avons assez repoussé les limites pour ce soir. Nous continuerons une autre fois.

— Il ne faudrait pas qu'il y en ait d'autres, protestai-je d'une voix rauque.

— J'ai l'impression que tu ne penses pas un seul mot de ce que tu viens de dire.

— L'un de nous deux doit se montrer raisonnable.

Le charme était loin d'être rompu. Mon corps dégageait bien trop de chaleur. La cloche de l'église sonna onze heures.

— Tu me raccompagnes ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, je me levai et récupérai mes sandales.

— J’aime beaucoup ta ville de nuit, dit Eridan en nageant sur le dos. Lorsque je la regarde depuis le large, elle a quelque chose de magique avec ses lumières. Elles me rappellent les méduses bioluminescentes des profondeurs.

— J’imagine combien ça doit être beau.

Tous les reportages du monde ne me suffiraient pas pour découvrir le monde marin. J’aurais besoin de plus.

— Peut-être qu’un jour tu feras plus qu’imaginer, dit Eridan comme s’il avait lu dans mes pensées.

Nous étions arrivés à Bridge Street, le dernier pont avant que la rivière ne se jette dans l’océan. Encore un pont. Le lieu de tous les au revoir.

Je m’accroupis à son niveau sur le bord.

— La prochaine fois que tu penses à utiliser la flûte, fais-le, tout simplement. Il n’y a pas besoin de raison. Dis-moi que tu le feras, Carly.

Je me mordis la lèvre. Mes résolutions n’étaient pas loin de lâcher.

— Tu es sûr que c’est une bonne idée ?

Eridan se hissa un peu plus à ma hauteur, sa main caressa ma joue avant de se retrouver nichée dans ma nuque. Nos fronts se collèrent l’un à l’autre, comme après le jour où Nalu avait été malade et qu’Eridan débordait de reconnaissance envers moi.

Ce jour-là, il m’avait embrassée.

Son odeur saline me faisait tourner la tête. Son contact était frais et chaud à la fois. Deux opposés, deux contradictions. De ses doigts humides, quelques gouttes glissèrent de ma nuque, le long de ma colonne vertébrale. Pendant une folle seconde, je me vis pencher la tête et goûter ses lèvres, comme une affamée qui se jette sur un festin après des jours de jeûne forcé. Je voulais me rappeler cette sensation qu’en un baiser, il m’avait ouvert la porte des merveilles de l’océan.

Mais il se détacha de moi et l’image mentale disparut.

— Bonne nuit, Carly.

— Bonne nuit, Eridan.

En allant me coucher un peu plus tard, mon corps entier restait avec une sensation de désir inassouvi.

Peu importait le nombre de fois où je réfrénais mon désir, il revenait avec plus de force encore. Mon corps avait été marqué de ses doigts et de ses lèvres.

Le désir d'Eridan me troublait. Ressentait-il la même chose pour les sirènes ? Était-il en train de me confondre avec l'un des siens ? Cette pensée était absurde, le temps qu'il avait pris à découvrir mes jambes était bien la preuve qu'il ne niait pas nos différences. Alors était-ce de la simple curiosité ?

Je pense beaucoup à toi. Tu occupes mes pensées en permanence.

Je tournai encore et encore dans mon lit. La sensation de chaleur dans mon ventre ne diminuait pas. Je mis un temps fou à chasser mes interrogations et lorsque le sommeil me happa, ce fut pour m'entraîner une fois de plus dans les bras d'Eridan.

Chapitre 17

— Ça fait quatre jours, vous vous rendez compte ? Quatre jours ! bouillonnait Tasha.

— Techniquement, ça n'en fait que deux, tempéra Bastien. Les profs ne travaillent pas le week-end.

Cette réponse ne lui plut pas.

— On parle du Clifford ! À sa place, j'aurais eu un sous-marin prêt dans l'heure.

— Peut-être que c'est plus compliqué que ça.

Tasha devint livide.

— Tu veux dire : au point de nous écarter du projet ?

Ni Bastien ni moi ne savions quoi répondre.

Tasha voulut voir Thompson sur-le-champ pour mettre fin à son supplice.

En traversant les couloirs, je me figeai en apercevant la silhouette de Tobias. Bastien, qui me suivait, faillit me percuter. Tobias me rendit mon regard, l'air pas du tout dans son assiette. Il fit demi-tour, cherchant à s'éloigner le plus vite possible. Son manège n'échappa pas à Bastien.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Nous nous sommes croisés hier soir, expliquai-je un peu vite.

Bastien fronça les sourcils.

— Il t'a ennuyée ?

— Hmm, un peu. Il était saoul, il m'a draguée ouvertement et m'a... embrassée de force.

— Oh non Carly, tu dois le dire à quelqu'un ! s'écria Tasha.

Je secouai la tête.

— Hors de question.

— Tu es sûre que ça va ? insista Bastien. On peut t'accompagner voir la directrice si besoin.

À nouveau je refusai. Mes amis étaient formidables, mais je préférais oublier ce qui s'était passé.

Tasha me prit gentiment le bras, mais n'ajouta rien.

— Je crois qu’il nous évite, décréta Tasha.

Nous venions de terminer de parcourir les trois étages à la recherche de Thompson.

— Il est le prof référent des première-années, rappela Bastien, il est souvent occupé.

— Justement ! Il doit savoir faire la différence entre une urgence et une priorité.

— Si tu veux vraiment le voir, dis-je, le mieux, c’est d’aller l’attendre devant son bureau.

Les yeux de ma meilleure amie s’illuminèrent comme si je venais de proposer l’idée du siècle.

— On y va.

Elle partit devant, Bastien et moi sur ses talons. Tasha avait de belles qualités, et la détermination en faisait partie, mais là, cette histoire d’épave lui montait à la tête.

Nous attendîmes presque une heure devant le bureau de Thompson avant qu’il n’arrive. Ce dernier marqua une pause, ôta puis remit ses lunettes, l’air gêné.

— Ah, bonjour tous les trois. Que me vaut cette visite ?

— Bonjour monsieur, dit Tasha. Vous connaissez la sensation d’attendre une réponse et de ne pas en dormir de la semaine ? C’est comme ça que vous traitez les étudiants les plus motivés ?

Cette fois, je ne pus cautionner l’attaque frontale de ma meilleure amie.

— Je crois que ce qu’elle veut dire...

— Je suis désolé, mais je n’ai pas de bonnes nouvelles, dit alors Thompson.

Son aveu nous laissa coi.

— Je vais être honnête, l’université n’a pas les moyens de se lancer dans une expédition à l’aveugle.

— Vous parlez du sous-marin ?

— Un tel investissement coûte cher. La dernière fois que des étudiants ont pu faire une exploration des abysses, il a fallu s’organiser six mois à l’avance pour obtenir la location d’un ROV, ces petits sous-marins contrôlés à distance.

— Alors, utilisons une caméra sous-marine, ce sera moins cher, non ? Et vous aurez vos premières images. L’université n’aura pas d’autre choix que

d'organiser une vraie plongée avec de vrais moyens.

— En théorie, oui, convint Thompson, mais nous ne disposons pas non plus de l'équipement adapté pour qu'un plongeur descende à une telle profondeur.

Environ mille mètres. C'était ce que nous avions estimé.

La plongée sous-marine était une activité qui se soumettait aux limites du plongeur, tant sur le plan physique que physiologique. En apnée, le record du monde atteignait les deux cent quatorze mètres. En bouteille, on allait jusqu'à trois cent trente mètres. Mais il s'agissait d'athlètes surentraînés qui s'exposaient au danger en connaissance de cause.

Les masques intégraux étaient une nouvelle technologie, encore peu commercialisée. Personne ne se risquerait à improviser une descente en eaux aussi profondes.

Tasha jeta un coup d'œil dans ma direction.

— Et si je vous disais qu'on connaît... quelqu'un qui pourrait le faire ?

Oh non, elle ne va pas oser.

— Vous voulez dire un plongeur qui a le matériel adéquat ? demanda Thompson.

Tasha articula silencieusement « Je peux lui dire ? ». Je secouai vigoureusement la tête.

Nos échanges silencieux ne passèrent pas inaperçus aux yeux de notre professeur.

— Comment avez-vous obtenu les coordonnées GPS ? Comment pouvez-vous être sûrs que l'épave est là ?

— Nous avons une source sûre, assena Tasha.

— Ça n'est pas suffisant pour moi, j'ai besoin d'une preuve.

J'agrippai le bras de Tasha.

— Laisse tomber, soufflai-je.

Il n'était pas question qu'elle utilise Eridan à ses propres fins. Le Clifford pouvait rester éternellement dans les profondeurs du Pacifique, ça m'était égal.

Je voulus tirer Tasha hors de la salle, mais elle se dégagea.

— C'est grâce à un sirénien, dit-elle tout à trac.

Bastien pinça les lèvres. Elle l'avait dit, elle avait osé.

— Cette discussion est terminée, marmonnai-je entre mes dents.

Le sang battait à mes tempes. Je commençai à me diriger vers la porte, Bastien entraînant Tasha à sa suite, lorsque Thompson nous rattrapa.

— Attendez !

Je me retournai.

— Je vous crois, dit-il alors.

Ma main resta sur la poignée de la porte. Ce professeur, qui avait gagné mon respect et ma sympathie depuis le début de l'année, n'était cependant pas du genre à croire aux légendes et mythes.

— Lorsque j'étais gamin, j'accompagnais chaque week-end mon père sur son bateau de pêche. Il était un peu solitaire et taciturne, mais passionné par son métier. Je le suivais, car c'était pour moi le seul moyen d'avoir une relation père-fils... Bref, un jour j'ai failli me noyer.

Il me regardait.

— Vous aussi ? balbutiai-je.

— J'ai mis des années avant de comprendre ce qui s'était passé. J'étais un miraculé. À chaque fois que mon père racontait l'histoire, il disait m'avoir vu disparaître sous les vagues. Pendant les cinq minutes les plus longues de sa vie, il a tenté de me retrouver. Rien. Il commençait à pleurer de découragement lorsque je suis réapparu non loin du bateau. J'étais conscient et indemne. Plus tard, je me suis intéressé aux légendes maories et je suis persuadé que je dois la vie à un sirénien.

Son histoire me toucha. Thompson n'avait aucune certitude ; mais il avait grandi avec l'idée qu'un être mi-homme mi-poisson l'avait sauvé, et il ne croyait manifestement pas aux superstitions des pêcheurs.

À ce rythme, l'existence des siréniens était en train de devenir le secret le moins bien gardé de l'humanité !

Thompson se racla la gorge et nous regarda à tour de rôle.

— Si vous êtes en contact avec un sirénien, je promets de garder le secret.

Tasha se mordilla les lèvres, me questionnant du regard. Elle avait cafté une première fois, elle ne recommencerait pas sans mon accord.

— Oui, dis-je à contrecœur. C'est lui qui nous a confirmé que l'épave se trouvait là.

— Et il serait prêt à plonger avec une caméra ? C'est bien là votre idée ?

— Pas exactement, rectifiai-je.

Tasha m'avait mis dans de beaux draps ! Mais cette fois, Bastien en rajouta une couche :

— On pourrait lui demander Carly, ça ne coûte rien.

À moi, ça me coûte.

— Si vous me présentez à lui, je lui parlerai, assura Thompson. Il sera libre d'accepter ou de refuser. S'il y a une réelle possibilité que le Clifford ait été retrouvé, cela intéressera beaucoup de monde.

C'était exactement ce que Tasha rêvait d'entendre.

— Dis oui Carly, supplia-t-elle en joignant les mains devant elle.

— Je ne sais pas, murmurai-je.

— Qu'est-ce qui te retient ?

Mes sentiments. Chaque fois qu'Eridan me souriait ou me touchait, je tombais un peu plus amoureuse de lui. Et s'il n'était pas capable de m'aimer, moi je l'étais ; c'était moi qui avais le plus à perdre dans cette histoire.

Trois paires d'yeux étaient braqués sur moi. Je tenais la décision entre mes mains.

— Je peux le contacter. Pas avoir son accord.

— Naturellement, dit Thompson, ce sera à moi de le convaincre. Quand et où pouvons-nous organiser la rencontre ?

— En fin de journée, à la plage près de Cave Rock, le mieux serait lorsque le soleil est bas et qu'il n'y a plus de nageur.

Nous échangeâmes nos numéros de téléphone, avec promesse de se retrouver après les cours.

En sortant du bureau de Thompson, j'étais sur les nerfs. Bastien me pressa l'épaule.

— N'oublie pas : Eridan est libre de refuser, personne ne lui en voudra.

Connaissant Eridan, ce n'était pas ce qui m'inquiétait le plus.

*

Quelques cumulus gris et violets s'éparpillaient dans le ciel en fin de journée.

Je serrais la flûte maorie dans ma main. Une heure s'était écoulée depuis que je m'en étais servie.

Thompson patientait les pieds dans le sable, à mes côtés, attendant mes directives.

— Ça vous ennuie si je vais à sa rencontre d'abord ?

— Je reste ici et j'attendrai que vous me fassiez signe.

Je grimpai sur les rochers et m'avançai avec précaution. Eridan ne devait plus être loin. Par réflexe, je vérifiai qu'il n'y avait plus de nageurs, ni de

promeneurs sur la plage. La voie était libre. J'ôtai mes sandales et mis les pieds dans l'eau. Thompson était désormais trop loin pour m'entendre, j'allais devoir...

Quelque chose me saisit les chevilles et me tira en avant. L'arrière de mon corps, lui, partit en arrière. Je poussai un cri en basculant, mais des bras humides me rattrapèrent.

J'atterris dans l'eau, trempée jusqu'à la taille, le torse d'Eridan contre moi, sa bouche collée à mon oreille.

— De jolies jambes qui ne tiennent pas bien debout.

— Eridan, tu m'as fait peur ! protestai-je en le repoussant.

Mais je n'y mis pas beaucoup de conviction et ses bras restèrent autour de ma taille.

— Tu pourrais simplement dire que tu es contente de me voir. Il me semblait que c'était ce que les humaines disaient à leur amoureux.

— Tu n'es pas mon amoureux, soupirai-je.

Il ne s'offusqua pas.

— C'est ce que mon fils croit, tu sais bien que je ne peux pas le décevoir.

— Oh, je dois conclure que c'est pour Nalu que tu te comportes ainsi ? me moquai-je.

Il resserra un peu plus ses bras autour de moi.

— Il est une bonne excuse. Ou une bonne distraction au milieu de notre conversation, car tu ne cherches pas à te dégager.

— Eridan, ce n'est pas... correct, ce que nous faisons.

— Aux yeux de qui ? Les seuls qui m'importent ce sont les tiens, et lorsque tu me regardes, je vois bien qu'il n'y a rien de mal à ce que je fais.

Je pinçai les lèvres. Il avait décidé d'avoir réponse à tout. Je n'étais pas ici pour avoir cette discussion, encore moins pour reprendre ce qui avait été inachevé l'autre soir.

Mon silence eut raison de lui et il finit par s'écarter.

— Je dois te parler de quelque chose, dis-je. Un de mes professeurs à l'université aimerait te rencontrer. Mais si l'idée te met mal à l'aise, je lui dirai que ce n'est pas possible.

— Pourquoi me mettrait-il mal à l'aise ? Est-ce quelqu'un pour qui tu as de l'estime ?

— Oui et je lui fais confiance.

— Dans ce cas je suis d'accord pour le voir.

La nonchalance et la rapidité avec laquelle il avait répondu me surprirent.

— Il veut discuter avec toi, car tu as vu l'épave de tes propres yeux et donc tu es le seul à pouvoir confirmer sa présence.

— C'est normal.

— Et la profondeur à laquelle se trouve l'épave rend la plongée difficile pour les humains.

— C'est normal aussi.

Je levai les yeux au ciel.

— En fait, il voudrait te demander si tu peux nous assister : plonger en portant avec toi une caméra. C'est un instrument qui permet d'enregistrer des images.

— Enregistrer ?

— Oui, c'est la même chose que...

— Carly, vous êtes là ? Je vous ai entendue crier.

Je me relevai un peu vite, m'écartant suffisamment d'Eridan pour retrouver une distance plus formelle. Thompson était en train d'approcher laborieusement au milieu des rochers.

— Attendez, vous risquez de vous tordre une cheville.

— Je m'inquiétais, vous êtes partie un moment et je...

Il se tut en comprenant que je n'étais pas seule.

— Merveilleux, murmura-t-il. Je suis le professeur Daren Thompson, c'est un honneur de vous rencontrer.

Il tendit sa main, mais Eridan ne bougea pas, et pour ne pas prolonger le malaise, Thompson la retira.

Le Clifford paraissait loin. Thompson se retrouvait face un être aquatique issu de l'imaginaire et le scientifique en lui ne pouvait ignorer cette découverte.

Je me raclai la gorge pour lui faire comprendre qu'il était en train de détailler Eridan comme un rat en laboratoire. Il sembla sortir de sa rêverie et m'adressa un sourire d'excuse.

— Carly était en train de me parler de votre proposition, dit alors Eridan. Et j'allais l'accepter.

La tension s'évanouit. Il ne m'avait certes rien refusé, mais je ne pensais pas qu'il accepterait une requête venant d'un autre humain.

— Formidable, répondit Thompson. Carly vous a parlé de ce que nous voulions faire ?

— La caméra ?

— Oui. Nous serons à bord d'un bateau et nous vous confierons un instrument qui nous permettra d'enregistrer tout ce que nous verrons.

Thompson expliqua ce qu'était un film, ce qu'il espérait en tirer et le rôle qu'Eridan devrait jouer au cours de cette plongée. La caméra ne serait pas le seul équipement qu'il porterait, il lui faudrait en outre une lampe suffisamment puissante pour éclairer les profondeurs.

Je n'étais plus qu'une simple spectatrice.

— Quand voulez-vous partir ?

— Demain matin ? Nous partirons du port dès l'aube pour y être le plus tôt possible.

Eridan acquiesça.

— Je vous retrouverai sur place.

Thompson s'inclina. Un geste un peu pompeux, mais qui avait le mérite d'être respectueux.

— Merci encore. Vous avez ma plus grande reconnaissance. Que pouvons-nous vous proposer en échange ?

— Je n'ai besoin de rien de ce que possèdent les humains. Pour l'échange de services, je m'arrangerai avec Carly.

Eridan me décocha un clin d'œil discret. Ma mâchoire menaça de se décrocher. Thompson m'accorda un regard, l'air d'espérer que je réponde à la moindre de ses attentes.

— À demain donc, Eridan.

J'attendis que mon professeur soit reparti pour me tourner vers Eridan, les poings sur les hanches.

— Ta dernière répartie était de trop.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Tu peux m'expliquer où tu as voulu en venir ?

— C'est lui qui m'a donné l'idée. Il pense que je mérite quelque chose en retour de cette journée à *travailler* pour les humains, et j'aime assez l'idée.

Il avait toujours son sourire taquin. Mon estomac se noua, d'abord parce qu'il faisait et donnait beaucoup, mais aussi parce que j'appréhendais ses attentes.

— Et donc ?

— Ne t'en fais pas, je ne demande rien d'extravagant. Juste une journée avec moi, quelque part loin des terres.

— Juste toi et moi ?

Pour toute réponse, il se rapprocha et se hissa à moitié sur le rocher. Je m'accroupis à sa hauteur à contrecœur.

— Il n'y a pas de piège, Carly.

Je me mordis la lèvre et baissai les yeux. C'était mon cœur qui sentait le piège venir. Il prit mon menton pour que je relève la tête. Il était trop près. L'autre nuit, ses yeux me faisaient penser aux profondeurs abyssales ; ce jour-là, je les trouvais clairs et pétillants, presque joueurs.

Une invitation à l'interdit.

Bon sang qu'il était beau.

— Je ne sais pas...

— Je te promets que tu passeras un bon moment.

Il me chatouilla le menton, ce qui me fit rire et je repoussai sa main.

— Moi qui pensais que ton ego ne pouvait pas gonfler davantage !

— Ce n'est pas une question d'ego, c'est la simple vérité.

Il marqua une pause, l'air plus sérieux :

— Il me semble que les humains se sentent souvent redevables. Ta mère a dit quelque chose sur le sujet, lorsque je l'ai rencontrée. Et tu m'as fait comprendre à plusieurs reprises à quel point tu m'étais reconnaissant.

— Pourquoi est-ce que tu parles comme ça ?

Ma voix devint douloureuse. Il me prenait par les sentiments. Je lui devais la vie, c'était une dette que je ne pourrais jamais rembourser.

— Parce que, Carly, il ne s'agit pas de ça. J'aimerais juste que tu te demandes : as-tu envie de partager cette journée avec moi ? Si c'est le cas, accepte. Sinon, je me consolerais autrement.

Il avait quitté son habituel sourire taquin. Je chavirai. Qui devais-je écouter, de mon cœur ou ma tête ?

— Ne me donne pas ta réponse de suite, conclut-il, attendons de voir comment se passe la journée de demain.

Il écarta une mèche de cheveux qui me barrait le visage et ses lèvres se posèrent sur ma joue. Je tressaillis.

— Ne me dit pas que ce n'était pas permis ? Je t'ai vu faire avec Nalu.

— Ce n'est pas la même chose, Nalu est un enfant.

— Un siréneau.

— Ce n'est pas la même chose, répétais-je.

Je perdais en assurance. Il dut s'en rendre compte.

— Tu as raison, je pense que ça n'a pas la même signification.

J'aurais dû me réjouir qu'il reprenne son sérieux, mais ce ne fut pas le cas. Il flirtait bien trop avec les limites et je ne savais pas combien de temps j'allais réussir à maintenir mes distances. Il était trop proche, trop prévenant, trop... difficile à résister.

Eridan s'écarta lentement et s'immergea dans l'eau souplement.

— À demain, Carly.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Le départ eut lieu à l'aube. Thompson avait réussi à obtenir la mise à disposition d'un bateau à moteur tout confort et facile à manœuvrer. Le matériel était tout aussi sophistiqué : une caméra avec lampe intégrée, équipée d'un sondeur et d'un sonar mettant en évidence le relief des fonds, capable de mesurer l'oxygène, le méthane, et le champ magnétique. Les images seraient restituées et enregistrées automatiquement par l'ordinateur à bord.

Le bateau quitta le port.

Nous nous installâmes dans la cabine, pendant que le soleil se levait timidement à l'horizon. Bastien fit circuler des tasses de thé et de café, ainsi que des petits pains aux lardons, des brioches et des fruits secs.

L'idée de voir en images les profondeurs nous mettait dans un état d'enthousiasme communicatif : la journée promettait d'être riche. Les abysses étaient un terrain de jeu qui, pour tout biologiste marin, s'apparentait à la découverte d'un nouveau continent.

Si l'épave s'avérait être le Clifford, alors nous allions découvrir un lieu inexploré et remonter le temps de près de deux siècles.

Postée à tribord pour avoir la meilleure vue sur l'horizon, je guettais depuis un moment Eridan. La houle était faible, le temps radieux, avec une très bonne visibilité. Sa caudale bleue fut repérable entre mille.

Je me précipitai à la poupe du navire, en criant à Thompson qu'Eridan était arrivé. Je descendis la marche qui m'amenait sur le tableau arrière, soit au plus près de l'eau. Eridan se dirigea vers moi.

Tout le monde le salua.

— Tu arrives de loin ? Tu n'es pas trop fatigué ?

— Je suis en pleine forme. Et même si cette journée va être longue, je sais à quel point elle en vaut la peine.

Il souriait comme un gamin. Je levai les yeux au ciel.

Tasha s'approcha de moi avec l'équipement.

— Tu veux lui expliquer ?

J'acquiesçai et prit la caméra par les deux poignées, aussi large qu'un volant et pesant entre trois et quatre kilos.

— Tu dois la tenir comme ceci, dis-je à Eridan. Il y a une lampe frontale intégrée, que j’allumerai au dernier moment. Tu n’auras pas besoin d’y toucher. D’ailleurs, il vaut mieux que tu évites de poser tes mains ailleurs que sur les poignées, et surtout pas devant l’objectif. C’est cette partie-là qui filmiera.

— Je crois que je commence à comprendre.

— Ok, tu vas descendre à environ mille deux cent mètres de profondeur, c’est communément ce qu’on appelle la zone bathyale, la température sera aux alentours de cinq degrés, et...

Eridan m’interrompit en riant.

— Pas besoin de ce genre de détail, c’est mon domaine.

Bien sûr. L’appréhension mettait mes nerfs à rude épreuve.

— Tu as des questions ?

— Est-ce que vous pourrez communiquer avec moi depuis le bateau ?

— Non. Nous verrons les images en direct, en même temps que toi, mais nous n’avons pas d’appareil capable de communiquer avec la pression.

— Comment savoir ce que vous voulez voir ?

— C’est une exploration, on veut voir le maximum. Mais sans que tu te mettes en danger.

Il pencha la tête.

— Je suis toujours prudent.

Une fois les derniers réglages faits, Thompson indiqua que tout était opérationnel en cabine. Il donna son feu vert à Eridan. Ce dernier tint fermement la caméra et plongea sans le moindre remous.

C’est parti.

Je m’assis à côté de mes amis face à l’écran d’ordinateur.

Le bleu dans toutes ses nuances.

La zone épipélagique tout d’abord, jusqu’à deux cents mètres de profondeur.

Puis venait la zone mésale, le bleu s’assombrissait pour devenir noir, jusqu’à mille mètres.

Nous entrions dans la zone bathyale. Il n’y avait aucun son par le biais de la caméra, l’image aurait pu paraître statique et on devinait à peine les mouvements de la nageoire d’Eridan.

Qu’est-ce que nous allons trouver ? La physionomie des environnements à une telle profondeur était variée et complexe, reflétant l’évolution tectonique du sous-continent Zealandia ; on pouvait y trouver

des bassins, des abreuvoirs remplis de sédiments, des plateaux, des monts sous-marins, des canyons, ou encore des crêtes volcaniques...

Un animal traversa le champ de vision de la caméra.

— Un rhinochimère à nez mou ! s'exclama Thompson. C'est une espèce de poisson encore très mal connue.

Il avait un museau allongé, pointu, et plat sur le dessous. Sa longue queue formait un filament.

— Regardez, murmura alors Bastien.

Une forme se précisait.

— On dirait... un canon ?

Il y en avait deux. Puis, plus loin, la forme reconnaissable d'une ancre.

Une forme sombre se précisait. Tasha l'avait deviné : il s'agissait bien d'une frégate. Posée droit sur sa quille au fond de l'océan, l'hélice était encore en place.

Eridan avança vers la proue, puis nagea par-dessus le pont, brisé en plusieurs endroits.

Thompson prenait des notes sans quitter l'écran des yeux. Tasha en faisait de même.

Des coraux s'était développés sur le pont, bien préservé grâce à l'eau froide.

Au détour suivant, nous croisâmes un requin-lézard. La tête large et aplatie avec un museau court et arrondi, son nom lui venait de ses narines situées sur le dessus de sa tête.

— On en observe si peu souvent, murmura Thompson pour lui-même. Vous saviez qu'il a la période de gestation la plus longue chez un vertébré : elle peut durer trois ans et demi.

— On l'a longtemps comparé au serpent de mer des mythes, renchérit Tasha.

— Ça ne m'étonne pas, marmonna Bastien avec un frisson.

La seule chose qui m'importait était que le requin-lézard n'embête pas Eridan.

Il n'y avait plus qu'un trou là où aurait dû se situer le grand mât. On en distinguait une partie qui s'était écroulée, puis qui avait été colonisée par des milliers d'algues et de coquillages.

— Ah, s'enthousiasma Tasha, il se dirige vers la cale !

Eridan commença à descendre le long d'un escalier, et accéda à la chambre du capitaine. Les sédiments la recouvraient, ce qui avait permis de

préserver son bureau.

— C'est dans cette pièce qu'on pourra trouver des instruments scientifiques et des cartes, dit Thompson.

À côté du lit, reposait un coffre, d'aspect sain et surtout toujours scellé. Il devait y avoir des documents importants à l'intérieur, peut-être des informations sur les personnes à bord et leur destin funeste.

La caméra pivota et se retrouva devant une porte close.

— Les quartiers personnels du capitaine ? devina Bastien.

— Hmm, ils sont inaccessibles, dommage !

Eridan ressortit, et prit de nouveau de la distance. Il passa devant un pan de la coque qui avait été enfoncé, formant un creux.

— On dirait qu'un objet lourd s'est enfoncé dedans, réfléchit Tasha. Mais ça ne ressemble pas aux dégâts causés par un canon, n'est-ce pas ?

— Peut-être un choc au moment du naufrage. Ou encore, lorsque le navire a atteint le fond. C'est difficile à dire avec si peu de contexte, répondit Thompson.

— Eridan remonte, indiquai-je.

Quelques minutes plus tard, il était de retour et tendait la caméra à Thompson. Lui et Bastien la transportèrent jusqu'en cabine.

— Vous avez vu ce que vous vouliez voir ? demanda-t-il.

— C'était parfait. On se retrouve avec pas mal de mystères à résoudre, mais ce sera le boulot des archéologues.

Eridan croisa les bras en appui sur le tableau arrière, pensif.

— C'est vraiment important pour les humains d'avoir toutes les réponses ?

— Le passé regorge d'enseignements précieux pour nous, expliqua passionnément Tasha. Comprendre, c'est éviter de répéter les mêmes erreurs à l'avenir.

Malgré tous les efforts qu'Eridan déployait pour intégrer ce concept, cela lui restait étranger.

— Prenons par exemple la coque abîmée : si on découvrait qu'un choc contre un rocher a endommagé...

— Un choc ? J'aurais dit que l'eau avait été en cause, interrompit Eridan.

J'échangeai un regard avec Tasha.

— Comment ça ?

— Le creux ressemble à la force de l'eau lorsqu'elle est dirigée par une créature.

Il nous fit la démonstration et manipula un filet d'eau qu'il projeta contre la poupe du bateau.

— Qui aurait fait ça ?

J'avais tressailli malgré moi.

— Une créature plus grande et plus forte que moi, qui vit dans les eaux profondes. C'est une simple intuition.

Tasha fronça les sourcils sans renchérir. Lorsqu'elle voulut poser une question, Thompson nous avait rejoints.

— Eridan, si vous êtes d'accord, j'aimerais vous demander une deuxième plongée.

— Une deuxième ? répétai-je, sur la défensive.

— Pour remonter le coffre que nous avons vu dans la chambre du capitaine.

Les yeux de Tasha s'illuminèrent.

— Vous pensez qu'il contient des documents importants ?

— C'est une certitude. Et il y a de fortes chances que des livres et des lettres à bord aient été préservés dans l'eau froide. Les écrits pourraient éclaircir ce qui s'est passé, la chronologie des événements. On a déjà trouvé des photographies prises par un daguerréotype qui a survécu sur d'autres épaves dans des conditions froides.

— Le coffre doit être lourd.

— Je sais, c'est pourquoi j'ai pensé au parachute de relevage.

Il continua son explication en montrant les sangles, le parachute en toile blanche ainsi que la bouteille d'air comprimé.

En théorie, l'idée de Thompson paraissait simple. Le parachute était équipé d'un bouchon de vidange et d'un système de fixation avec quatre anneaux et une manille. Il suffisait de fixer les sangles au parachute, puis de diriger le tuyau d'air à l'intérieur du parachute et lorsqu'il se gonflerait, le coffre remonterait.

Cette fois, il n'y aurait pas de caméra avec Eridan. Simplement une lampe frontale pour lui permettre de se guider dans le noir. Eridan écouta attentivement les indications de Thompson, sans faire plus état de la « créature des profondeurs ».

C'était il y a longtemps, me dis-je pour me rassurer.

— Je ferai de mon mieux, dit Eridan.

Puis il repartit.

L'attente parut interminable. Nous étions tous postés à chaque coin du bateau, à guetter la surface.

Je me rongai les sangs. Je pensais à tout ce qui pouvait mal tourner à cette profondeur et au fait que personne ne pourrait lui porter secours. Pire encore : personne ne le saurait. Le soleil était haut dans le ciel. Que se passerait-il si Eridan ne réapparaissait pas ? Pourrais-je contacter Kailano ou Adaro ? Que dirais-je à Nalu s'il arrivait quelque chose à son père ?

Thompson était effroyablement silencieux. Il devait partager les mêmes incertitudes que moi, à la différence qu'il n'avait pas hésité à renvoyer Eridan chercher le coffre. J'aurais dû dire non. Nous avions notre film, c'était au sous-marin de prendre le relais.

— Je vois quelque chose, dit Bastien.

Des bulles. Suivies de la toile du parachute de relevage. Thompson et Bastien s'empressèrent de se pencher pour récupérer l'équipement, en tirant doucement le parachute.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda Tasha.

Mais tout à leur occupation, Thompson ne répondit pas. Le coffre n'était même pas encore visible.

— Je sens que quelque chose glisse, dit Bastien.

Thompson et lui tirèrent plus lentement. Le coffre perça la surface de l'eau, mais il était lourd. Des gouttes de sueur perlèrent aux tempes de Thompson. Tasha joignit ses forces à celles de Bastien.

Je m'avançai contre le franc-bord. Où était Eridan ? Je plissai les yeux, à la recherche de sa silhouette. Enfin je le vis, bras tendus en-dessous du coffre. L'eau se mit à bouillonner : il utilisait son pouvoir pour les assister.

— La sangle ! cria Bastien. Celle de mon côté va céder.

— Ne tirez pas trop fort, dit Thompson, on doit synchroniser nos mouvements.

Je me penchai un peu plus.

— Bastien..., commençai-je.

— Ça glisse, marmonna-t-il en réponse.

— Eridan ! criai-je. Ne reste pas là !

C'était stupide, il n'entendait rien sous l'eau. Il y eut un clac assourdissant : la sangle à gauche venait de lâcher. Le coffre retomba dans l'eau dans un plouf... et heurta la tête d'Eridan.

Je n'entendis rien à l'impact. Thompson tenait toujours l'autre sangle et poussa un râle ; Bastien accourut pour l'aider.

Sans réfléchir, je sautai par-dessus bord. L'eau fraîche m'accueillit et me coupa le souffle. Je clignai des yeux ; tout était flou. La silhouette d'Eridan, sa nageoire bleue sur fond bleue, était là. Immobile, à la dérive, une tache rouge s'élargissait au-dessus de sa tête. Je nageai jusqu'à lui et l'attrapai par la taille pour le pousser vers la surface. Il était lourd ! Je le tins sous les aisselles, tirant tout en battant des jambes. Dès que j'eus la tête hors de l'eau, j'ouvris la bouche pour inspirer ; le poids d'Eridan m'alourdissait, m'entraînant vers le fond. Je dus lutter pour rester à la surface. Je positionnai mon bras droit sous l'aisselle d'Eridan, mais son torse était tellement large que je peinais à trouver la bonne position.

— Eri...dan !

Je bus la tasse et recrachai de l'eau salée. J'en avais dans le nez, dans les yeux et je toussai. J'allais me noyer en voulant sauver quelqu'un qui pouvait respirer sous l'eau !

— Carly ! Attrape !

Tasha. Une bouée fut jetée à quelques mètres de moi, je l'empoignai de mon bras valide. Lorsqu'on commença à me tirer, je retins mes larmes, écartelée entre la force de la bouée et le poids d'Eridan. Ça ne dura que quelques mètres.

Dès que je fus à portée, Tasha me saisit par les épaules.

— Ça va ?

Mon dos butait contre le tableau arrière et j'inspirai de réelles bouffées d'air.

— Aide-moi à le sortir de l'eau.

J'entendis alors la voix faible d'Eridan.

— Ma tête.

Il est conscient !

Pendant que Tasha le tenait sous les aisselles, je me hissai à bord. Accroupie, je pris le visage du sirénien entre mes mains.

— Eridan, tu m'entends ?

— Oui, oui.

Il avait une entaille sur le front, au niveau de la tempe gauche. Ses yeux s'ouvraient et se fermaient par intermittence.

— Je vais chercher la trousse de secours, me dit Tasha. Tiens le bien.

J'enroulai mes bras autour de son torse. Lorsque Tasha le lâcha, le poids d'Eridan manqua de m'attirer dans l'eau. Je me plaçai perpendiculairement à lui et enroulai cette fois mes jambes autour de sa taille. J'avais ainsi les mains libres pour orienter son visage et regarder sa blessure.

— Tu saignes encore un peu, remarquai-je. Ne bouge pas, on va te soigner.

— Si j'avais su qu'une petite entaille me permettrait d'être à nouveau entre tes bras... Ou devrais-je dire entre tes jambes.

Malgré moi, je souris.

— Tu m'as fait peur, avouai-je.

Sonné, il cligna des paupières, mais ne répondit pas.

Tasha revint avec la trousse de secours et l'ouvrit devant moi.

— Comment tu te sens Eridan ?

— On ne peut mieux.

Tasha leva un sourcil interrogateur, mais je l'ignorai.

— Il faudrait désinfecter la plaie.

Tasha me tendit tout ce dont j'avais besoin et j'appliquai le désinfectant sur sa blessure. Cela lui déplut.

— Ce n'est qu'une petite blessure qui va vite guérir.

— Je préférerais qu'on t'ausculte, par mesure de précautions.

— Et le coffre ? demanda Eridan.

— Bastien et Thompson ont réussi à le sortir de l'eau, l'informa Tasha. Je suis désolée, ils ont réagi un peu tard.

Je gardai mes reproches pour moi. Thompson avait complètement manqué de prudence !

Tasha remballa la trousse de secours et retourna en cabine.

Mes jambes enserraient toujours la taille d'Eridan, mes vêtements trempés me collaient à la peau. Il posa sa main sur mon genou, redressant la tête pour me regarder dans les yeux.

— Alors, penses-tu que j'ai gagné ma journée avec toi ?

J'étais partagée entre l'envie de rire et de pleurer.

— D'accord, dis-je dans un souffle. Si c'est vraiment ce que tu veux.

— C'est vraiment ce que je veux, confirma-t-il d'une voix un peu plus intense.

— Tu pourrais le regretter, et me trouver de terrible compagnie.

— J'en doute.

Thompson appela mon nom. Je me redressai – Eridan grogna lorsque je défis mes jambes enroulées autour de sa taille.

— Je suis tellement désolé, répétait Thompson. Il n’y a eu que la tête ?

— Oui.

Il ausculta à son tour la blessure laissée par l’impact.

— En cas de commotion cérébrale, on préconise le repos et de faire attention pendant les jours suivants.

— Ne vous en faites pas pour moi, dit Eridan, c’est ce que je répète à Carly, cette blessure guérira rapidement.

— Eh bien, je fais confiance à votre jugement. Mais je vous déconseille de rester seul.

— Je vais prévenir Adaro.

Bastien appela Thompson au sujet du coffre et ce dernier s’excusa encore avant d’aller retrouver son interlocuteur.

Pour prévenir Adaro, Eridan devrait retourner dans l’eau.

— Pas encore, protestai-je en le voyant amorcer un mouvement. Attends au moins d’avoir récupéré, de toute façon le bateau ne va nulle part pour l’instant.

Et pour lui prouver que je ne plaisantais pas, je repris place à ses côtés, mes jambes enroulées autour de sa taille.

— Et les limites dont tu parlais ?

— Il n’y a pas de limites lorsqu’il s’agit de ta santé.

— Hmm, peut-être qu’il faudra que je m’en souviene.

Sa main glissa jusqu’à ma taille et il m’attira un peu plus près de lui. Qui de nous deux tenait l’autre dans ses bras ?

Eridan ferma les yeux, s’octroyant quelques minutes de repos. J’observai sa poitrine se soulever lentement, les traits de son visage détendus. Tout doucement, je posai ma joue sur son épaule. Il n’eut pas de réaction, pas de frémissement. Et heureusement, pas de commentaire.

Nous restâmes ainsi enlacés un long moment, alors que Thompson, Bastien et Tasha discutaient de leur trouvaille et de la manière dont ils allaient présenter l’épave une fois de retour sur terre.

Eridan se redressa et me fit un sourire d’excuse avant de se défaire de mon étreinte.

Il disparut de la surface pendant quelques minutes et je bénis l’écholocation qui lui permettait de communiquer sur de telles distances. Lorsqu’il revint vers moi, il m’assura qu’Adaro était proche.

Je le regardai avec la crainte que sa blessure soit quelque chose de plus sérieux. Et s'il se retrouvait désorienté dans l'eau ? S'il perdait certaines de ses capacités ? Les créatures aquatiques qui ne pouvaient plus se nourrir mouraient.

Eridan s'agrippa au rebord.

— Arrête d'avoir l'air aussi désolé, Carly.

— C'est moi qui t'ai demandé de venir pour cette expédition.

— Et c'est moi qui ai accepté.

Son argument ne me convainquait pas.

— Parlons d'autre chose, proposa-t-il. Quand puis-je passer cette journée avec toi ?

Je soupirai et finalement murmurai :

— Quand tu veux.

Ma réponse lui fit plaisir.

— Il me semble que vu ton emploi du temps, c'est plutôt à toi de me dire quand tu es disponible.

— Tu dois d'abord récupérer. Nous pouvons attendre...

— Trois jours suffiront, me contredit-il.

Je réfléchis. Ce moment coïnciderait avec la fin de la semaine.

— Alors, le matin du quatrième jour, je serai libre.

Chapitre 19

Il plut toute la semaine, mais le samedi suivant, le soleil revint. À croire que même la météo conspirait avec Eridan.

Nous avions convenu de nous retrouver à Cave Rock et il était déjà au rendez-vous lorsque je me glissai dans l'eau.

Mon regard tomba sur sa blessure au front, d'aspect net.

— Prête pour le départ ?

— Si seulement je savais où nous allons !

Il pencha la tête, observant ma tenue. Outre ma combinaison, j'avais fixé une bouteille d'eau à ma ceinture et je tenais mon masque sous le bras.

— Tu risques d'avoir chaud lorsque le soleil sera haut. Tu portes quelque chose en-dessous ?

— Oui, répondis-je, laconique.

Son regard était désormais plus intense. Mes joues avaient chaud, tout comme mon ventre. Et le pire était qu'il avait l'air de savoir exactement l'effet qu'il me faisait.

Pauvre petite humaine amoureuse !

Une fois complètement immergée, le feu dans mon corps se détendit et je commençai à nager en direction du large, aux côtés d'Eridan.

Il me laissa me débrouiller seule jusqu'à la barrière de corail.

— Il va falloir t'accrocher fort à moi, dit-il. Je ne descendrai pas beaucoup, mais j'ai besoin d'être attentif à mon environnement et il ne faut pas que tu me lâches, sous aucun prétexte.

— Est-ce que nous allons traverser des endroits dangereux ?

— Le danger n'est jamais fixe dans l'océan. Je serai sur mes gardes pendant la deuxième partie du trajet, mais je t'assure que tu ne crains rien. J'accélérerai seulement la cadence.

— Je te fais confiance.

Il prit mes deux avant-bras pour les enrouler autour de ses épaules musclées. J'étais à présent calée contre son dos, mon masque à la limite de toucher son oreille.

— Bien installée ?

— Ça reste à voir lorsque tu seras en mouvement. Je ne sais pas si tous ces muscles sont confortables.

— Tous ces muscles ont leur utilité, me répondit-il avec malice. Pour le confort, tu m'en diras des nouvelles.

Un frisson me parcourut lorsqu'il se mit à nager. Telle une touriste qui prend le petit train pour visiter la ville, je n'eus pas à fournir le moindre effort. J'eus même le luxe de contempler les alentours, de noter dans un coin de ma tête les espèces de poissons que nous croisions, et de sentir les changements dans le courant, mais sans les subir.

Eridan prit graduellement de la vitesse, et mon corps accompagna le rythme des ondulations de sa nageoire et de son buste. Lorsqu'il changeait de direction, je suivais le mouvement le plus naturellement du monde.

J'étais à la fête foraine.

— Alors, suis-je assez confortable pour toi ? me demanda-t-il.

Il n'en manquait pas une.

— Ça va, marmonnai-je.

Il rit et je l'imitai.

Je fermai les yeux, bercée par la cadence régulière de sa caudale. Plus je me détendais, plus mon souffle devenait profond et s'accordait au tempo mené par Eridan.

— Carly, il va falloir te tenir davantage.

Je rouvris les yeux.

— Nous arrivons dans la deuxième partie du trajet ?

— Oui.

Il n'attendit pas que je resserre mon étreinte et il réajusta mes bras autour de lui.

Je n'étais pas prête à ce que signifiait pour lui « accélérer la cadence ». La vitesse prit une tout autre dimension. Je passai de la balade de complaisance au grand huit. Mes bras me faisaient mal, je subissais la pression de l'eau, ballotée de haut en bas. Les fonds sablonneux et les rochers étaient partiellement visibles et lorsqu'un obstacle se dressait devant nous, Eridan le contournait en manquant de me déboîter une épaule.

Une main palmée effleura ma jambe pour m'inciter à l'enrouler autour de sa taille. Je ne réfléchis pas et m'exécutai. Ainsi serrée contre lui, les oscillations devinrent moins violentes et je retrouvai un semblant de stabilité. Mais alors, j'étais beaucoup, *beaucoup*, trop proche de lui. Chaque

parcelle de mon corps était ventousée, accroché à lui aussi solidement qu'une étoile de mer.

Et encore, il aurait pu choisir de me tenir face à lui, collée contre son torse, mon ventre contre le sien...

L'allure d'Eridan se modifia. Il commença à ralentir, l'eau s'éclaircit, signe qu'il était en train de regagner la surface. Mon corps se décrispait, parcouru d'une étrange sensation d'apesanteur. Des microbilles éclataient à la surface de ma peau. Je n'avais plus de force.

Nous sortîmes la tête de l'eau et je clignai des yeux face à la luminosité.

— Nous y sommes.

Un îlot, une plage vierge... mais dont les contours étaient flous.

— Carly, tu m'entends ?

Mes jambes et mes bras ne répondaient plus, je flottai sur le dos dans un état second. Le ciel était d'un bleu limpide. Pouvait-on se noyer à la fois dans le ciel et l'océan ?

Eridan me fit doucement glisser sur l'eau. Mon dos rencontra le sable. Son visage soucieux était penché sur moi.

— Parle-moi, Carly, dis-moi si quelque chose ne va pas.

— J'ai... la tête qui tourne.

Il se mit doucement à rire.

— Ah, c'était sans doute un peu trop rapide pour toi.

Je me redressai en position assise et ôtai mon masque.

— Un peu trop rapide ? On aurait dit que tu allais dix fois plus vite qu'un bateau ! J'ai cru que tous mes organes se comprimaient !

— Et ils le sont ?

— De quoi ?

— Tes organes ? Est-ce que tout est à la bonne place ?

Il se payait ma tête. Je lui envoyai de l'eau à la figure, mais il ne cligna même pas des yeux.

— Frimeur ! Je sais d'où Nalu tient ce comportement !

— Je voulais arriver tôt pour que tu puisses profiter de la journée.

Mon exaspération s'évanouit. Nous nous trouvions face à une plage de sable blanc, complètement déserte ; les arbres balançaient doucement leurs branches et quelques oiseaux pépiaient.

— Je te fais visiter, proposa-t-il.

Je remis mon masque et il prit ma main dans la sienne. Nous nageâmes tranquillement, empruntant un petit ruisseau qui traversait l'îlot. L'eau

transparente révélait tout : des crabes, des écrevisses et autres invertébrés. Soudain Eridan lâcha ma main et plongea la tête en avant. Ses bras s'enfoncèrent dans le sable, soulevant de la poussière. Lorsqu'il remonta à la surface, il tenait entre ses doigts serrés une truite qui, après quelques secondes, cessa de s'agiter.

Eridan me le confia, puis il plongea une seconde fois. Seulement les poissons avaient compris qu'un prédateur se trouvait dans les parages et tous avaient fui dans des directions opposées. Il me fit signe de l'attendre pendant qu'il s'éloignait.

Je sortis de l'eau. Nous nous trouvions au cœur de l'îlot, abrités par des palmiers. L'air était chaud et sec et ma combinaison devint vite gênante. Je me tortillai sur place pour défaire la fermeture tout en maintenant le poisson de l'autre main. En-dessous, je portai un bikini rouge et blanc. Je dégageai seulement les manches de la combinaison, mais sans l'enlever totalement. Autant éviter de donner une raison supplémentaire à Eridan de me regarder.

Je rassemblai un petit tas de branches fines, des feuilles sèches et un bout d'écorce que je déchirai en tout petit. J'avais appris à faire ça en campant avec mon frère.

J'ouvris l'étui accroché à ma ceinture et qui contenait un couteau suisse avec allume-feu. Je frictionnai la lame contre le bâton en magnésium comme le faisaient à l'époque les gens avec un silex, et après plusieurs tentatives, des étincelles se formèrent et enflammèrent le petit tas de brindilles. Je soufflai délicatement pour que le feu grandisse.

Lorsqu'Eridan réapparut, avec une deuxième truite, il rampa hors de l'eau et s'avança d'un bon mètre dans le sable. Je nettoyai une fine branche pour embrocher la truite et la placer au-dessus du feu.

Nous restâmes silencieux pendant la cuisson.

— L'odeur est vraiment particulière, commenta Eridan.

— Est-ce que tu veux goûter ?

— Pourquoi pas ?

J'étais assez curieuse de savoir s'il aimerait le poisson cuit. J'en découpai un morceau pour en manger en premier. La chair était tendre et fondante. Je pris une part un peu plus généreuse entre mes doigts et la tendis à Eridan.

— Attention, c'est chaud, dis-je.

Il attrapa mon poignet pour le guider jusqu'à ses lèvres. Il glissa le poisson dans sa bouche, non sans lécher mes doigts au passage.

— Les saveurs sont très différentes, dit-il pensivement.

— Tu aimes ?

— Absolument.

Je mis le deuxième poisson sur la grillade improvisée et soufflai pour ranimer le feu.

— J’aime beaucoup te voir utiliser la technologie humaine, me confia Eridan. Tu donnes l’impression de pouvoir tout faire.

Je baissai les yeux au compliment et me rassis à ses côtés, en lui présentant le deuxième poisson cuit.

— Qu’est-ce que tu feras après tes études ?

— Je ne sais pas encore. Mes recherches sur le myriophylle servaient surtout à soigner ma mère. Mais je me verrais mal passer ma vie dans un labo. J’ai toujours voulu exercer un métier qui permette de sensibiliser la population à la protection de l’environnement.

— Sensibiliser ?

— Ça veut dire avertir. La pollution est un vrai problème, qui est en train d’empirer sur le long terme. Les humains – surtout nos dirigeants – refusent d’entendre l’urgence de la situation et sont trop obnubilés par leurs intérêts personnels. Et la pollution a aussi un impact négatif sur les espèces aquatiques.

Eridan resta un moment silencieux et j’évitai son regard, gênée à l’idée de passer pour celle qui, au final, était complice d’un système destructeur.

— Tu t’inquiètes vraiment des effets de cette pollution sur nous.

— Bien sûr, car elle est réelle.

Il eut un geste d’assentiment. Sa réaction désinvolte me stupéfiait.

— Tu n’as pas l’air alarmé par la situation.

— Je ne suis pas aussi préoccupé que toi. Et je pense que tu surestimes les humains. L’océan sera toujours plus fort.

Je méditai un moment sur la question. J’aurais voulu avoir autant d’assurance que lui et pouvoir balayer mes préoccupations d’un revers de la main ; mais dans le fond, je croyais bien trop au pouvoir de nuisance des humains.

D’où venaient les siréniens ? Avions-nous des ancêtres communs ? Incarnaient-ils l’espèce qui avait été capable de s’adapter : respirer à l’air libre, mais aussi sous l’eau ? Peut-être qu’un jour, les humains disparaîtraient de la surface de la terre, mais les siréniens continueraient de vivre.

Eridan tourna la tête vers moi et, en un regard, j'eus l'impression que toutes mes pensées étaient exposées. La peau de son torse avait séché, lui donnant une nouvelle allure. Un rayon de soleil perça à travers les branches des arbres et éclaira sa peau. Il prit ma main et la posa sur ses pectoraux.

— Ta peau est tellement lisse, murmurai-je.

— Elle me permet de nager vite. La tienne est différente, très douce.

Sa main palmée caressait ma joue. Je ne savais plus à quel moment il avait commencé.

Son visage s'inclina et son nez entra en contact avec mon oreille. Il respirait ma peau. J'étais d'ailleurs suffisamment proche pour sentir la sienne, cette fameuse odeur salée qui me faisait tourner la tête.

— Est-ce que je peux poser mes lèvres, juste là ?

Son souffle chatouilla la base de mon cou, ses lèvres étaient si proches qu'il aurait pu se passer de ma permission.

Il fallait que je reprenne mes distances.

Je passai ma main dans ses cheveux pour l'écarter, mais il se méprit sur mon geste : ses lèvres embrassèrent ma peau. Et je m'embrasai. Ce baiser était bien plus langoureux et sensuel que tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent. Un de ses bras se resserra autour de ma taille pour m'attirer contre lui. Dans ses bras, ma joue collée contre sa tempe, il découvrait ma peau, la mordillait, la suçait...

Ma main redescendit le long de sa colonne vertébrale. Il avait ouvert une digue sur des sensations exquises.

— Ta peau est chaude, murmura Eridan. L'odeur de soleil et de sel est encore plus prononcée que sur tes jambes.

Un soupir d'expectative m'échappa. Eridan s'écarta pour m'observer à la dérobée.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

J'optai pour l'honnêteté :

— C'est juste... que tu me retournes la tête, quand je suis avec toi.

— Et ce n'est pas bien ?

— Il vaut mieux réfléchir avant d'agir. La raison me rappelle que nous sommes différents, que je risque de souffrir.

— Je te fais souffrir ?

Je grimaçai.

— Pas en ce moment.

— Alors où est le problème, Carly ?

— Qu'est-ce que diraient Adaro ou Kailano s'ils étaient là ?

— Ils trouveraient que j'ai très mauvais goût.

Je grognai intérieurement.

— Mais encore ?

— Ils me demanderaient sans doute d'expliquer ma fascination pour tes jambes.

— Eridan !

Il redevint sérieux.

— Ils ne comprendraient pas, admit-il.

Une ombre de tristesse passa sur son visage.

— Ils ne comprendraient pas, répéta-t-il plus doucement, mais je ne cherche pas leur assentiment. Ce que je ressens pour toi, c'est quelque chose d'inconnu et d'exaltant. Je sais dans le fond que je ne devrais pas agir ainsi... mais la force qui me pousse vers toi est plus puissante que la plus grande des tempêtes. Je ne vois plus ce qui nous oppose, mais ce qui nous unit. Même si je voulais me retenir, me détourner, je ne pourrais pas.

Ce n'était plus ma tête qui était toute retournée, mais mon cœur également. Chaque mot avait été pesé avec autant d'assurance que la Terre gravite autour du Soleil.

— Viens, dit-il, j'aimerais te montrer quelque chose.

Il s'écarta de moi et commença à manœuvrer sa nageoire pour retourner à l'eau. Pendant qu'il redescendait la rivière en direction du large, je préfèrai marcher pour reprendre mes esprits. La plage de sable fin s'étendit devant moi. Il faisait plus chaud qu'à l'ombre des palmiers ; une invitation à enlever complètement ma combinaison. Je fis descendre la fermeture jusqu'en bas de mon dos et tirai dessus pour libérer mes hanches ; je ne portais plus que mon maillot de bain. Au loin, Eridan s'était mis sur le dos, yeux clos et visage tourné vers le soleil.

J'entrai silencieusement dans l'eau avec l'impression d'être nue. Un sixième sens l'avertit de ma présence, car il se tourna vers moi. Il murmura mon prénom et m'attira dans ses bras, la peau de mon ventre entra en contact avec la sienne, ma poitrine épousa son torse. L'océan était son domaine, il retrouvait l'aisance qu'il n'avait pas à l'air libre et pouvait m'enlacer comme bon lui semblait. Ses doigts caressèrent doucement mon dos.

— Tu te souviens de cette première soirée en ville où nous avons vu un couple danser ?

— Oui.

— Je n’aurai jamais de jambes pour te faire danser comme cet humain, dit-il, mais je pourrais te montrer comment nous dansons à la manière des siréniens.

Mon masque était resté sur la plage, mais je ne me voyais pas une seule seconde ressortir de l’eau pour aller le chercher.

— Je resterai en apnée, dis-je. Si j’ai le moindre problème...

— ...tu tires sur ton oreille, termina-t-il avec un sourire.

Eridan posa les mains sur ma taille, puis il plongea dans un univers bleu et silencieux, m’entraînant dans un ballet étourdissant. Sa nageoire nous fit tourbillonner, virevolter, pirouetter... Je m’enivrais de la caresse de l’eau, ouvrant grand les bras pour l’enlacer à mon tour et être accueillie en son sein.

Mes jambes se prirent dans la nageoire d’Eridan et je bafouillai une excuse étouffée dans l’eau. En réponse, il me serra contre lui et ramena ma jambe droite, puis gauche, autour de sa taille. Un contact intime, de confiance.

Il remonta à la surface.

— Tu es prête ?

— À quoi ?

— À faire des sauts comme les siréniens.

J’ouvris de grands yeux ronds.

— Comme Nalu ?

Il rit.

— On peut dire ça. Alors ?

Mon regard parla pour moi. Il me serra un peu plus fort dans ses bras et je gonflai mes poumons d’oxygène. Eridan plongea. Je me pris à rêver que j’étais devenue une sirène. La résistance de l’eau, lorsqu’il accéléra, créa des bulles tout autour de nous. La pression atteignit son maximum, puis nous perçâmes la surface. De sirène, je devins oiseau. En tendant les bras, je pouvais saisir le ciel et l’océan le temps d’une seconde volée. Eridan arqua son corps pour prolonger le moment de suspension, puis nous plongeâmes à nouveau, tête la première.

Je riaais tellement fort sous le coup de l’adrénaline que l’eau entra dans ma bouche et mon nez et je toussai. Je n’eus pas besoin de tirer sur mon oreille, Eridan regagna rapidement la surface.

Je crachai l’eau salée que j’avais avalée et inspirai avec soulagement.

— Alors ?

— C'était magique !

Mon sourire parlait pour moi. Eridan me le rendit, comme si me faire plaisir le comblait de bonheur. Voir, à travers ses yeux, son propre monde était un cadeau fabuleux. Nos deux cœurs battaient à l'unisson.

Et la dernière barrière en moi céda.

— Embrasse-moi.

Eridan s'écarta légèrement, comme s'il avait mal entendu.

— Est-ce que tu... Carly, tu m'avais dit que tu ne voulais pas que je recommence.

Je collai mon front contre le sien. Notre premier baiser avait jeté la confusion et la honte dans mon cœur, mais désormais, l'avidité et le désir dictaient mes mots.

— Embrasse-moi, répétais-je. À ta façon.

Nos visages étaient à la même hauteur, son souffle salé proche du mien.

— Prends une inspiration, dit-il.

J'inspirai avant de bloquer mon souffle. Doucement, Eridan m'attira sous l'eau. J'ouvris les yeux, clignant des paupières dans une tentative de rendre ma vision plus nette. Mais voir était devenu secondaire. Son nez s'approcha presque timidement, ses lèvres m'effleurèrent, puis s'entrouvrirent pour se marier aux miennes d'un baiser délicat. Un fantasme dont j'ignorais l'existence se concrétisait. Sa bouche serait ma nouvelle obsession. Toute ma tension intérieure se relâcha et quelque chose d'autre naquit.

L'ardeur.

Un appétit et une soif fiévreuse.

Mes mains s'aventurèrent dans ses cheveux, cherchant à approfondir le baiser.

J'expirai sans m'en rendre compte et des bulles se formèrent entre nos bouches. J'avalais de l'eau par mégarde. Eridan me ramena à la surface en riant.

— Il faut que je boive, lui dis-je en reprenant mon souffle.

— Je t'amène jusqu'à la plage.

Toujours collée contre son torse, je me laissai faire jusqu'à ce que j'aie à nouveau pied. Eridan me lâcha et je retournai sur le sable, à l'endroit où j'avais laissé ma combinaison. M'affalant avec un soupir, je récupérai ma gourde.

Eridan profita d'une vague pour se laisser échouer sur le sable à mes côtés. Je m'allongeai, pris appui sur un coude et enroulai mes bras autour de son cou en évitant ses branchies.

À mon tour.

Ma langue contre la sienne rencontra le goût de l'océan. Gourmande, taquine et insatiable. Mes mains parcoururent le dessin de ses pectoraux et de ses abdominaux.

Eridan suivait ma danse avec la même ardeur. L'envie et le désir montaient. Je ne me demandais plus ce que nous étions en train de faire, la logique et la raison avaient été abandonnées quelque part dans les cendres de notre dernier repas.

Lorsque mes mains s'égarèrent sur ses écailles, je perdis un peu de mon assurance.

— Que se passe-t-il, Carly ? demanda-t-il en passant sa main dans mes cheveux humides. Ai-je fait quelque chose qui t'a déplu ?

Je soupirai :

— Bien sûr que non. Tu demandes la permission pour tout.

— C'est vrai. Contrairement à toi.

Je m'esclaffai. Son sourire s'élargit.

— Quelque chose te dérange.

C'était une constatation.

— Tu ne m'as jamais vraiment expliqué comment vous, hum, vous accoupliez.

Je me mordis l'intérieur de la joue sur le dernier mot.

— Ah.

Je sentis de l'amusement dans sa voix.

— Nous sommes des mammifères, Carly.

Si c'était censé m'aiguiller, ça ne m'avancait pas beaucoup !

— Et donc ?

— Il y a quand même quelques similitudes entre nos deux espèces. J'ai vu ton ami Bastien, on peut dire que j'ai une idée de la façon dont les humains s'accouplent.

La sortie en bateau... je me mis à rire en pensant aux trois siréniens en train d'étudier sans gêne l'anatomie de Bastien.

— D'accord la morphologie des humains est assez visible. Mais ce n'est pas le cas des siréniens.

Eridan désigna ses écailles.

— Nous sommes plus discrets, tout est rétracté à l'intérieur du corps. On pourrait croire qu'il y a peu de différences entre sirènes et siréniens, mais je peux t'assurer que nous sommes biologiquement assez semblables aux humaines et humains.

Sa réponse me donna un frisson.

— Alors...

Je n'arrivais pas à formuler ma phrase. Eridan colla son front contre le mien.

— Que veux-tu savoir, Carly ?

Sa voix était douce, rassurante.

— Tu crois que ce serait possible que nous soyons intimes ?

— Pour s'accoupler ?

Je grimaçai.

— Pas exactement dans le but de faire un enfant. D'ailleurs nous ne sommes probablement pas compatibles.

— Probablement pas, admit-il.

Il resta silencieux.

— Et donc ? repris-je, comme il n'avait pas répondu.

— Je ne sais pas si ce serait faisable, mais j'en aurais envie.

Il caressa ma lèvre de son pouce.

— J'ai déjà la sensation d'être intime avec toi de bien des manières. Tes jambes autour de ma taille par exemple. C'est la chose la plus fascinante que j'ai vécue.

Il caressait ma cuisse tout en parlant. Avec une telle adoration que j'en venais à croire que mes sentiments pour lui puissent être réciproques.

— Tu es à nouveau perdue dans tes pensées.

— En réalité, j'ai arrêté de penser quand je t'ai demandé de m'embrasser.

Son regard s'embrasa, moite, exalté. Sa main possessive remonta le long de ma jambe, jusqu'à ma hanche.

— Je me sens proche de toi, comme si nous étions connectés.

— J'aime bien ce mot, murmurai-je. Connecté entre la mer et la terre, comme un pont entre nos deux espèces.

— Je ne réfléchis pas comme ça, je ne vois plus nos différences. Sauf lorsque tu me les rappelles, bien sûr.

Je soupirai.

— Donc c'est moi qui gâche tout ?

— Hmm, il faut croire. Ça ne me gêne pas, tant que tu essaies de te faire pardonner.

Je voulus le repousser, mais ses bras étaient enroulés trop fort autour de moi.

Nos différences. Il en restait une de taille. Mon sourire s'effaça.

— Les sirènes...

Eridan haussa un sourcil surpris.

— Oui ?

— Est-ce que tu comptes t'accoupler avec l'une d'entre elles ?

— Honnêtement, il est rare que je le fasse avec seulement une, il y en a plusieurs qui...

Je le repoussai d'un coup de coude et il pouffa.

— D'accord, d'accord. Tu ne souhaites pas que je m'accouple, c'est bien ça ?

Je redevins sérieuse.

— Pour moi, ça signifie autre chose qu'une question de procréation. C'est un acte intime que l'on ne fait qu'avec une seule personne. Je sais que vous fonctionnez différemment, que c'est dans votre nature, mais...

— Je ne le ferai pas, dit alors Eridan. Si c'est si important pour toi, je ne le ferai pas.

Il y avait beaucoup de solennité dans son ton.

— Ça ressemble un peu à une preuve d'amour, murmurai-je.

— Ah oui ?

Je ne pensais pas avoir parlé à voix haute. Le regard tendre qu'il posait sur moi fit sauter le dernier verrou. Je le repoussai sur le dos et passai à califourchon sur lui. Mon corps épousa le sien en de nouvelles ondulations, mes lèvres se pressèrent contre les siennes, nos dents s'entrechoquèrent. Le corps d'Eridan devint dur. Ses mains se contractèrent sur mes hanches, puis sur mes fesses. Les miennes descendirent à sa taille, explorèrent ses écailles. J'allais franchir une nouvelle limite. L'ultime limite. Je ne savais pas vraiment où chercher, mais je devais me rapprocher, car il me prit les mains et se redressa.

— C'est toi qui es censée être la plus raisonnable, dit-il d'une voix rauque.

Malgré son envie, il se retenait.

— Vraiment ?

— Il me semblait que tu posais les limites de ce qui était convenable ou non. Je suis certain qu’il s’agit là d’une limite.

Je pris conscience de mes actes. Seulement je n’arrivais plus à faire passer la raison d’abord.

— Peut-être que j’ai besoin que tu me dises comment me retenir.

Son regard se fit brûlant. Mon désir décuplait le sien.

— Tu rends les choses vraiment difficiles pour moi, soupira-t-il.

— Maintenant, tu sais ce que je ressentais ces derniers jours.

Je libérai mes mains et les glissai à nouveau à sa taille.

— Montre-moi.

J’avais murmuré, espérant ne pas briser le moment, espérant que ni lui ni moi n’allions nous rendre compte de faire une incommensurable erreur. L’hésitation et le doute se disputaient sur son visage. Il m’embrassa à nouveau, lentement. Ses lèvres sur les miennes me parurent rugueuses, presque sèches.

Quelque chose n’allait pas. Ses écailles collaient l’intérieur de mes cuisses de manière désagréable et son corps transpirait.

— Eridan ?

— Je ne me sens pas bien.

La peau de son torse avait pris une couleur rosée. Des gouttes de sueur perlaient à son front et ses branchies palpitaient de manière erratique.

— J’ai besoin de retourner à l’eau.

En me levant, l’intérieur de mes cuisses s’écorcha au contact de ses écailles sèches. Je réprimai un cri. Eridan n’était pas dans le bon sens pour retourner à l’eau et il commença péniblement à ramper.

— Est-ce que je peux t’aider ?

— Je vais m’en sortir.

Eridan tendit le bras vers l’océan et un mince filet d’eau se déplaça comme un aimant et humidifia ses écailles et sa peau. Il retrouva vigueur et roula deux fois sur lui-même avant d’être en partie immergé. Il se laissa flotter sur quelques mètres.

En le rejoignant, un tiraillement entre mes cuisses me fit grimacer. Ma peau était à vif et l’eau salée exacerba la douleur.

— Carly ?

Le visage d’Eridan se voila.

— C’est de ma faute.

— Ce n’est rien.

Je prenais sur moi pour qu'il ne culpabilise pas.

— Viens, je vais regarder, proposa-t-il.

— Ça ira, ne t'inquiète pas.

Sans m'écouter, il me prit entre ses bras et nagea jusqu'à la ligne de rochers formant une digue au bout de la plage. Il m'installa dessus et écarta doucement mes jambes pour observer la peau. Son visage était sombre.

— Je sais ce dont tu as besoin. Ne bouge pas, je reviens très vite.

— Tu t'en vas ? Eridan !

Trop tard. Je n'aurais pas pu le suivre même si je l'avais voulu. La tête entre les mains, je ressassais. Qu'est-ce que j'en avais à faire d'une écorchure ? Est-ce que ça valait la peine de gâcher le moment ?

À son retour, il tenait entre ses doigts une coquille dont le mollusque s'agitait.

— Un escargot de mer, me dit-il. Sa bave va soulager les brûlures.

— Après avoir été intime avec un sirénien, tu veux que je le sois avec un escargot ?

Ma tentative d'humour ne le découragea pas. Coinçant ma jambe gauche sous son aisselle, il déposa l'escargot sur mes écorchures. Après quelques secondes, la douleur reflua.

— Tous les remèdes sont dans l'océan, murmurai-je.

— Nous avons tout ce qu'il faut pour nous soigner. Même les blessures causées par le récif peuvent être soulagées par l'acidité des plantes. Ça m'a été plusieurs fois utile pour Nalu.

Après quelques minutes, je retournai à l'eau. Eridan aurait voulu que je patiente plus longtemps, mais je préfèrai braver la douleur pour être à nouveau auprès de lui. Je passai ma main sur sa nageoire, les écailles avaient retrouvé leur aspect lisse.

— Je suis vraiment désolé, Carly. Ça ne se reproduira pas.

J'avais été si bien dans ses bras, allongée sur la plage, j'espérais au contraire que la situation se reproduirait.

— Peut-être qu'il faisait trop chaud pour toi, dis-je pensivement, que nous aurions dû nous mettre à l'ombre.

— Probablement. Mais ça ne change rien au fait que je suis plus à l'aise dans l'eau.

J'eus du mal à cacher ma déception. Mais comme il avait toujours été honnête, je me devais de l'être également.

— Pas moi, murmurai-je. Je ne crois pas que je pourrais être intime avec toi dans l'eau.

Il hocha la tête, compréhensif, et nous restâmes enlacés pendant plusieurs minutes. Je frissonnai.

— Tu as froid, murmura Eridan.

— Je me sens très bien.

Il sourit et caressa du bout des doigts la peau de mon avant-bras où j'avais la chair de poule.

— Je dois te ramener chez toi.

— C'est vraiment ce à quoi tu penses maintenant ?

— Pas exactement, et toi ?

Pour toute réponse je l'embrassai à nouveau. Mais ce baiser n'avait plus la même saveur. Le moment d'exaltation était passé. Finalement ce n'était pas la raison qui avait repris le pas sur nous, mais nos différences.

Chapitre 20

L'université était en effervescence.

La presse s'était déplacée pour un événement qui ne se produisait pas tous les jours : la découverte d'une épave et l'ouverture en direct d'un coffre vieux de plus de cent soixante-dix ans. Un vidéoprojecteur diffusait dans l'amphi les images filmées au cours de la descente dans les abysses.

Tasha secondait Thompson pour présenter le contexte historique du Clifford.

Cette frégate avait été menée par l'explorateur John Walsh dans les années 1850, un passionné de navigation et des cultures autochtones. Ça, c'était la version officielle. Officieusement, il était ce qu'on appelait un *blackbirder*, et faisait le trajet entre le Queensland en Australie et les îles du Pacifique Sud pour kidnapper les insulaires et les contraindre au travail forcé dans les plantations de canne à sucre. Bon nombre de *blackbirder* furent arrêtés dans les années suivant l'abolition de l'esclavage, mais le Clifford était resté insaisissable.

Tasha appuyait son discours en présentant le contenu du coffre : des documents attestant de la vente d'esclaves, certains suffisamment lisibles pour reconnaître les dates et la signature de John Walsh.

— Elle a fait un sacré travail, me souffla Bastien, impressionné.

Puis vinrent les raisons du naufrage : c'était ce que voulaient savoir les journalistes. Thompson avança plusieurs théories, entre la révolte des esclaves, la tempête ou la collision avec un rocher, mais il n'avait pas de preuves suffisantes actuellement.

Il conclut que l'intérieur du navire était encore bien conservé, et que les prochaines plongées pourraient éclairer d'un jour nouveau cette expédition mythique. Une équipe de chercheurs étaient en train de se monter avec un archéologue subaquatique spécialisé dans ce type d'épave.

À la fin, Tasha nous rejoignit, épuisée :

— Ça fait trois jours que je ne dors pas pour faire cette présentation !

— Tu étais formidable, lui dit Bastien en l'embrassant.

— Tu parles comme une pro, renchéris-je. Thompson a accepté que tu fasses partie de l'équipe ?

Les yeux de Tasha se mirent à briller.

— Oui ! Je suis censée rencontrer l'archéologue en fin de semaine.

Nous déclarâmes à l'unisson que nous devions fêter ça.

Mais pour l'heure, la journée de cours était loin d'être terminée.

J'eus un mal fou à me concentrer. Pour une fois, les professeurs n'arrivaient pas à me captiver et ma prise de notes se révéla catastrophique. Je manquais une phrase sur deux. Ma tête et mon cœur flottaient sur un nuage surplombant une plage de sable fin et un lagon à l'eau turquoise.

— Carly, tu m'entends ?

Je relevai la tête de mon bureau. Tasha me fixait avec un drôle d'air.

— Oui ?

— Tu es sûre que ça va ? chuchota-t-elle. Tu as recopié trois fois la même phrase.

Je baissai distraitement les yeux sur mes notes.

— Ça a quelque chose à voir avec Eridan ?

Je lâchai un soupir que Tasha interpréta de travers :

— Oh non, qu'est-ce qui s'est passé ?

Le professeur Ervan jeta un œil suspicieux dans notre direction. Je penchai la tête, cachant mon visage avec mes cheveux.

— Il m'a emmenée sur un îlot désert et nous avons passé la journée tous les deux. C'était magique.

Tasha me scrutait, attendant visiblement la suite.

— Et nous nous sommes embrassés. Pour de vrai cette fois.

— Enfin ! C'est fantastique.

— Hum, fit Ervan. Avez-vous quelque chose à partager avec nous, Tasha ?

Je me mordis la lèvre. Tasha prouva sa bonne foi en répétant simplement la dernière phrase prononcée par notre professeur, et celui-ci se détourna.

— Alors tu es rassurée sur ses sentiments ? reprit-elle.

— En quelque sorte.

— En quelque sorte ? Carly ! Je sais que tu tiens énormément à lui, bien plus qu'aux amourettes que tu as eues par le passé. À croire que tous les hommes t'indiffèrent.

Elle s'esclaffa et je fis la moue.

— Les sentiments, ça ne se contrôle pas. Ou tu veux que je t'embête au sujet de Bastien ?

— Ça va, j'ai rien dit. Vous allez vous revoir ?

Je jouai avec une mèche de cheveux tout en réfléchissant. Lui et moi nous étions quittés sans évoquer la question.

— Oui... Je ne sais pas où cette relation va nous mener, si tant est qu'on puisse parler de relation.

— Moi je dis que c'en est une !

Une chose était sûre, je n'étais pas près de redescendre de mon nuage.

*

En fin de journée, le temps se gâtait et une fine pluie s'abattit sur l'université. Il flottait dans l'air une fraîcheur de début d'automne. Certaines feuilles commençaient déjà à roussir.

Mon vœu pour que l'été se prolonge risquait de ne pas se concrétiser.

Tasha et Bastien quittèrent le campus rapidement, pendant que je m'attardai à la bibliothèque rendre des livres et en emprunter d'autres. Le temps de faire cet échange, la pluie avait cessé.

Au moment de franchir le portail, j'entendis des éclats de voix.

— Laissez-moi entrer, c'est important !

— Monsieur, c'est impossible, je vous l'ai déjà dit.

— Alors, faites-le venir jusqu'à moi.

— M. Thompson est occupé, je ne peux pas le déranger comme ça...

La voix m'était familière. Devant le portail de l'université, le concierge bloquait le passage de...

— Mikaere ! m'exclamai-je.

Le visage fripé du vieux maori se tourna vers moi et il renonça à forcer le passage pour m'attraper par le bras.

— Carly, dites-moi qu'ils ne vont pas faire ça.

— Faire quoi ?

— L'archéologue... le sous-marin...

— Vous avez vu les images de l'épave ?

— Il ne faut pas y retourner. Il ne faut pas réveiller ce qui dort.

Quelques étudiants jetèrent un regard méfiant en direction de Mikaere.

Je l'entraînai à l'écart.

— De quoi vous parlez ?

Il se cramponnait à mon bras comme à une bouée.

— Les hommes n'apprennent pas. Ils n'écoutent pas les mises en garde et ils vont toujours plus profondément avec leurs sous-marins. Mais vous

leur direz, n'est-ce pas Carly ?

— Vous ne voulez pas qu'ils explorent l'épave ?

Mikaere ne me regardait pas, la tête à moitié tournée vers les nuages, comme s'il écoutait quelque chose de très loin. La pression sur mon bras ne se desserrait pas.

— S'ils vont dans les abysses, ils risquent d'y réveiller ce qui ne doit pas être dérangé.

— Comme quoi ? insistai-je.

— La créature des profondeurs, bien sûr. Les histoires ont été transmises par mon peuple et je sais reconnaître les signes. La colère devrait rester endormie, surtout lorsqu'elle est dirigée contre les humains.

— Qui est en colère ?

Ce fut le moment où il consentit à lâcher mon bras.

— Tangaroa.

Les coins de ses lèvres frémirent, comme s'il se retenait d'en dire plus.

« Une créature plus grande que moi, avec plus de force, et qui vit dans les eaux profondes » avait dit Eridan.

Son intuition avait été fondée.

— Mikaere, j'ai besoin d'en savoir plus si vous voulez que je plaide en votre faveur auprès de Thompson. Qui est ce Tangaroa ? Un sirénien ?

— Oubliez ce que j'ai dit. De toute façon, c'est trop tard.

Je parlais à un mur. Même avec toute la patience du monde, je ne réussirais pas à lui tirer les vers du nez.

Alors qu'il partait en marmonnant dans sa langue, je montai dans le bus. « Ne pas réveiller ce qui dort ». Il parlait comme ces pêcheurs traumatisés après avoir été témoins de tempêtes violentes, suite aux déchainements des flots lorsque les monstrueux volcans qui tapissaient le Pacifique se réveillaient.

Quelques mois plus tôt, j'aurais refusé de prendre au sérieux les légendes maories. Seulement celles-ci avaient un peu trop tendance à devenir réelles.

Chapitre 21

L'air était chaud et gorgé d'humidité. En descendant du bus, l'averse tomba. Les yeux rivés au sol, je regardais où je mettais les pieds pour éviter de glisser. Le tonnerre gronda et la ville s'illumina lorsqu'un éclair zébra le ciel.

Je franchis les derniers mètres me séparant de la maison. La porte claqua derrière moi et je me débarrassai de mes chaussures trempées et de ma veste qui m'avait servi de parapluie. Je m'installai dans la cuisine en me servant un soda. L'orage était parti pour durer. Je pouvais tirer un trait sur l'idée de me rendre à la plage. Ne pas voir Eridan me minait d'avance. Lui et Nalu étaient-ils en sécurité ?

Ma mère entra quelques minutes plus tard, trempée de la tête aux pieds.

— Quel temps ! s'exclama-t-elle.

— Tu veux un jus ?

— Je préférerais une tisane. Et je comptais préparer une brandade de morue pour ce soir, le père de Bastien nous a offert trois poissons.

Je m'apprêtais à faire chauffer l'eau pour la tisane lorsque ma mère me devança avec un clin d'œil. Il n'était plus nécessaire que je sois aux petits soins avec elle.

Nous nous apprêtions à vider les poissons lorsque la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas, me faisant lâcher le couteau que je tenais.

— Maman, j'ai besoin d'aide ! appela Jared d'une voix urgente.

Il boitait. Son imperméable était trempé, tout comme ses cheveux. En se baissant pour retirer ses bottes, il poussa un gémissement de douleur.

Du sang. Son pantalon était déchiré et sa jambe droite tachée.

— Assieds-toi sur le canapé, dit aussitôt Debra en repoussant la table basse pour faire de la place.

— Ça me brûle, grogna-t-il.

— Ne bouge pas. Je vais chercher des serviettes.

Elle alla dans la salle de bain et revint avec deux grandes serviettes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

— Nous avons été attaqués, répondit sombrement Jared alors que notre mère plaçait un tabouret sous sa jambe.

Attaqués. L'orage grondait à présent à l'intérieur de ma poitrine.

— Par qui ?

— Des siréniens. Ils ont failli noyer deux d’entre nous.

— Quoi ?!

Ma voix partit dans les aigus. Jared ne me regardait pas. Notre mère ne s’embarrassa pas du jean : elle découpa directement le tissu pour laisser apparaître la blessure.

— Une morsure, murmura-t-elle.

Les traces de dents étaient facilement reconnaissables : une mâchoire identique à celle des humains.

— Un des siréniens m’a entraîné au fond, expliqua Jared. Je me suis débattu et il m’a mordu la jambe.

Des images plus atroces les unes que les autres se bousculaient dans ma tête. C’était impossible ! Des siréniens n’auraient jamais pas pu faire ça !

— Je vais désinfecter, dit notre mère. Tu te sens fiévreux ? Nauséeux ?

C’est moi qui me sens nauséuse.

— Non, juste cette blessure qui me fait un mal de chien.

— La plaie n’est pas très profonde. Je vais surveiller ta température. Si jamais tu as de la fièvre, on t’emmène voir un médecin.

Jared rejeta sa tête en arrière et ferma les yeux pendant que notre mère désinfectait.

— Raconte, demandai-je d’une voix blanche.

Plus tôt il parlerait, plus vite je saurais à quoi m’en tenir.

— Ils étaient quatre. C’était la fin de journée, on s’apprêtait à rentrer. On a vu leurs nageoires grises de loin, à la surface. Ils ne cherchaient pas à se cacher. Lorsqu’ils sont arrivés à hauteur du bateau, celui en tête a fait quelque chose d’étrange : l’eau s’est déplacée comme si elle prenait vie et s’est infiltrée dans le bateau, droit sur l’extracteur. Les trois autres siréniens se sont déployés sous l’eau. Il y a eu des chocs répétés. L’alarme s’est déclenchée lorsque la coque a été percée et mes hommes se sont empressés de verrouiller la salle de l’extracteur pour que nous ne nous mettions pas à couler. Mon collègue, Dan, a pris le harpon et a tiré. Le sirénien qui manipulait l’eau n’a pas été touché, mais il a attiré mon collègue en le faisant passer par-dessus bord. Il ne réapparaissait plus. J’ai pris le harpon et j’ai plongé à sa suite. Je l’ai manqué de peu. Le sirénien a foncé sur moi, ce qui a permis à Dan de remonter à la surface. Là, nous nous sommes battus. Il m’attirait vers le fond, l’air me manquait. Je ne sais plus à quel

moment il m'a mordu, mais j'ai réussi à le blesser à l'épaule et il m'a lâché.

J'avais retenu ma respiration tout au long du récit, mes doigts plantés dans mes genoux.

— Après ça ils étaient partis, il n'y avait plus aucune trace d'eux. De toute manière on ne voyait plus rien.

— Pourquoi ça ?

Ma question sembla hérisser Jared.

— Ils ont eu ce qu'ils voulaient. L'extracteur est détruit, il a implosé sur lui-même et le produit s'est répandu dans l'eau.

Je savais ce que ça voulait dire : ce phénomène s'était déjà produit à cause d'une fuite. Ce jour-là, Nalu était tombé malade. Et maintenant, quel en serait l'impact ?

— Et ton collègue ? demanda notre mère.

— Il a probablement quelques côtes cassées. Il est parti à l'hôpital. J'étais censé prévenir sa famille...

— Je vais le faire.

Debra prit son portable et partit dans le bureau de Jared récupérer le numéro dont elle avait besoin.

Je me retrouvai seule face à mon frère.

— Tu n'as pas une question à me poser ?

Je me mordis la langue, j'en avais plusieurs, mais surtout une en particulier, je devais le reconnaître.

— Tu ne veux pas savoir si ton ami sirénien était parmi eux ?

— Eridan ne ferait jamais une telle chose.

— Eridan, répéta Jared comme s'il se rendait compte pour la première fois qu'il avait un nom. Je t'avais prévenue à leur sujet. Et voilà ce qui est arrivé.

— Je suis sûre qu'il y a une bonne raison.

— Ils nous ont attaqués, Carly !

— Les siréniens que j'ai rencontrés ne sont pas violents.

— Et que fais-tu de ceux-là ? Tu te rends compte que ces êtres soi-disant intelligents n'ont pas discuté, qu'ils étaient prêts à nous tuer ? Qu'est-ce que ça peut leur faire ce que l'on fait avec les minerais ?

Je n'avais pas la réponse.

— Il faut que j'en parle à Eridan, insistai-je, il aura une explication.

Je tripotais malgré moi la flûte maorie dans la poche de ma veste. Jared m'attrapa le poignet.

— Ce sirénien n'est pas ton ami, Carly.

— Bien sûr que si ! Il est même plus que ça.

Je compris à son expression que je venais de faire une erreur.

— Plus que ça ?

Son visage se mua en une mine horrifiée.

— C'est un poisson !

— Je tiens à lui. Tu n'essaies pas de comprendre. Tu n'as que des préjugés.

— Je me base sur ce qui vient de se passer. Tu ne dois pas le revoir, Carly.

Il baissa les yeux sur mon poignet et remarqua la flûte.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je ne répondis pas.

— C'est ton lien avec lui, c'est ça ?

— Jared, non !

Il fut plus fort, et surtout plus rapide, que moi. Il ouvrit mes doigts pour me prendre la flûte et la ranger dans sa veste. Lorsque je tentai de la récupérer, il bloqua mes mains.

— Arrête ! Lâche-moi !

Il serra davantage mes poignets, me tirant des larmes. Lorsqu'il comprit ce qu'il était en train de faire, il m'attira brusquement dans une étreinte.

— Je suis désolé, mais je t'aime trop pour risquer qu'il te fasse du mal.

La porte du bureau s'ouvrit sur notre mère. J'étouffai le cri qui menaçait de jaillir de ma gorge. Lorsque Jared desserra son emprise, je me dégageai et allai m'enfermer dans ma chambre.

*

Je dormis très mal cette nuit-là. Je revoyais en boucle la scène de l'attaque décrite par Jared et mes réveils étaient ponctués par le tonnerre et le vent. La tempête faisait rage, que mes yeux soient ouverts ou clos.

À l'aube, le ciel restait gris, mais l'orage était passé. Seule ma mère se trouvait dans la cuisine. Elle écoutait les informations à la télévision et coupa le son au moment où j'entrai.

Les images étaient suffisamment parlantes : au large de la côte, une étendue vert foncé était en train de se répandre. Les images aériennes dévoilaient le lieu de l'accident, qui se situait à une distance encore éloignée des terres, et même s'il était difficile d'estimer les dégâts, il y en aurait.

— Ils l'appellent la marée verte à cause de sa couleur, me dit ma mère. Ils mentionnent l'entreprise d'extraction des minerais, qui n'a pas encore répondu aux questions des journalistes ; officiellement personne ne sait ce qui s'est passé. Tu te doutes qu'on ne parle pas de siréniens. Les médias veulent faire le buzz avant même de savoir ce que les spécialistes diront.

Je hochai la tête sans rien ajouter.

Un peu plus tard, en arrivant à l'université, je fus la cible de tous les regards. On m'observait, on me pointait du doigt, on chuchotait sur mon passage. Tout le monde savait que mon frère travaillait dans l'extraction des minerais.

Je cherchai Tasha et Bastien au milieu du flot d'étudiants et je finis par les repérer au bout du couloir, devant la classe du cours de géobiologie.

Une silhouette me bloqua le passage.

— Salut Carly.

Tobias. Il était entouré de son habituelle bande de copains. Cela faisait plusieurs jours que je ne l'avais pas croisé.

— Je n'ai pas envie de parler, le rabrouai-je.

— J'ai vu un documentaire sympa à la télé. Le genre qui pourrait t'intéresser. Il s'agit d'une fille qui prétend pouvoir parler avec les baleines.

Il ne méritait pas que je perde mon temps avec lui. Je voulus le contourner, mais il m'en empêcha.

Cette fois, il se pencha pour me chuchoter à l'oreille :

— Je t'ai vue à la plage l'autre jour, tu étais en sacrée compagnie.

Mon cœur se glaça. Quand ? Qu'avait-il vu ?

— Je n'aurais jamais imaginé que tu avais de tels... goûts.

Le rouge me monta aux joues.

— Ça te fait quoi de l'embrasser ? Il doit avoir une sacrée odeur de poisson, non ? Sans parler de sa peau visqueuse. Il paraît qu'il a des crochets sur les mains et les écailles. C'est ça qui t'excite ?

Je le repoussai.

— Arrête, menaçai-je.

— Je comprends mieux pourquoi tu refusais de sortir avec moi. Si je ne suis pas assez bien pour toi, c'est que personne ne l'est.

— Tais-toi !

Je me jetai sur lui en enfonçant mes poings dans son torse. Il manqua de perdre l'équilibre, mais se rétablit et continua de rire ouvertement.

— Carly !

Je sentis les bras de Tasha m'entourer pendant que Bastien se plaçait devant moi. Il avait une demi-tête de moins que Tobias, mais l'effet fonctionna. Tobias battit en retraite, non sans quitter son sourire goguenard.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? chuchota Tasha contre moi. Il t'a fait du mal ?

Les larmes coulaient sur mes joues. C'était plus que je ne pouvais le supporter.

Chapitre 22

En franchissant le hall d'entrée, j'entendis des voix depuis le bureau de Jared ; il était manifestement en rendez-vous.

Je passai dans la cuisine et me servis un verre d'eau tout en grignotant quelques biscuits, plus par angoisse que par réelle faim.

Il faut que je voie Eridan.

Peu importe ce que Jared en pensait, j'allais l'obliger à me rendre la flûte.

La porte du bureau s'ouvrit et je découvris ses interlocuteurs : deux hommes en uniforme bleu avec une tunique boutonnée argentée et une casquette à visière.

Ils saluèrent Jared avant de sortir.

— Qu'est-ce que la police faisait là ?

Mon frère me lança un regard accablé.

— Ils venaient prendre les informations complémentaires à l'enquête sur les produits qu'on utilise pour l'extracteur. Ils sont en contact avec l'Autorité de Protection Environnementale.

Pas besoin d'être devin pour savoir ce que cela signifiait.

— Ce n'est pas ma faute, Carly, dit Jared avec un air douloureux.

— Tu vas me faire croire que tu ignorais la dangerosité de ces produits ?

— Ils sont autorisés sur le marché.

— Ce n'est pas parce que c'est légal que c'est sûr. Cela va avoir des répercussions dont on ignore encore l'impact sur le long terme. Ça va avoir une incidence sur le myriophylle austral, et donc sur maman. Toi qui prétends vouloir l'aider, tu la condamnes en faisant ça.

Il avait blêmi.

— Tu ne peux pas le savoir.

— Le myriophylle est sensible à la pollution, on ne peut même pas le cultiver en labo, car il est trop fragile ! La plante va disparaître, il faudra la trouver ailleurs, ce qui peut prendre des années encore...

Jared était devenu blême. Il perdait le contrôle et il détestait ça. Mais je n'en avais pas fini avec lui.

— Ce n'est pas comme si tu n'avais pas pu l'anticiper. Quand il y a eu la fuite, tu aurais dû comprendre que les problèmes ne faisaient que

commencer.

Jared ouvrit les bras en grand.

— Tu n’as pas compris ?

— Compris quoi ?

— Ce sont les siréniens qui sont responsables depuis le début ! Maman m’a dit que tu en avais trouvé un dans les parages.

— Un enfant ! C’était un enfant ! Jamais, il n’aurait saccagé quoi que ce soit.

L’argument ne le convainquait pas. Jared n’avait pas vu Nalu. Personne ne pouvait imaginer que du haut de ses cinq ans, il puisse avoir la force ou l’intention de saboter une machine complexe et sophistiquée.

— De toute manière le mal est fait, assena Jared. Je vais faire ce que je peux pour aider. Et les siréniens, c’est de l’histoire ancienne.

Sa dernière phrase sonnait comme une sentence. Il fouilla dans sa poche et déposa la flûte sur la table basse du salon.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Je l’ai vu. Eridan.

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Nous avons eu une petite discussion lui et moi. Il a refusé d’admettre qu’il était impliqué, bien sûr.

— Tu l’as accusé ?

Ma voix frôla l’hystérie. J’étais déjà en colère contre lui, mais je me découvrais une fureur encore plus grande.

— Il m’a bien rendu la pareille, ironisa Jared. Je lui ai demandé de ne plus jamais revenir, et surtout de rester loin de toi.

Une vague de nausée me souleva.

— De quel droit tu te permets de décider de ma vie ? De vouloir contrôler mes sentiments ? Tu n’essaies même pas de voir au-delà des différences !

— Et tu oublies un peu trop ces différences.

Ce fut la goutte de trop. J’attrapai la flûte et m’enfermai dans ma chambre. Mon sac de cours s’écrasa dans un coin, j’attachai mes cheveux et pris un pull léger avant de revenir dans le salon. Jared n’avait pas bougé. Il ne cherchait plus la confrontation et resta silencieux pendant que j’enfilais mes chaussures.

— Où est-ce que tu comptes aller ? soupira-t-il.

Je mis mon imperméable en l’ignorant royalement.

— Carly.

Je levai les yeux vers lui, mon frère que j'aimais tant et qui pourtant ne m'avait jamais fait autant de mal qu'en cet instant. Comment pouvait-il encore prétendre vouloir mon bien ?

— Je suis désolé. Reste, s'il te plait...

Sa voix chuchota, déchirante.

— Il va falloir que tu apprennes à te remettre en question, Jared. Tu ne peux pas faire du mal autour de toi et espérer qu'on te pardonne aussi facilement.

Lorsque je tendis la main vers la poignée, il ne me retint pas. Je claquai la porte derrière moi.

Je me mis à courir. Vite. Mon souffle s'accéléra sous l'effort et l'angoisse. Les paroles de Jared continuaient de me faire mal. Et dire que quelques jours plus tôt, j'étais sur un îlot paradisiaque, dans les bras de celui que j'aimais. Ce n'était peut-être pas logique, pas rationnel, mais je l'aimais.

Une fois à Cave Rock, je me postai face à l'océan bruyant et dangereux. Le courant était fort, des grains d'eau tapaient contre les rochers, créant une fine écume qui allait et venait. La flûte avait laissé des marques dans ma main crispée. Je sifflai dedans à pleins poumons.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

Je savais qu'Eridan entendrait mon appel et qu'il viendrait. Il était toujours venu.

L'océan rugissait. Il se moquait de moi, de mes angoisses et de mon impatience. Il me mettait au défi d'attendre.

Lorsqu'une heure s'écoula, je sifflai à nouveau.

Toujours rien. L'horizon ne m'avait jamais paru aussi traître. Ma vue me jouait des tours et au milieu des vagues, je crus à plusieurs reprises apercevoir une caudale bleue, mais je me trompais.

« Renonce », grondait l'océan.

« Rentre chez toi », frémissait le vent.

À tour de rôle, les éléments cherchaient à me déstabiliser ; ils tourbillonnaient, tempêtaient, bourdonnaient, écumaient.

Je ne vais nulle part.

Ils pouvaient se déchaîner, je n'avais pas peur.

La luminosité baissait graduellement. Bientôt, il ferait nuit. Je me recroquevillai, la capuche de mon imperméable rabattue et j'attendis, assise, en appui contre un rocher qui m'offrait un abri de fortune.

Je m'assoupis et me réveillai plusieurs fois au cours de la nuit. Toujours aucun signe d'Eridan. Je soufflais à intervalle régulier dans la flûte, mais avec de moins en moins de conviction. Mon cerveau avait fait le tour de toutes les possibilités : Eridan avait peut-être pris mon frère au mot et ne reviendrait pas ; il m'en voulait ; il se sentait trahi ; ou alors il était blessé ; ou Nalu malade...

Lorsque l'aube pointa, mon corps était engourdi à force d'être resté dans la même position.

Je jouai de la flûte, de toutes mes forces, avec le sentiment que ce serait la dernière fois.

Je t'en prie Eridan, reviens-moi.

Je refusais que son dernier contact avec les humains se passe ainsi. Il avait des reproches à me faire ? Qu'il les dise. Il avait perdu confiance en moi à cause de Jared ? Je lui prouverais que j'en restais digne. Il était la plus belle certitude de ma vie.

Lorsque je le verrais, je lui dirais ce que je ressentais.

Je bus et mangeai quelques biscuits. Un peu plus loin, deux promeneurs avaient bravé le mauvais temps pour sortir leur chien. Ils ne me virent pas.

Lorsque l'air commença à se réchauffer et qu'un rayon de soleil perça timidement les nuages, je vis celui que j'attendais. Eridan nageait vers moi. J'étais à deux doigts de plonger pour venir à sa rencontre.

Lorsqu'il sortit la tête de l'eau, le doute n'était plus permis : son expression était distante.

Je m'accroupis et tendis une main hésitante pour effleurer sa joue. La mâchoire contractée, il n'eut pas de réaction.

— Je t'appelle depuis hier soir, soufflai-je, je pensais...

Les mots restèrent bloqués dans ma gorge.

— Que veux-tu, Carly ?

— Tu as vu mon frère.

Ce n'était pas une question.

— Oui, j'ai fait sa connaissance.

Il n'y avait pas la moindre trace de tendresse ou d'affection dans son regard. J'avais anticipé le pire et pourtant rien n'aurait pu m'y préparer.

— Je suis désolée, nous allons faire quelque chose pour la marée verte...

Il secoua la tête.

— Les humains ne peuvent rien.

Son ton était tranchant.

— Nous le sentons. Quelque chose est en train de changer. Pour l'instant, c'est à peine perceptible, mais ça va empirer et nous n'avons plus le choix. À présent que les sirènes sont rentrées, nous...

— Les sirènes sont rentrées ?

Mon cœur se serra au souvenir de promesses données sur un îlot si proche du paradis qu'il n'avait pu être réel.

— Nous devons partir, Carly.

Les yeux bleu-océan d'Eridan me firent l'effet d'un électrochoc.

— Partir ?

— Nous quittons la cité de corail. C'est une mesure de précaution, mais nous avons choisi d'anticiper. Les répercussions sur notre espèce ne se feront pas tarder. Nous ne pourrons plus nous nourrir sur le moyen terme.

Le Pacifique était immense et il partirait loin, je le devinais.

J'aurais voulu lui parler des scientifiques qui travaillaient pour l'Autorité de Protection Environnementale, des techniques pour traiter les marées noires, de la capacité des humains à réparer – au du moins tenter de réparer – leurs erreurs.

Son visage était fermé, ses yeux fuyants.

— Et moi ? soufflai-je. Et nous ?

Il posa sa main palmée sur la mienne, aussi froide que l'Antarctique.

— C'est pour ça que je suis venu. Pour te dire que c'est la dernière fois que nous nous voyons.

Ses mots glacials s'infiltrèrent dans mes veines.

— C'est mieux ainsi, poursuivit Eridan comme s'il parlait de quelque chose de banal. Nous n'aurions pas pu continuer de toute façon.

— Ce n'est pas ce que tu disais il y a quelques jours.

— À ce moment-là, je ne pensais pas que nous puissions être menacés. Je vivais l'instant présent, en oubliant... tout le mal que les humains peuvent faire.

À travers ses yeux se lisaient la méfiance et la rancœur, dirigés contre ceux qui détruisaient, malmenaient et épuisaient les ressources marines.

— C'est comme ça que tu vois les choses ?

— Honnêtement Carly, ce n'était qu'une question de temps avant que l'un de nous deux ne se réveille.

Un rêve, voilà à quoi il comparait notre relation. Il aurait été facile de se contenter de cette réponse. Seulement je n'avais pas imaginé notre complicité, notre intimité, notre attirance réciproque. Ce rêve éveillé avait été partagé et avait créé un lien aussi beau qu'improbable. Et à présent, il souhaitait tout détruire.

Je tentai un compromis :

— Même si tu es loin, on pourrait continuer de se voir, trouver un point de rencontre, je viendrais en bateau, toi à la nage.

Eridan eut une moue dubitative.

— Pourquoi ? Et où ça nous mènerait ?

Son indifférence me mettait en colère. J'avais abaissé mes barrières et accepté de me montrer vulnérable en sa présence. Pourquoi se comportait-il comme si cela n'avait pas d'importance ?

— Il n'y a pas d'avenir possible entre nous, asséna Eridan, il n'y en a jamais eu. Peut-être que, dans le fond, je manquais de la présence d'une femelle. Je me suis laissé aller, je n'aurais pas dû.

Quelle horreur.

Ses paroles étaient du venin qu'il diluait pour me le faire boire par petites gorgées. M'empoisonnant lentement mais sûrement.

Il reprenait tout. Chaque sourire, chaque regard, chaque caresse. Il effaçait le tout aussi vite que les châteaux de sable disparaissent avec la marée.

J'eus un sursaut.

— Et Nalu ?

— Il nous suivra, bien entendu.

— Je ne peux même pas lui dire au revoir.

— Je pense que c'est mieux pour lui. D'ici quelque temps, il t'aura oubliée.

Bien sûr, ce n'était qu'un enfant, il grandirait et je ne serais plus qu'un vague souvenir.

— Je dois y aller.

Eridan prit appui sur le rocher, l'air soulagé de mettre fin à cette conversation.

— Au revoir Carly, murmura-t-il.

Comme au ralenti, je le vis s'écarter.

— Attends !

Je tendis la main vers lui, mais il attrapa mon poignet et m'obligea à rester en contact avec la surface de la pierre. Un moyen de me faire comprendre que l'océan ne tolérait plus ma présence.

J'étais tellement choquée que je ne le vis pas mettre la tête sous l'eau. Sa caudale brillante remonta le temps d'une seconde. Combien de fois l'avais-je vu nager ainsi et combien de fois m'étais-je extasiée devant cette ondulation si parfaite, incarnation de son unité avec l'océan ?

Il disparut de la surface et en dépit de tous mes espoirs, je sus qu'il ne reviendrait pas.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Le vent transportait les nouvelles plus vite que l'on ne pourrait le croire.

Venant du large, il ramenait avec lui des odeurs chimiques émanant de la marée verte. Toute la côte était en alerte et des réglementations strictes furent mises en place, avec notamment l'interdiction d'accéder aux plages ou de naviguer en mer.

J'écoutais les informations à la TV avec l'impression de fixer des choses venant d'une autre réalité. La mienne avait été altérée. Je me sentais vide, absente, déconnectée. Une partie de moi manquait et je ne savais pas si je la retrouverais un jour.

Les cours à l'université s'enchaînaient, mais j'étais incapable de me concentrer sur quoi que ce soit.

En poussant la porte du labo, je me rendis compte que je n'étais pas venue depuis longtemps. Thompson était en pleine étude, la tête penchée sur un microscope.

— Ah, Carly, me salua-t-il, je me doutais que vous viendriez me voir.

Je pris place sur un tabouret en face de lui.

— Qu'est-ce que vous regardez ? demandai-je en désignant le microscope placé devant lui.

— Je termine l'analyse d'un échantillon de la marée verte pour étudier la manière dont elle se disperse dans l'eau.

Il ne nomma pas les types de polluants impliqués ; à ce stade, que leur utilisation soit légale ou non, le mal était fait.

J'étais prête à tout entendre, les effets sur le court terme, le long terme, les risques. Je m'étais blindée.

— Carly, je peux me permettre une remarque ?

Thompson s'était écarté de son microscope.

— Si vous êtes ici pour vous autoflageller, je ne suis pas la bonne personne pour vous écouter.

Domage, l'autoflagellation me paraissait être une bonne idée.

— Je sais ce qui se raconte au sujet de votre frère, vous ne devriez pas vous laisser...

— Vous avez raison, l'interrompis-je. Ce qui est fait est fait. Ce que je veux savoir, c'est l'impact sur l'environnement et les mesures qui vont être

prises.

Ma réponse n'était pas tout à fait honnête. Mais l'action me paraissait être une bien meilleure option que la victimisation.

— Le courant est en train de ramener la marée verte vers les terres. Nous avons plusieurs techniques à l'étude, en nous inspirant de celles déjà pratiquées pour les marées noires. L'utilisation de dispersants pour commencer.

Les dispersants accéléraient la dispersion naturelle par la houle, mais ils étaient aussi toxiques et dangereux pour l'écosystème.

— C'est la solution économique.

— Effectivement. Nous avons aussi la technique des désémulsifiants. Lorsque les nappes sont importantes, la mise en place de barrages flottants peut limiter la propagation. Son utilisation permettrait de séparer la marée verte des eaux maritimes. On effectue le pompage en surface à l'aide d'un chalutier qui, grâce aux barrages flottants, permet de contenir la pollution et ensuite de l'aspirer.

— Laissez-moi deviner : cette méthode est plus coûteuse ?

— Oui, les navires sont des engins complexes, très coûteux et peu polyvalents. Mais je plaide en faveur de cette option. J'attends un coup de fil cet après-midi, pour savoir si elle sera retenue.

Il m'adressa un faible sourire.

— Et si la marée verte atteint les plages ?

— Ce que j'ai vu au microscope sur la composition des produits n'envisage rien de bon. Les plages de galets présentent des risques élevés de contamination en profondeur. Il sera pratiquement impossible de tout nettoyer. Sans compter que les couches de produits chimiques risquent de s'agglutiner ; soumis aux marées, ils seront emportés et provoqueront une nouvelle pollution ailleurs.

Il n'en parlait pas, mais il y aurait dans ce cas aussi, une conséquence pour la faune ; les oiseaux étaient les victimes suivantes des désastres écologiques.

Thompson se racla la gorge.

— Concernant notre ami sirénien...

— Il est parti, dis-je précipitamment. Ils le sont tous.

Thompson hocha la tête.

— C'est sans doute plus sage.

Je fixai mes mains sans répondre. Le scénario catastrophe était en marche. Un premier déséquilibre en entrainerait un second, et ainsi de suite. Aussi formidable qu'était le Pacifique, la force de nuisance des êtres humains l'était davantage. Il finirait par reprendre ses droits, mais à quel prix ?

Ma gorge se serra.

— Si vous avez besoin de bénévoles pour aider à quoi que ce soit...

— Je ne manquerai pas de faire appel à vous, merci Carly.

*

— Comment était ta journée ? me demanda ma mère lorsque je passai le pas de la porte.

Je haussai les épaules, guère d'humeur à faire la conversation.

— Ça va... Quelle quantité de myriophylle il te reste ?

Même si j'avais eu ma dose de soucis pour la journée, je ne pouvais faire l'impasse sur ce sujet-là.

— Trois flacons pleins, me répondit-elle.

Soit l'équivalent de trois semaines, peut-être quatre, de traitement. Cela paraissait tellement peu. À l'heure qu'il était, le myriophylle n'était pas encore touché par la pollution de la marée verte, mais cela ne saurait tarder. Si seulement les sorties en bateau étaient autorisées ! J'en aurais organisé une avec Tasha et Bastien, pour en récolter une quantité capable de tenir plusieurs mois... C'était irréaliste. Trois humains n'auraient jamais pu faire mieux que trois siréniens.

— Tu as faim ? me proposa-t-elle.

Je jetai un regard à l'horloge, ce qui ne lui échappa pas. Il était dix-neuf heures ; Jared rentrait habituellement à vingt heures et je faisais systématiquement en sorte de l'éviter.

— Carly, j'aimerais que tu fasses preuve d'un peu plus de bienveillance vis-à-vis de Jared. Il ne va pas bien.

— Il a raison de ne pas aller bien, je m'en voudrais aussi à sa place.

C'était terriblement mesquin, mais je n'avais pu m'en empêcher.

Ma mère soupira.

— Il fait ce qu'il peut pour se rattraper. Le jugement a été rendu, tu n'as pas besoin d'en rajouter.

— Quel jugement ?

— Jared a dû rendre des comptes. Il a été jugé pour l'accident qui a causé la marée verte. Il encourt des travaux d'intérêt général et s'engage à aider au nettoyage de l'océan, en plus d'une amende de plusieurs milliers de dollars.

Je me servis un verre de jus d'orange et bus quelques gorgées.

— Ce n'est pas son patron qui est censé payer l'amende ?

Ma mère eut un pauvre sourire, comme si elle n'était pas surprise de mon ignorance.

— Son patron s'est désolidarisé de Jared. Il lui fait porter le chapeau en prétendant que Jared a pris des initiatives seul. Ce qui est en partie vrai, car lorsque Jared a été promu, son patron a insisté pour qu'il accélère la cadence de l'extraction des minerais, en lui faisant savoir que s'il n'était pas efficace, il n'hésiterait pas à le virer. Les polluants utilisés ont été approuvés par son supérieur, mais seulement à l'oral, il n'y a donc pas de preuve écrite qui inculperait le patron.

Je serrai les dents.

— Ce type est malhonnête.

— Et très bien protégé par son avocat.

Je vidai mon verre de jus d'orange et partis m'enfermer dans ma chambre en prétextant des devoirs. Là, je me laissai tomber sur mon lit. Est-ce que les choses pouvaient encore empirer ?

*

En fin de semaine, je rejoignis Tasha et Bastien pour notre cours de natation habituel.

L'entraîneur vociférait pendant que nous avalions des longueurs. Entre deux nages, les autres étudiants chuchotaient entre eux en commentant la mauvaise humeur de notre coach. On se serait cru au dernier entraînement avant les JO. Il réprimandait les bavardages, nous engueulait lorsque nous prenions plus de cinq secondes de pause et nous comparait à un troupeau de vaches en train de barboter.

En ce qui me concernait, ses cris me passaient au-dessus de la tête.

Je me concentrai sur mes mouvements et leur automatisme, ma respiration tous les deux temps pour le crawl et le papillon. Ma technique avait changé, j'avais gagné en rage. L'eau m'avait consumée, dévorée, altérée. Cet élément indomptable avait repris le pouvoir et m'avait fait

comprendre que je ne serais jamais gagnante. Il m'avait tout offert : il avait capturé mon cœur, m'avait redonné la foi et conquise par ses merveilles... avant de me précipiter dans son maelstrom.

Lorsque je sortis la tête de l'eau, l'entraîneur me regarda avec un drôle d'air.

— Tu as battu ton record personnel, Carly. Bravo, tes efforts ont payé.

Il y eut des murmures autour de moi. Ce n'était pas son genre de faire des compliments. Lorsque le dernier nageur fut passé, je détenais toujours le meilleur temps.

— Allez, tout le monde, c'est fini pour aujourd'hui ! Vous pouvez regagner les vestiaires.

— Tu viens, Carly ? demanda Tasha.

— Dans une minute.

Les étudiants sortirent de l'eau à tour de rôle et je me retrouvai bientôt seule dans le bassin. La ligne d'horizon redevint calme. Mes muscles se relâchèrent, mais en contraste, mon esprit tourbillonnait.

Pourquoi avais-je des sentiments aussi mitigés ? Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas redevenir comme avant ?

Ma fascination pour l'océan datait de l'enfance. Je n'avais pas attendu de rencontrer Eridan pour aimer répertorier toutes les nuances de bleu, tenter de retenir les deux cent trente mille espèces sous-marines connues à ce jour, ou rêver de parcourir les fonds océaniques jamais vus par l'homme. L'océan pouvait être accueillant et hostile, onctueux et rugueux.

Il n'avait fallu qu'une noyade et un coup du destin pour que ma vie se retrouve liée à celle d'Eridan. J'étais devenue une enfant de l'océan. Plus jamais je ne pourrais nager sans penser à lui. Il avait creusé en moi un abîme, un siphon tantôt dense et léger, tantôt concentré et bouillonnant.

Les derniers étudiants se dirigeaient vers les vestiaires et leurs voix m'insupportaient. Je voulais du calme, je voulais le silence.

J'inspirai et m'immergeai totalement.

L'accalmie. La sécurité. L'équilibre.

J'étais à ma place.

Je fermai les yeux, imaginant Eridan et Nalu à mes côtés. *Emmenez-moi dans votre cité de corail.* Ils me sourirent, comme si ma demande était légitime.

Prends ma main et celle de papa, me dit Nalu.

Ainsi escortée, je nageai avec eux. Fière et invincible, je pouvais retenir ma respiration bien plus longtemps que je ne l'imaginais. C'était euphorique.

Est-ce qu'on arrive bientôt ?

Oui, sois patiente, rit Nalu. Tu ne seras pas déçue.

Le bleu devint obscurité.

Je ne vois rien.

Pas de réponse.

Eridan ? Nalu ? Vous m'entendez ?

Noir, noir, noir. Quelque chose n'allait pas. Dans ma solitude, mon pire cauchemar ressurgissait. Une force m'aspira et s'empara de mon corps pour le mener dans une valse effervescente. Mes membres étaient lourds, mes poumons ne répondaient pas.

Eridan ne devait pas être loin, il ne me laisserait pas me noyer, il ne m'avait jamais laissée me noyer.

Où est-il ?

Ne m'abandonne pas.

Le bruit d'une secousse et d'une onde se propagea comme si quelque chose avait heurté la surface de l'eau. Des bras se refermèrent sur moi. La sensation d'apesanteur disparut, l'air remplaça l'eau.

— Carly !

Mon dos entra en contact avec le carrelage dur. Je voulais retourner dans les bras soyeux de l'océan. Des mains se posèrent sur mon visage et mes épaules. Ma poitrine resta bloquée, ma bouche s'ouvrit, mais je n'eus pas davantage de chance qu'un poisson en train d'asphyxier.

— Respire !

Tasha mima une inspiration puis une expiration. Bastien à côté d'elle en fit de même.

Je poussai un râle et mes poumons se gonflèrent d'oxygène. Mes pensées s'ordonnèrent. J'étais allongée à côté du bassin et l'entraîneur avait surélevé mes jambes.

— C'est bon, elle reprend conscience, dit-il. Tu peux m'expliquer à quoi tu jouais, Carly ?

Mes amis attendaient eux aussi une réponse, la mine inquiète.

— Je faisais... un exercice d'apnée.

Le coach plissa les yeux.

— De l'apnée ? Tu te moques de moi ? Ne refais jamais ça seule. Jamais sans sécurité. Tu risquais la syncope.

Je restai muette face à ses remontrances. Il s'adoucit :

— Dis-moi quand tu te sentiras mieux et tu pourras te redresser. Je vais aller te chercher un sucre et de l'eau. Vous deux, restez auprès d'elle.

Lorsqu'il s'éloigna, je me redressai lentement.

— Je t'apporte une autre serviette, proposa Bastien.

— Enfin, Carly, qu'est-ce qui t'a pris ? s'enquit Tasha.

Elle semblait prête à en remettre une couche.

— Je viens de te le dire.

— Tu veux vraiment me faire avaler ton histoire d'apnée ? On voyait ton corps à la surface et tu ne réagissais pas lorsqu'on t'appelait. Tu avais la tête sous l'eau et tu flottais comme si... comme si...

L'angoisse montait dans sa voix. Quelle image macabre leur avais-je donnée ? Mes larmes arrivèrent trop vite, puis coulèrent sur mes joues. Tasha m'enlaça.

— Je ne voulais pas... vous faire peur, vraiment... C'est juste... qu'il me manque...

J'enfouis ma tête contre l'épaule de Tasha. Des torrents d'eau salée dévalèrent mes joues. Irrépressibles. Bastien déposa une serviette sur mes épaules.

— Il ne reviendra pas, c'est ça ? demanda doucement Tasha.

Je fis un léger signe de négation.

— Je suis désolée, Carly.

Les sanglots reprirent de plus belle. Ma tristesse s'ancrait dans la réalité. Tasha me serra plus fort contre elle et Bastien me frictionna le dos.

— Ça va aller, me souffla-t-il, on est là, on ne va nulle part.

— On sera toujours là, renchérit Tasha.

Je continuais de pleurer. Et mon chagrin trouva un nouvel écho à celui que j'avais ressenti, des années plus tôt, au départ de mon père. Une porte qui se referme, une silhouette qui disparaît sans un regard en arrière. Le premier abandon qui m'avait brisé le cœur. J'avais choisi de me barricader derrière la colère et le ressentiment, contre lui et contre l'amour, mais c'était la tristesse qui voulait s'exprimer.

Ce jour-là je pleurais un autre abandon. La partie de mon cœur éprise d'Eridan venait de mourir.

OceanofPDF.com

Chapitre 24

Bastien et Tasha ne me quittèrent pas à la sortie de la piscine. Calée entre eux deux, bras dessus, bras dessous, nous ressemblions à des enfants inséparables. Et je devais bien reconnaître que leur présence me reboostait.

— Vous n’êtes pas obligés de me raccompagner chez moi, je vous assure que je me sens mieux.

— Et tu n’es pas obligée de faire bonne figure pour nous, dit Tasha.

Je fis tourner la clé dans la serrure, mes amis sur mes talons. Ils s’installèrent comme chez eux, firent bouillir de l’eau pour préparer une tisane et écumèrent les placards à la recherche d’une boîte de chocolats. Le meilleur remède pour tous les maux, selon Tasha.

Il s’était à peine écoulé un quart d’heure que la porte s’ouvrait sur mon frère et ma mère.

Debra embrassa chaleureusement Tasha et Bastien, qui n’étaient pas passés à la maison depuis un moment.

Jared les salua, mais son sourire n’était pas tout à fait naturel et je le regardai vraiment pour la première fois depuis une semaine. Il était épuisé et il avait maigri. Des cernes creusaient ses yeux à cause du manque de sommeil et du stress. On aurait dit qu’il avait pris dix ans d’un coup.

— Vous voulez rester manger ? proposa Debra.

— Avec plaisir ! répondirent mes amis.

Le dîner fut relativement agréable. Jared m’avait lancé un regard prudent au début du repas. La hache de guerre entre lui et moi était loin d’être enterrée, mais ce soir-là je n’avais plus d’énergie pour lui en vouloir. Nos échanges se limitèrent à préparer à manger.

Cela faisait longtemps que nous n’avions pas eu une soirée aussi détendue et je remerciai intérieurement Tasha et Bastien ; ils avaient même improvisé une tarte aux pommes pour le dessert. Comme si tout était comme avant.

Alors que je débarrassais la table, Jared me rejoignit dans la cuisine.

— J’ai une nouvelle qui pourrait t’intéresser.

Il avait parlé bas, comme s’il craignait de me faire fuir.

— Une bonne nouvelle, précisa-t-il. Après plusieurs discussions haut placées, les fonds ont été débloqués : l'Autorité de Protection Environnementale va mettre en place une équipe qui va utiliser des désémulsifiants pour nettoyer les eaux.

La solution la plus écologique, pas la plus économique.

— C'est vrai ?

Il acquiesça.

— On commence dès lundi officiellement, mais dès demain, on installera les barrages flottants pour limiter la propagation.

Je lui jetai un coup d'œil en coin. Le « on » ne m'avait pas échappé.

— Maman m'a raconté pour ton patron...

Jared secoua la tête.

— Ce type me sort par les yeux. J'aurais dû comprendre depuis longtemps quel genre d'individu il était. J'ai tenté de le convaincre de financer l'aide de nettoyage.

— Je ne le savais pas.

Il y avait tellement de choses que j'avais manquées.

— Il a menacé de me griller auprès de toutes les entreprises concurrentes pour que je ne rebosse jamais dans l'exploitation minière, mais à ce stade, il n'y a plus rien qu'il puisse faire contre moi.

J'ouvris la bouche, mais Jared me devança :

— Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit, d'accord ?

S'il y avait bien une chose que j'avais comprise, c'était que la confiance était primordiale dans toute relation. Mon frère avait ébranlé celle que j'avais en lui ; il faisait tout pour se racheter, il s'épuisait, il assumait enfin ses erreurs, mais au final pourrais-je lui assurer que notre relation redeviendrait comme avant ?

Le téléphone de Jared sonna dans sa poche. Il l'en extirpa, et sa mine soucieuse s'apaisa un instant.

— Allô papa ?

Je tressaillis. En temps normal j'aurais aussitôt quitté la pièce. Mais quelque chose me retint.

— C'est merveilleux ! Est-ce que... est-ce que je peux le dire à Carly ?

Il se tourna vers moi. Ce qu'avait dit notre père semblait avoir égayé sa journée.

L'air hésitant, il me tendit le téléphone, et je l'acceptai avec lenteur.

— Carly ?

La voix de mon père. Si familière et étrangère à la fois.

— Oui, c'est moi.

Ma voix ne parut pas tout à fait naturelle. Presque enfantine.

— Il y a quelque chose dont j'aimerais te parler. Jared est déjà au courant depuis quelques semaines, mais j'attendais de pouvoir te le dire de vive voix...

Les doutes étaient en train de monter. Jared sortit de la cuisine, comme pour nous laisser un peu d'intimité.

Le cri d'un nourrisson retentit dans l'appareil.

— Tu as une petite sœur, Carly.

Pendant une seconde, j'encaissai l'information.

Une petite sœur.

— Elle s'appelle Scarlett. Elle est née hier. Et elle... elle te ressemble, tu sais.

L'émotion dans la voix de mon père était telle que les larmes me montèrent aux yeux.

— Pourquoi ? articulai-je.

J'avais rêvé d'avoir une petite sœur. Tout comme j'avais rêvé de garder une famille unie et soudée. Autant d'années de déceptions qui s'étaient écoulées depuis le divorce.

Je revis tous les reproches que je lui avais faits depuis son départ. Mes refus de répondre lorsqu'il m'invitait à lui rendre visite, qu'il me souhaitait mon anniversaire avec de magnifiques cartes postales d'Hawaii, ou qu'il m'envoyait de l'argent.

J'en avais assez de repousser tout le monde autour de moi.

— Pourquoi tu es parti ? repris-je.

— Oh Carly, je suis désolé. J'ai été lâche, je le sais. J'ai gâché beaucoup d'années, je le sais aussi. J'ai quitté votre mère, mais pas vous. Jared et toi comptez tellement pour moi.

Ma voix resta bloquée dans ma gorge.

— J'ai des torts, je les ai longtemps fuis, par facilité, mais je ne veux pas continuer comme ça. Je sais que je suis maladroit, mais je veux faire partie de ta vie.

Chaque année depuis le divorce, il faisait le trajet jusqu'à Christchurch. Pourquoi avais-je refusé obstinément de lui adresser la parole ? Pourquoi ne pas avoir tenté de lui expliquer ce que je ressentais ? J'avais fait en sorte qu'il se lasse et qu'il espace ses visites.

— Moi aussi je suis désolée.

Mon père renifla à l'autre bout du fil. Il pleurait. Comme c'était bête de nous rendre malheureux pour si peu !

Il me répéta qu'il m'aimait, qu'il voulait que Scarlett connaisse sa grande sœur, si forte et courageuse – c'était ainsi qu'il me voyait. Et ses paroles me mirent du baume au cœur. Au moment de nous dire au revoir, pour la première fois depuis longtemps, je pus affirmer que je serais heureuse de lui rendre visite.

Chapitre 25

Allongée dans mon lit, les yeux fermés, le sommeil me fuyait.

Trois jours s'étaient écoulés.

Même avec les barrages et la technique des désémulsifiants, les efforts restaient insuffisants. Le temps était compté. Chaque jour, on retrouvait des centaines de poissons morts le long des côtes. Le port de Lyttelton s'était transformé en cimetière marin et les cadavres de l'océan s'amoncelaient, comme un avant-goût de la catastrophe qui guettait les terres.

Nous manquions de temps.

Et de moyens.

À force de me tourner et retourner dans mon lit, j'étais en sueur. Je me levai pour ouvrir la fenêtre, sentir le vent salé, et caler ma respiration sur les vagues au loin, que je devinais plus que je n'entendais.

Je me rallongeai, mon regard rivé sur le ciel étoilé.

Malheureusement, les cauchemars me rattrapèrent.

Eridan n'arpentait plus mes rêves, mais la marée verte me hantait. J'étais engluée jusqu'au cou, à vouloir sauver tout le monde en même temps. L'odeur nauséabonde me prenait à la gorge. Jared me criait de revenir, que c'était trop tard, que nous devions partir. Je tournais en rond, encore et encore. Le poison pénétrait les pores de ma peau, rampait sur mes jambes et mon ventre afin de pomper la vie en moi...

— Carly !

Je me réveillai en sursaut, surprise de constater que mes poumons se gonflaient d'oxygène et que l'odeur n'avait été que le fruit de mon imagination. Qu'est-ce qui venait de me réveiller ? Une voix ? Je clignai des yeux ; j'étais trempée ! De l'eau dégoulinait dans mes cheveux, sur mon menton, me donnant la terrible impression que ce rêve était un peu trop réel.

— Carly !

Un filet d'eau flottait dans les airs, en suspension au-dessus de mon lit.

Je me levai d'un bond pour scruter la nuit. Au milieu du jardin faiblement éclairé par la lumière de la lune, une petite main palmée s'agitait depuis le bord du cours d'eau : Nalu.

Ce n'était pas possible ! Étais-je encore en train de rêver ? Pourtant, son regard d'enfant était braqué sur moi, et il frappait de sa nageoire la surface

avec enthousiasme.

Je manquai de tomber de mon lit en me hâtant de quitter ma chambre. Pieds nus et en chemise de nuit, je traversai le salon pour ouvrir en grand la baie vitrée. Mon cœur battait la chamade ; le petit siréneau avec son sourire d'ange était bien là.

Je tombai à genoux dans l'herbe.

— Nalu !

Il tendit ses bras vers moi. Je l'attrapai par la taille et le hissai hors de l'eau. Il se blottit contre moi, sa peau fraîche et humide acheva de me réveiller. Comme ses câlins m'avaient manqué !

— Tu sens toujours aussi bon, dit-il, son nez dans mes cheveux.

Il allait me faire pleurer.

— Tu ne devrais pas être ici, c'est dangereux avec la marée verte.

— Non, tout va bien. Et puis je ne suis pas venu seul.

Alors une autre tête émergea de l'eau : Adaro.

— Bonsoir Carly, dit-il d'une voix réservée.

Je poussai un discret soupir de soulagement, ce n'était pas Eridan.

— Nalu est venu te dire au revoir. Ce petit chenapan est parti si vite que je n'ai pas eu d'autre choix que le suivre.

— Au revoir ?

Nalu se serra encore plus fort contre moi.

— Papa a dit que nous devons quitter la cité, que tout le monde s'en va. Mais je ne veux pas, Carly, pas sans toi.

Sa petite poitrine tressauta, comme s'il réprimait des sanglots. Sa peine me brisait le cœur.

— Moi non plus je ne veux pas que tu partes, Nalu.

Ses bras entouraient solidement mon cou. Il déposa plusieurs baisers sur ma joue et j'en fis autant. Je m'imprégnai de son odeur salée, de son amour inconditionnel d'enfant.

— Même si je suis loin, je ne t'oublierai jamais, lui dis-je.

— Tu penseras à moi ?

— Tous les jours.

— Tu es la plus belle humaine que j'ai rencontrée.

— Et toi, tu es le plus adorable des siréneaux. Mais tu dois écouter ton père. Il ne faut plus que tu files en douce comme ça pour me voir, d'accord ?

Ses beaux yeux turquoise se remplirent de larmes.

— Tu ne peux vraiment pas venir avec nous ?

Je n'avais pas les mots pour lui expliquer que même si c'était possible, son père ne voulait plus de moi.

Adaro nous observait en silence. Lorsque Nalu sembla résigné, je le remis doucement dans l'eau.

— J'étais heureux de te connaître, dit Adaro, tu as changé beaucoup de choses pour Eridan.

— J'en doute. De toute façon ça n'a plus d'importance.

Adaro secoua la tête, embêté.

— Tu ne peux pas voir les changements, mais je t'assure qu'il y en a. Tu lui apportes... quelque chose que personne d'autre ne lui apporte.

Pourquoi Adaro enfonce-t-il le couteau dans la plaie ? À la rigueur, il aurait dû s'exprimer au passé.

— Carly ?

La lumière extérieure du jardin illumina d'un coup les lieux. Je me relevai d'un bond. Jared avançait vers moi, sourcils froncés, l'air d'avoir été tiré du sommeil. Ses yeux s'écarrillèrent.

— Qu'est-ce que... des siréniens !

Il avait crié. En moins d'une seconde, Adaro plongeait, tenant fermement Nalu contre lui. Je me plaçai entre mon frère et le cours d'eau.

— Jared, ne fais rien, je t'en prie.

— Qu'est-ce qu'ils font là ? Pourquoi est-ce qu'ils viennent te voir ? Si c'est encore lui...

— Non, ça n'est pas Eridan, laisse-les !

Il prit son téléphone et composa un numéro.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'appelle la patrouille maritime. Il faut les chasser d'ici.

— Jared, non !

Je voulus récupérer le téléphone, mais il s'écarta à temps. Lors de ma deuxième tentative, il tenta de me saisir les poignets, sauf qu'il n'avait qu'une main de libre. En reculant, son pied percuta les pots de fleurs vides et il tomba à la renverse, moi par-dessus lui. Je fus plus rapide pour me relever et récupérer le téléphone dans l'herbe.

— Rends-moi...

Je le jetai de toutes mes forces dans le cours d'eau.

Jared resta étalé dans l'herbe, choqué. Sans lui laisser le temps de réagir, je me mis à courir en remontant la rivière. J'enjambai la barrière qui

délimitait le jardin en ignorant les appels de mon frère. Adaro nagerait vite, je n'étais même pas sûre que mes actes aient le moindre sens.

J'ai besoin de m'assurer qu'ils sont en sécurité.

Je courus à perdre haleine et coupai par la route. Les graviers écorchaient la plante de mes pieds, mais je m'en moquais. Je récupérai Avon River plus loin, jusqu'à Bridge Street.

À bout de souffle, je scrutai les remous dans la rivière. Là, la nageoire mi-brune, mi-violette d'Adaro était parfaitement reconnaissable. Et Nalu ? Sa petite silhouette se détacha des bras d'Adaro pour remonter à la surface.

Il sortit la tête de l'eau et Adaro l'imita.

— Allez-y, dis-je en pointant du doigt le large, la voie est libre.

Adaro me regardait avec curiosité.

— Tu t'es retournée contre ton propre frère pour nous laisser partir ?

Mon bras resta tendu.

— Dépêchez-vous ! S'il a vraiment décidé d'appeler les patrouilleurs, des humains vont venir vous chasser ou pire !

Adaro ne se pressa pas. Il était aussi prudent et réfléchi qu'Eridan, alors pourquoi perdait-il du temps ?

Nageant jusqu'à ma hauteur, il se posta à côté d'une grosse racine. J'abaissai mon bras.

— Est-ce que tu as entendu parler de Tangaroa ? me demanda-t-il.

Un souvenir se fraya jusqu'à ma mémoire. Mikaere avait prononcé ce nom.

— La créature des profondeurs.

— C'est un être très intelligent, le plus grand prédateur que nous, siréniens, connaissons. Il arpente les abysses, mais il lui arrive de nager en eaux moins profondes, pour faire passer des messages aux habitants de l'eau. Car ce qui se passe dans les abysses a une incidence sur le futur de tous.

Qu'est-ce qu'avait dit Mikaere déjà ? L'idée de ne pas creuser trop profondément. L'idée de colère et de réveil.

Toutes les légendes étaient-elles donc vraies ?

— Tangaroa a un grand défaut : il est très entier. Et il est connu pour sa colère contre les humains.

— Eh bien, il a raison, fis-je avec humeur.

Adaro secoua la tête, surpris par mon ton.

— Eridan ne t'a pas raconté, n'est-ce pas ?

— Raconté quoi ?

— C'est Tangaroa qui a orchestré l'attaque du bateau : il a enrôlé un groupe de siréniens des mers du Sud, pour détruire les machines des humains. Il n'avait pas prévu une telle catastrophe, bien sûr, et depuis il dirige toute sa colère contre ton frère. Il a parlé de représailles.

Une attaque de Tangaroa, des siréniens d'un autre clan, à la nageoire grise. Seule la fin de sa tirade comptait.

Je me laissai tomber à genoux, mes mains s'enfoncèrent dans la terre. Nalu se rapprocha silencieusement pour se cramponner au bras d'Adaro.

Alors voilà où nous en étions ? Confrontés à la haine d'un être qui incarnait l'océan, une entité prête à faire payer les humains de leurs erreurs ? Où était la tolérance, la foi, la confiance ?

Même si Jared était bourré de défauts et que je lui en voulais énormément, je l'aimais et jamais je ne laisserais quelqu'un lui faire du mal.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, dis-je d'une voix tremblante.

Nous n'allions jamais nous en sortir. Les siréniens étaient contraints de quitter leur habitat, nous autres humains déployions des efforts démesurés pour trop peu de résultats. Même avec toute la bonne volonté du monde, nous n'y arriverions pas seuls.

— Emmène-moi dans votre cité.

— Pardon ?

— Oh oui ! s'écria Nalu avec joie.

— Pourquoi ? demanda Adaro.

La réponse franchit mes lèvres sans que j'aie besoin d'y réfléchir :

— Pour expliquer la situation, pour m'excuser de ce que mon frère a fait et pour essayer de trouver ensemble une solution à la marée verte.

Adaro considéra la question.

— C'est très généreux de ta part, Carly, mais je ne vois pas quelle solution tu pourrais proposer à mon peuple.

— Laisse-moi en juger, d'accord ? Je te demande juste de me conduire là où vous habitez.

— Notre cité est loin. Je ne suis pas à l'aise à l'idée de te faire traverser une telle distance.

— Elle peut prendre un bateau, contredit Nalu, et faire la majorité du trajet à la surface !

J'eus envie de le serrer dans mes bras pour sa proposition. Pour autant, emprunter un bateau avec les restrictions actuelles ne serait pas évident. Pas évident, mais envisageable.

— Je peux faire une partie du trajet, confirmai-je. Et ensuite je plongerai avec toi.

Adaro ne semblait pas convaincu.

— Tu risques de ne pas faire l'unanimité, tu dois le savoir.

— J'ai juste besoin qu'on m'écoute quelques minutes. Est-ce que je pourrais rencontrer Tangaroa ?

— Tu as plus de chance d'être entendue par Adamaris, si tu veux mon avis. C'est la plus âgée des sirènes, elle donne des conseils pour la sécurité de notre banc, que nous sommes libres de suivre ou non. Elle fait toujours preuve de bienveillance.

— Alors il faut que je la rencontre.

Nalu joignit ses mains palmées devant lui.

— Si je t'y emmène, Eridan va me tuer, souffla Adaro pour lui-même.

— Papa ne le saura peut-être pas, argua Nalu.

— Aucun humain n'a jamais nagé dans notre cité, elle sera repérée à des lieues à la ronde.

Et je serai considérée comme l'ennemie numéro un.

— Personne ne lui fera de mal, insista Nalu. Elle sera sous la protection d'Adamaris, car rien ni personne n'est tué à la cité de corail.

Vraiment ? Nalu m'épatait. Mais le visage d'Adaro resta fermé.

— Cela ne change rien au fait qu'Eridan sera furieux.

— Il ne veut plus me voir, lui dis-je. Son avis ne compte pas.

— Tu te trompes, Carly. Je te l'ai déjà dit, il tient beaucoup à toi.

Tenait à moi, voulus-je rectifier.

— Quand est-ce que je pourrais rencontrer Adamaris ?

Ma détermination était en train de jouer en ma faveur et Adaro finit par flancher.

— Le plus tôt serait le mieux.

— Très bien. Où dois-je me rendre en bateau ?

— Est-ce que tu te souviens du lieu où se trouve l'épave ?

— Je dois pouvoir retrouver les coordonnées.

— Lorsque tu es sur place, souffle dans la flûte et je viendrai.

Nous nous séparâmes. Nalu me fit de grands signes avec un « à tout à l'heure ! » adorable. J'espérais qu'Adaro tiendrait parole et ne reviendrait

pas sur sa décision. Le soleil s'était levé pendant que nous parlions, je me redressai et croisai les bras sur ma poitrine. Mes muscles étaient en train de se contracter. Il fallait que je me mette en mouvement avant de m'effondrer.

Étape numéro un : rentrer chez moi le plus discrètement possible.

Par chance, la voiture familiale était absente, ce qui signifiait que Jared était sorti. Pour m'éviter une mauvaise surprise si jamais il revenait, je fis au plus vite : j'enfilai un débardeur et un jean, et j'attachai mes cheveux en une queue de cheval haute. L'essentiel se retrouva dans mon sac à dos : ma combinaison, mon masque, et la flûte maorie.

J'envoyai un SMS à Bastien pour lui donner rendez-vous au port de Lyttelton.

Une demi-heure plus tard, j'étais sur place. Il n'y avait personne hormis quelques garde-côtes. Me faufiler jusqu'au bateau du père de Bastien fut un jeu d'enfant.

Les minutes passèrent et aucune nouvelle. Ce n'était pas normal, Bastien aurait dû arriver en même temps que moi. Même sans lui avoir donné les détails de ce rendez-vous mystérieux, j'espérais pouvoir compter sur lui.

Quelques voix s'élevèrent un peu plus loin et je reconnus celle de Jared.

Tout en restant dissimulée parmi les navires, je m'approchai.

Il n'était pas seul, mais en compagnie de Tasha. Et Bastien ! J'étais trop loin pour entendre le sujet de leur discussion, mais je le devinai sans peine. Mon cœur se serra. Bastien m'avait-il trahi en alertant mon frère ? Je n'avais même pas de plan B s'il refusait de m'aider...

Leur discussion prit fin ; Jared partit de son côté, dans la direction opposée à celle où je me trouvais.

Lorsque la voie fut libre, je sortis de ma cachette et leur fis de grands signes. Ils s'avancèrent. Bastien tira les clés du bateau de sa poche, mais il n'amorça aucun geste pour me les tendre.

— Qu'est-ce que vous avez dit à Jared ?

Tasha eut un hoquet de surprise.

— Même pas de bonjour ? De « merci d'être venus » ? Tu comptes nous en dire un peu plus ?

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas.

— Tu pourrais au moins nous dire où tu vas, insista Bastien. C'est le bateau de mon père, s'il a des ennuis...

— Il n'en aura que si je me fais arrêter, et dans ce cas-là, je dirai que je l'ai volé.

Une solution à un problème simple ; mais à voir leur expression, je perdais les pédales.

— Enfin, qu'est-ce qui se passe Carly ?

— Vous allez me faire croire que vous n'êtes pas au courant ? Je vous ai vu discuter avec Jared.

Tasha et Bastien échangèrent un regard ennuyé.

— Il s'inquiète pour toi. Mais on n'a pas vendu la mèche, d'accord ?

— Et honnêtement, nous aussi on s'inquiète, ajouta Tasha.

Je reculai d'un pas.

— Si vous n'êtes pas là pour m'aider, alors vous me faites perdre mon temps.

Bastien éleva un peu la voix :

— On est toujours de ton côté, Carly. Mais on ne va pas tout accepter aveuglément. Si tu pars pour commettre je ne sais quelle folie...

Tasha lui attrapa le bras, moyen de le dissuader de terminer sa phrase.

Je n'avais plus le choix, je devais leur dire.

— Je vais me rendre à la cité des siréniens. Adaro a promis de me présenter à Adamaris, une sirène, pour qu'elle m'écoute. J'espère les convaincre de trouver une solution en alliant nos forces. Je n'ai pas le choix.

L'expression de Tasha se peina.

— Tu n'es pas obligée de tout prendre sur tes épaules. La marée n'est pas ta responsabilité...

— Je vous le dis, je n'ai pas le choix. Ça concerne mon frère.

Je me mordis la langue ; voilà, j'avais lâché le morceau.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Vous connaissez la légende sur Tangaroa ?

Ils firent non de la tête.

— D'après Mikaere, il vit dans les abysses et voue une haine viscérale envers les humains. Adaro m'a confirmé son existence. Il est très en colère, et il rejette la faute entière sur Jared. J'ai peur pour lui. Sachant qu'il a déjà failli mourir lors de l'attaque...

Ma voix resta bloquée dans ma gorge. Tasha combla finalement l'espace nous séparant et me prit dans ses bras.

— On va t'aider.

Elle grimpa à bord du bateau, et je la suivis. Bastien ferma la marche. Il fouilla parmi les affaires et me dénicha une bombonne d'eau encore potable ainsi que quelques biscuits.

— Tu n'as rien mangé depuis ce matin, pas vrai ? Il faut que tu manges avant de plonger, pour ne pas être en hypoglycémie. Et prends ma combinaison, elle est plus épaisse que la tienne, elle te tiendra bien chaud, surtout si tu dois rester longtemps dans l'eau.

Bastien me rappela les consignes de base pour naviguer. Les coordonnées du lieu de l'épave étaient enregistrées dans le GPS, ce serait facile à suivre.

— On devrait venir avec toi, murmura Tasha.

Je secouai la tête.

— Il vaut mieux que vous restiez ici, je vous promets que je reviendrai le plus vite possible. Et surtout, faites-en sorte que Jared ne s'approche pas de la côte.

— Et s'il t'arrivait quelque chose là-bas ? fit Bastien en posant sa main sur la barre. Tu ne connais personne hormis Eridan, qui...

Il se tut, comme s'il avait abordé un sujet qu'il n'aurait pas dû. Le poids sur mes épaules s'accrut. Entendre son nom m'était toujours aussi douloureux. Je m'efforçai de prendre un ton détaché :

— Je peux faire confiance à Adaro. Et à Adamaris.

Guère convaincu, Bastien lâcha cependant la barre. Tasha m'assura qu'ils allaient distraire les garde-côtes pendant que je quitterais le port.

Bastien largua les amarres.

Une fois le moteur en route, je manœuvrai aussi adroitement que possible, mon regard braqué sur l'horizon, sans me retourner. Mes mains tremblèrent légèrement sur la barre lorsque je mis le cap.

Tant que je restais active, focalisée sur mon objectif, je tiendrais. Mais après plusieurs minutes de navigation, seule, je me rendis compte à quel point la situation était désespérée. Tout avait de nouveau basculé. Un peu plus tôt, je faisais mes adieux à Nalu, avec l'idée que je ne le reverrais jamais, et voilà qu'à présent je voguais sur l'océan en direction de la cité des siréniens, en direction d'Eridan.

La houle était calme, le bateau facile à manier. Je bus régulièrement pour rester hydratée et mangeai quelques cookies.

Une fois arrivée à destination, j'arrêtai le moteur et jetai l'ancre. Je soufflai dans la flûte maorie. Puis je commençai à me déshabiller pour

passer la combinaison de Bastien. Je remplis une gourde d'eau et la fixai à ma ceinture.

Des clapotis à la poupe attirèrent mon attention. Adaro était là.

— Prête ? me demanda-t-il.

J'observai les flots, prise de vertige. Qu'est-ce que je m'apprêtais à faire ? En avais-je seulement le courage ?

— J'ai promis à Nalu de t'amener saine et sauve jusqu'à chez nous. Certains passages se feront dans le noir complet, mais je connais le chemin par cœur et il n'y a pas de danger. C'est sur place que je ne peux rien garantir.

— Est-ce que ce que Nalu a dit au sujet d'Adamaris est vrai ?

— Oui, notre cité est un lieu de paix, nous ne tuons rien qui s'y aventure.

Je laissai mes pieds tremper dans l'eau en méditant sur ces paroles. L'eau était plus fraîche que la dernière fois.

— Combien de temps allons-nous nager jusqu'à la cité ?

— Ça dépend. Pour tout te dire, j'aimerais aller assez vite.

— Tu es pressé ?

— Hmm, je n'ai pas envie de rester trop longtemps éloigné des sirènes.

Les sirènes, encore elles. Le sujet me mettant mal à l'aise, je mis mon masque. Puis, d'une poussée de mains, je me jetai à l'eau. Un frisson me parcourut l'échine au changement de température. Les bulles se dispersèrent autour de moi et je battis des jambes pour rester à la hauteur d'Adaro, qui m'observait avec sérieux. Il prit mes mains, les observant une seconde comme s'il réfléchissait, puis les dirigea vers ses épaules, en pivotant dos à moi. Son geste me troubla, réveillant des souvenirs. Une fois bien cramponnée à lui, il se mit à nager. Les mouvements amples de sa nageoire nous emmenèrent rapidement dans les profondeurs. Le bleu turquoise de la surface fut remplacé par un bleu de plus en plus foncé. La température baissa. Très vite, je ne distinguai plus grand-chose. Comme un écho à mes récents cachemars.

— Est-ce qu'Adamaris est au courant de mon arrivée ?

— Pas encore, j'ai juste eu le temps de ramener Nalu. Il faut dire que tout le monde est occupé, la parade nuptiale a commencé depuis peu. Je suis sûr que Kailano va me faire remarquer mon absence.

Décidément, Adaro ne pensait qu'aux sirènes.

— Comment dois-je aborder Adamaris ? Est-ce qu'il y a un protocole à suivre ?

Adaro s'esclaffa.

— Parfois je ne comprends vraiment pas les humains.

Au moins, j'aurai essayé.

— Si tu ne te présentes pas comme une menace, elle acceptera ta présence, et tous devront s'y plier, reprit Adaro.

— Et Tangaroa ?

— Que veux-tu savoir de plus sur lui ?

— Tu m'as dit qu'il tolérerait mal les humains. Est-ce qu'il y a des choses à ne pas dire devant lui ?

— Malheureusement, je ne le connais pas assez pour te répondre. Le fait que tu aies des jambes est un problème en soi.

— J'aimerais l'apaiser d'une manière ou d'une autre. Pour éviter que ça ne dégénère entre lui et mon frère.

— Tangaroa est un être solitaire. La qualité qu'il a toujours appréciée chez les siréniens était l'honnêteté. C'est le seul conseil que j'ai à te donner.

Le bleu marine de l'océan nous enveloppait et quelques particules flottaient aux alentours. Les repères n'existaient plus. J'aurais pu être une astronaute lâchée dans l'espace, errant jusqu'à l'infini.

L'allure dynamique d'Adaro était mon seul point d'ancrage. Mes bras et mes épaules commencèrent à me tirailler. Je fermai les yeux, mais le visage d'Eridan apparut : que faisait-il ? Comment régirait-il à ma venue dans sa cité ?

Adaro ralentit et je rouvris les yeux. Face à nous, je crus distinguer un obstacle plus sombre encore.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le passage vers notre cité.

L'obstacle était une cavité rocheuse. Les grottes et les chaînes de monts sous-marins étaient fréquentes dans la région du Pacifique Sud, résultats de l'érosion par l'action des vagues.

Je tendis la main pour effleurer la roche écaillée, puis la retirai pour ne pas risquer de déranger l'habitat des espèces environnantes.

Adaro longea la roche et s'arrêta face à un renforcement.

Un trou noir qui absorbait les ténèbres.

— Le passage est ici.

— Je ne vois rien.

— Le tunnel est étroit, nous avons tout juste la place de passer. Il n'y a aucun danger.

Et pourtant lorsqu'il voulut s'engager, je lâchai ses épaules. Mon ventre glissa le long de sa nageoire, sans plus aucune prise pour me rattraper. Adaro se retourna et, à travers la buée qui se formait dans mon masque, je cherchai un point de repère, quelque chose auquel me rattacher.

Rien.

Je n'étais ni une plongeuse, ni une exploratrice. Peu attirée par les sensations fortes ou les montées d'adrénaline. Jouer avec ma vie et risquer de la perdre à tout instant ? Ce n'était pas pour moi. Mon instinct me criait de ne pas y aller.

— Tu veux que je te ramène à la surface ? demanda Adaro.

Sa voix m'aïda à rationaliser la situation. Un mot, et je serais de retour au bateau.

Le point d'ancrage, il n'existait pas autour de moi. Il fallait que je le trouve en moi. Que j'accepte de me faire suffisamment confiance.

— On y va.

Je m'accrochai à Adaro un peu plus solidement et le noir nous aspira.

Inspirer.

Expirer.

Tant que le masque et les branchies artificielles remplissaient leurs fonctions, je ne risquais rien.

Yeux clos, je me concentrai sur ma respiration, rythmée par les mouvements de la nageoire d'Adaro. J'entrais dans une capsule temporelle où le temps n'existait plus. Ni lumière, ni bruit. Rien d'autre que ma respiration.

— Nous arrivons bientôt.

J'ouvris les yeux. Son corps s'inclina légèrement, comme s'il suivait une pente montante. Au bout du tunnel, une légère lueur se rapprochait. Adaro accéléra encore, le point lumineux s'agrandit, d'une belle couleur bleu turquoise que je désespérais de revoir. L'ouverture était proche, si proche, et lorsque nous arrivâmes enfin au bout du tunnel, un nouveau décor s'offrit à moi.

Nous étions arrivés à la cité de corail.

Chapitre 26

La cité me coupa le souffle.

Encadrés par des rochers, des centaines de plantes et d'êtres luminescents illuminaient les lieux sur un immense récif corallien. Sa structure s'était adaptée à la taille de ses habitants, capables de circuler librement dans ce labyrinthe vivant. Des couloirs de coraux, des renforcements refermés par des rideaux d'algues, des étages de coquillages aux formes surprenantes... Leur habitat se fondait dans le décor, au point de ne plus distinguer ce qui avait été façonné par leur main ou par la nature elle-même.

Il y avait beaucoup de mouvements. Un sirénien donnait à manger à de petits poissons jaunes ; un autre soufflait dans un coquillage et des bulles en sortaient, ce qui amusait son auditoire. Son voisin était en train de parler à de jeunes sirènes à peine plus âgées que Nalu, les coudes appuyés sur une table de corail, comme s'il faisait une leçon. Quelques siréneaux se pourchassaient en rigolant. Des poissons, des lièvres de mer, des crabes décorateurs, des concombres, des rochers recouverts d'éponges de mer... La cité était bondée, multicolore et terriblement captivante.

Et puis il y avait les sirènes.

Créatures à la peau parfaite, la couleur de leur nageoire variait dans les tons de bleu, de vert, de violet et de doré. Leur longue chevelure décorée de perles retombait sur leur poitrine dénudée. Mon regard accrocha la silhouette de l'une d'elles, qui gagnait les hauteurs. Au-dessus de nos têtes, des couples étaient formés, dans un ballet calme et harmonieux. Le rouge me monta aux joues et je détournai aussitôt la tête.

Adaro m'entraîna au cœur de la cité de corail. Très vite, les visages se tournèrent vers nous ; enfin vers moi. Leurs yeux se fixaient sur mes jambes, on chuchota le mot « humaine », les regards devinrent durs et méfiants et certains se réfugièrent plus loin.

Qui est le prédateur entre l'humain et le sirénien ?

Une petite silhouette fila comme un boulet de canon et se jeta dans mes bras.

— Tu es venue ! cria Nalu.

Adaro me lâcha et Nalu prit mes mains et continua de me faire avancer en zigzaguant au milieu de cette cité de récifs.

Sirènes et siréniens s'écartèrent pour me laisser passer, se rassemblant dans mon dos pour nous suivre à distance.

Malgré moi, je scrutais les visages. Et alors, je le vis.

Eridan.

Je m'y étais mentalement préparée ; mes pensées étaient à l'abri, mon cœur sous contrôle, malheureusement mes résolutions me lâchèrent. Le voir me ramenait à chaque moment de complicité, chaque regard, chaque caresse. J'en voulais à mon corps de frémir, à mes sens de s'affoler. Il m'avait toujours affirmé, sans modestie, posséder un charme que les autres siréniens n'avaient pas. Et j'avais confirmation que c'était vrai. Que ce soit mon cœur amoureux qui parle pour moi ou non, cela ne changeait rien au fait que tout chez lui m'attirait.

Lorsqu'il nagea jusqu'à moi, son expression était indéchiffrable.

— Carly est venue nous rendre visite, papa, fit joyeusement Nalu.

Le siréneau souriait jusqu'aux oreilles, pourtant, sa petite main pressait nerveusement la mienne.

— Je vois, fit-il sans intonation particulière.

Il se tourna vers Adaro qui avait commencé à se glisser silencieusement derrière un rideau d'algues.

— Tu m'expliques ?

Adaro leva les mains devant lui.

— Ah, Eridan, mon vieux, sois sympa, je me suis absenté trop longtemps. Carly pourra te répondre.

— C'est à toi que j'ai posé ma question.

— Je suis venue pour m'entretenir avec Adamaris, répondis-je.

Cette fois Eridan me regarda. J'avais toujours comparé la couleur de ses yeux à celle de l'océan. Doux et envoûtant. Là, je les trouvais glaciaux.

— Je te raccompagne à la surface.

Sa voix était tellement dure que je mis un certain temps à comprendre. Il approcha la main et je battis des jambes pour reculer, Nalu toujours accroché à moi.

— Pas sans avoir vu Adamaris.

— Tu ne sais pas ce que tu fais, grinça-t-il. Ce n'est pas ton monde et c'est dangereux.

— Je sais exactement ce que je fais, contredis-je.

Eridan se tourna vers Adaro, cette fois en colère :

— Tu n’aurais jamais dû l’amener ! Tu trouves que c’est un endroit sûr pour elle ?

— Je suis au courant pour Tangaroa, dis-je.

— Oui, on lui a tout expliqué, renchérit Nalu.

Eridan m’attrapa le poignet.

— Tu n’es pas au courant de tout, Carly.

— Lâche-moi, ce n’est plus ton problème de toute façon.

— J’ai dit que je te ramenaïs, et je le fais maintenant.

Nalu se mit à sangloter.

— Papa, arrête...

Mais les supplications étaient vaines. Eridan me tenait fermement et Nalu lâcha ma main contre son gré. C’était fini. Je ne pouvais pas lutter physiquement contre lui. Il m’entraîna sur le chemin inverse, passant entre les couloirs rocheux. Je battis inutilement des jambes, tirant sur mon bras pour résister, mais la prise se resserra.

— Eridan, tu me fais mal !

Je me débattis et ma tête partit en arrière, cognant contre la roche. Il y eut un bruit de craquement. Par réflexe, je retins ma respiration.

Eridan me lâcha. Je posai les mains autour de mon masque, tâtonnant l’endroit du choc. Il n’était pas fissuré.

L’expression d’Eridan s’était transformée, et reflétait ma propre angoisse. Si mon masque se brisait, je serais privée d’oxygène et mourrais en quelques minutes.

— Eridan, puis-je rencontrer cette humaine ?

La voix était chantante et venait de derrière moi.

Eridan se décala sur le côté, les yeux baissés et soumis. Je me retournai.

Adamaris.

Sa chevelure blanche aux reflets bleutés flottait autour de sa tête et ses yeux ambrés se fixèrent sur moi. Sa peau pâle était légèrement fripée, ses mouvements lents à l’image de la grâce d’une danseuse. Les écailles de sa longue queue se paraient d’un doré très clair. Elle avait l’âge d’être ma grand-mère. Une grand-mère extrêmement bien conservée.

— Adamaris, nous présenta Eridan, voici l’humaine Carly.

Le temps se suspendit. Sirènes et siréniens restèrent à l’écart, attendant qu’Adamaris s’exprime.

— Vous êtes la première humaine que je vois capable de respirer sous l'eau, dit la plus âgée des sirènes.

Elle s'avança, me contourna pour m'observer sous toutes les coutures. Les conseils d'Adaro me revinrent.

— Je ne suis pas là pour vous faire du mal, dis-je.

Elle eut un léger sourire ironique.

— Êtes-vous certaine que l'inverse soit vrai ?

— Je suis inoffensive pour vous, je suis seule et dépendante de ce masque pour respirer.

— Les humains sont beaucoup de choses. Inoffensifs, non.

Elle mit un peu d'écart entre nous, me jaugeant toujours. La cité était bien gardée et protégée ; craignait-elle qu'un jour je ramène des humains ici ? Même si je l'avais voulu, j'aurais été incapable de faire seule le chemin emprunté par Adaro.

Eridan ne disait rien. De toute façon, c'était à moi de m'exprimer.

— Adamaris, je suis venue vous parler de la catastrophe de la marée verte et de l'étendue des dégâts à la surface.

Il y eut des murmures parmi ceux encore présents autour de nous.

— J'ai conscience que votre vie est impactée. Mais je pense que nous pouvons tenter de réparer ce qui a été fait. C'est du moins ce que nous, humains, essayons de faire depuis plusieurs jours.

— Tenter est rarement suffisant, répondit Adamaris avec une pointe de tristesse. Nous ne tentons pas de partir, nous le faisons.

Mon ventre se noua.

— Il y a d'autres solutions.

— Que proposez-vous ?

— Nous avons la technologie de notre côté. Vous savez déjà que les humains utilisent des bateaux, des sous-marins, et d'autres machines... Nous en avons une, conçue pour nettoyer les particules en suspensions. Mais nous sommes trop lents. De votre côté, vous avez la connaissance de l'océan. Nous pourrions unir nos forces.

Le visage d'Adamaris paraissait insondable. Lointain. Nos deux mondes étaient-ils trop différents pour trouver un terrain d'entente ?

— Vous n'êtes pas une humaine ordinaire.

Je pris cela pour un encouragement.

— Il est injuste de laisser cette partie du littoral se dégrader. Que l'écosystème soit perturbé pour les années, les décennies à venir. Les

humains sont peut-être divisés sur bon nombre de questions, mais certains sont unis et des groupes se forment en ce moment même pour empêcher le pire d'arriver.

La tête d'Adamaris s'inclina en avant d'un lent hochement de tête.

— Certains humains ont une morale.

Je ne savais pas si c'était une question ou une affirmation.

— J'ai vécu assez longtemps pour voir les dégradations dont vous parlez. La mémoire de l'océan garde la trace des humains. Nous, peuple discret, nous adaptons en conséquence et faisons confiance à la force des courants pour rétablir l'équilibre. Les humains ne m'inspirent rien de bon, mais ils ne sont qu'une goutte d'eau, un grain de sable qui s'érode, voué à disparaître. La nature répond à chaque agression et tout ce que vous faites se retourne contre vous.

Une goutte d'eau, c'était bien ce que nous étions. Les océans occupaient soixante-dix pour cent de la surface de la Terre. La fosse des Mariannes s'enfonçait à plus de onze kilomètres de profondeur, un gouffre capable d'engloutir l'Everest. Nous étions minuscules. Insignifiants.

Les siréniens vivaient en harmonie avec leur habitat et s'adaptaient constamment. Depuis toujours, ils restaient éloignés des humains ; ils évitaient les zones de surpêche, les contaminations, la pollution. C'était ainsi qu'ils survivaient et continueraient de le faire.

Leurs ressources étaient plus importantes que les nôtres.

— Vous avez raison, dis-je. Cette catastrophe aura sans doute plus d'impact sur les humains que sur vous. Votre méfiance est justifiée et je ne la remets pas en question. Mais je suis venue, car je veux vous faire confiance. Lorsque je vois votre cité, cet écosystème riche et unique au monde, j'aimerais vous poser une question : êtes-vous vraiment prêts à l'abandonner et à le laisser mourir ?

Adamaris n'était plus la seule à m'écouter d'une oreille attentive. Le groupe autour de moi avait grandi. Des familles entières. Adultes et enfants, sirènes et siréniens. Tous étaient attachés à la cité de corail.

Je jouai mon va-tout :

— Seriez-vous d'accord pour venir à la surface discuter avec les humains ? Ceux qui sont dignes de confiance, qui connaissent votre existence et la respectent.

— Vous souhaitez vraiment réparer les choses.

— C'est comme ça que je suis. Je répare ce qui a été brisé.

Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil à Eridan. Il ne me regardait pas, ses yeux fixés sur Adamaris.

— Il me déplait de parler avec un humain sans savoir à qui j'aurai à faire.

— Ce ne sera pas n'importe quel humain. Daren Thompson. Il a été sauvé de la noyade par un sirénien.

Cette information sembla intriguer Adamaris.

— Racontez-moi.

Je lui relatai l'histoire de Thompson. Adamaris m'écouta avec un intérêt renouvelé. Ses yeux ambrés étaient comme des détecteurs de mensonges qui s'illuminaient au fur et à mesure de mon récit. Je mis en valeur les qualités de mon professeur : un biologiste marin qui avait dédié sa vie à l'étude de l'océan, qui œuvrait pour la protection de l'environnement et enseignait tout ce qu'il savait aux générations futures.

— Je dois y réfléchir, finit-elle par dire. Et en discuter avec Tangaroa.

Ce nom me fit frissonner. Adamaris interpréta ma réaction autrement.

— Suivez-moi, Carly, je vais vous trouver un endroit confortable pour que vous puissiez vous reposer.

Sa sollicitude me réchauffa le cœur, même si mes membres, eux, étaient aussi durs que des rocs.

Adamaris nagea à mes côtés pour traverser le récif. Nous passâmes sous un pont de coraux épanouis et des algues me chatouillèrent les jambes. Une prairie s'étendait devant nous. Quelques jeunes sirènes, un peu plus âgées que Nalu, comptaient les poissons qui passaient devant elles. En me voyant, elles ouvrirent de grands yeux ronds.

Une fois la prairie traversée, nous remontâmes le long d'une tour de coquillages. Là, dans un renforcement, elle s'arrêta et leva les bras. L'eau sembla se mettre en mouvement, à bouillonner et changer de forme. Elle fuyait, comme aspirée sur les côtés et une poche d'air était en train de naître et d'épouser chaque contour du coquillage. L'espace se retrouva à l'air libre.

— Allez-y, indiqua Adamaris.

Ma main traversa le mur d'eau. Mon corps suivit le mouvement et je me retrouvai sur mes pieds, de l'autre côté, dans un aquarium d'air. J'ôtai mon masque en frissonnant, glacée jusqu'aux os.

— Je reviens bientôt. N'ayez crainte, vous êtes en sécurité ici.

Livrée à moi-même, j’essorai mes cheveux et m’assis sur un lit d’algues, repliant mes genoux contre ma poitrine pour maintenir un peu de chaleur.

Mon regard se perdit à travers la *vitre*. Mon cœur se souleva. Au loin, sirènes et siréniens entamaient leur parade nuptiale. Des couples se formaient, restaient parfois le temps d’une seconde avant de se séparer, comme si la rencontre ne se faisait pas. D’autres se taquinaient, jouaient entre eux comme deux amoureux, ils entamaient des jeux de séduction, se lançaient des regards équivoques... avant de finir tendrement enlacés, bras liés, leur queue enroulée l’une à l’autre, pour ne former plus qu’un.

Des images belles et indécentes auxquelles je n’aurais jamais dû assister.

La silhouette d’un sirénien se profila alors devant moi. Je n’avais pas encore remarqué le petit bassin à mes pieds, guère plus large que deux baignoires. Eridan s’y glissa et sortit la tête de l’eau.

Je le regardai et il me regarda.

— Tu découvres notre cité, dit-il d’une drôle de voix.

Au moins il ne semblait plus fâché.

— Tout est très beau. Encore plus que ce que j’avais imaginé.

— Tu avais imaginé à quoi elle ressemblerait ?

Son étonnement m’agaça. Pourquoi faisait-il comme s’il ne s’était jamais rien passé entre nous ? Comme si rien n’avait été réel ?

— Qu’est-ce que tu veux, Eridan ?

Il se rembrunit.

— Tu as manqué de prudence en venant ici.

— Il faut croire que j’ai laissé la prudence à la surface.

Il soutint mon regard. S’il était uniquement là pour me faire des reproches, je préférerais encore être seule.

Une silhouette plus petite entra alors dans le bassin.

— Regarde ce que je t’ai apporté !

Nalu déposa devant lui quelques algues et coquillages.

Eridan lui ébouriffa les cheveux sans rien dire. Il y avait une impression de déjà vu dans ce geste. J’avais été si souvent témoin de leur complicité père-fils, nous avions même eu la nôtre, tous les trois.

Pour cacher mon émoi, je me penchai aux côtés de Nalu qui me montra comment décortiquer les coquillages avant de les manger. Eridan ne parla pas, et sa présence commençait à mettre mes nerfs à rude épreuve.

— Tu ne vas pas les rejoindre ?

Je ne m’embarrassai même pas à désigner les sirènes.

Eridan baissa les yeux, comme en conflit avec certaines pensées.

— Non.

Non. Était-ce à cause de moi ? Avait-il choisi de ne pas briser sa promesse ? Impossible, il ne me devait plus rien.

Une sirène s'approcha et Nalu plongea dans sa direction. Il échangea quelques paroles avec elle, puis deux jeunes sirènes passèrent à côté d'eux, invitant Nalu à jouer. Dès que Nalu eut disparu au milieu des récifs coralliens, la sirène tourna la tête vers moi. Elle était splendide. Blonde, longiligne, ses traits aussi délicats qu'une poupée de porcelaine et sa nageoire d'une couleur émeraude étincelante. Elle darda sur moi des yeux identiques à ceux de Nalu.

Sequana.

Elle prit la place qu'occupait son fils un peu plus tôt, et balaya d'un revers de la main les restants de coquillage.

Elle ne s'attarda pas sur moi. Un seul coup d'œil lui avait suffi pour constater que je n'étais pas une rivale, frêle silhouette aux cheveux emmêlés – et surtout, avec des jambes.

Sequana se tourna vers Eridan.

— Tu viens me rejoindre ? fit-elle en s'allongeant sur le dos.

Il détourna la tête. Le sang me monta aux joues au sous-entendu.

— Non.

Sequana pinça légèrement ses lèvres parfaites et me jeta un regard accusateur, comme si j'étais responsable de la mauvaise humeur d'Eridan.

Elle tendit sa main palmée.

Je ne compris pas tout de suite ce qui se passait. J'aurais dû, car j'avais été témoin plus d'une fois des prouesses des habitants de l'eau. Un mince filet d'eau rampa jusqu'à mon masque et le souleva dans une courbe aérienne avant d'atterrir entre les mains de la sirène.

— Rends-le-moi, dis-je d'une voix qui se voulait ferme.

Son visage avenant avait perdu en beauté ; il était celui d'une prédatrice, froide et calculatrice.

Eridan se dressa devant elle.

— Ce n'est pas un jeu, Sequana. Rends-le-lui.

C'était la dernière chose à dire.

La prise de Sequana se referma et, avec un sourire carnassier, elle fila dans l'eau.

— Hé !

Mes mains glissèrent sur du vide. Je voulus plonger à sa suite, mais Eridan me retint par l'épaule.

— Je m'en occupe.

Il fila dans un tourbillon de bulles.

Mon visage s'arrêta à quelques centimètres de la vitre d'eau. Si c'était de la pure provocation pour m'attirer sur le terrain qu'elle maîtrisait, j'avais été à deux doigts d'y céder. Sequana nageait comme un feu follet autour de la tour de coquillages, Eridan la pistant de près, mais jamais assez pour la rattraper. Elle le faisait tourner en bourrique et s'en amusait. Lorsqu'il l'accula contre la paroi rocheuse, il n'y avait aucune trace de jalousie ou de méchanceté sur le visage de la sirène. La séductrice en puissance dévoilait ses charmes dans un but bien précis.

Eridan ne céda pas aux avances. Il tendit la main pour récupérer le masque et Sequana, lassée de son propre jeu, le laissa tomber avant de s'éloigner. Eridan plongea au milieu des herbiers pour le rattraper et revint vers moi. Une ride barrait son front.

— Il est fendu, compris-je.

C'était une catastrophe. La fissure était nette, au milieu du front.

— Pourquoi ? Pourquoi elle a fait ça ?

— Je vais le réparer, Carly.

— Tu ne peux pas, il faut changer le verre, ça ne se répare pas comme ça !

Il ne m'écouta pas et avisa une algue sur la roche, qu'il arracha pour l'aplatir dans sa paume. Minutieusement, il commença à appliquer l'algue sur la fissure. Elle se fixa au verre comme une pâte adhésive et en épousa les contours.

Eridan me tendit le masque. Je le posai contre mon visage, resserrai la sangle et mis la tête sous l'eau. L'algue tenait en place. Une réparation de fortune, mais qui me permettrait de regagner la surface.

— Je n'aurais pas dû la provoquer, s'excusa-t-il.

— Parce que dire non c'est de la provocation entre vous ?

— Tu avais mon attention et elle voulait m'en détourner.

Je retins la remarque acerbe qui montait. Son ton me fit l'effet d'une sonnette d'alarme.

— Est-ce que je suis prisonnière ici ?

— Bien sûr que non, répondit-il presque trop vite. Pourquoi penses-tu une telle chose ?

— Tangaroa en veut aux humains. Et comme Adamaris est partie le voir...

J'attendis qu'il saisisse la perche que je lui tendais. Rien. Il restait obstinément fermé.

— Tu ne veux pas me parler de lui ? insistai-je.

— Je ne le connais pas assez pour pouvoir en parler.

— Mais tu en sais assez pour savoir qu'il est dangereux.

Eridan ouvrit la bouche puis la referma.

Pour moi. Il est dangereux pour moi. Tangaroa n'avait rien à reprocher aux siréniens, il était même leur allié.

— Tu n'as pas besoin de rester à mes côtés pour me surveiller. C'est évident que je n'irai pas loin.

— Il faut bien quelqu'un pour veiller à ce que cette poche d'air reste en place.

Nous étions en pleine impression de déjà-vu. Ce jour-là encore, il ne me laisserait pas me noyer.

— Merci, soufflai-je.

Il fuyait toujours mon regard. Présent et absent. Prévenant et indifférent. Pourquoi autant de contraires ?

— Je suis vraiment désolée pour ce que mon frère a fait.

— Votre frère ?

Je sursautai en même temps qu'Eridan se redressait d'un bond.

Une voix masculine. Adamaris était de retour, et elle n'était pas seule.

Tangaroa.

La créature était imposante et sombre. Huit appendices musculeux et allongés, pourvus de ventouses, bougeaient de manière indépendante les uns des autres ; autant de terminaisons sensorielles qui captaient son environnement.

Son torse était long, imberbe comme celui des siréniens, mais plus pâle encore, strié de veines apparentes et de cicatrices. Sa mâchoire carrée lui donnait une expression dure et ses cheveux blancs flottaient autour de ses larges épaules. Ses yeux noirs étaient autant d'aiguilles qu'il enfonçait dans ma peau au fur et à mesure qu'il m'observait.

Pour lui, j'étais un parasite.

— Vous êtes la sœur de l'humain qui est responsable de la destruction d'une partie de notre littoral ?

Ce n'était pas un bon point pour moi.

— Croyez-moi, il ne souhaitait pas ce qui est arrivé.

— Il ne souhaitait pas que ses machines soient détruites, rectifia-t-il.

Je me mordis la langue au souvenir de ce que lui-même avait fait. Tangaroa était autant responsable de la destruction de l'extracteur.

Je suis là pour négocier, me rappelai-je.

— Que voulez-vous, Tangaroa ?

— Ce que je veux ?

— J'ai expliqué à Adamaris notre volonté de réparer les dégâts engendrés par la marée verte. Maintenant je vous demande à vous, quelles sont vos conditions pour que vous promettiez de ne pas vous en prendre à mon frère ?

J'avais parlé en allant droit au but. Adamaris et Eridan observaient notre échange sans y prendre part, mais ce dernier frémit lorsque Tangaroa bougea de sorte que son visage se retrouve à ma hauteur.

— Il ne devra plus jamais toucher aux minerais. Cette partie des fonds marins forme un tout. Les humains n'auraient jamais dû s'y aventurer et encore moins laisser une trace de leur passage.

Cette requête-là était facile, Jared avait été jugé et nul doute qu'il ne retravaillerait pas de sitôt pour une entreprise minière.

— C'est d'accord.

Tangaroa insista :

— Votre frère cessera son activité, et ne s'approchera plus des minerais ?

— Oui, dis-je avec conviction.

— Il rendra à l'océan tout ce qu'il a volé ?

J'allais répondre par l'affirmative, mais cette fois je ne pus le faire de manière complètement honnête.

— Vous ne pouvez pas parler en son nom, comprit-il.

— Il n'est pas le seul humain responsable.

— C'est lui qui est en charge.

— Sur le bateau, oui, mais pas sur la terre. Les ordres proviennent de son supérieur, qui exploitait et vendait les minerais...

Je devais lui parler dans une autre langue, car son expression ne changea pas.

— Une dernière condition : il ne s'approchera plus de l'océan ni ne naviguera sur aucun bateau, sinon je le ferai tuer.

Cette dernière sentence était dure.

— Vous êtes d'accord avec ça ? demandai-je en me tournant vers Adamaris.

Elle me sourit tristement.

— Si votre frère respecte sa part de l'engagement, Tangaroa ne fera rien. Vous pouvez être tranquillisée.

J'étais seule, trempée et prisonnière d'un aquarium d'air. Sans personne sur qui compter. Et je n'avais d'autre choix que de faire confiance ?

— Quant à moi, reprit Adamaris, je serai prête à rencontrer l'humain Daren Thompson dans deux jours.

Adamaris faisait un pas dans ma direction. Si Tangaroa incarnait la colère, Adamaris était la deuxième chance. Mais celle-ci avait tout de même un prix.

— Je parlerai à mon frère et je ferai en sorte qu'il accepte vos conditions.

Deux jours. Le timing m'arrangeait. J'aurais le temps de mettre Thompson au courant, et de convaincre Jared de « rendre les minerais à l'océan ».

— Vous faut-il de l'assistance pour regagner la surface ? offrit Adamaris.

— Je vais la raccompagner, dit Eridan.

Après un sourire d'au revoir, la sirène pleine de sagesse se retira. Tangaroa la suivit, ses longs tentacules se réunirent en une seule unité et il se propulsa en arrière, prolongeant encore le contact visuel. J'inspirai plus sereinement lorsqu'il fut hors de ma vue. Je l'imaginais gagner la surface et guetter Jared pour vérifier qu'il ne s'aventurait pas trop près de l'océan.

— Carly ?

Je tournai la tête vers Eridan, en appui sur ses mains, son corps à moitié hissé hors de l'eau.

— Il ne plaisantait pas, n'est-ce pas ? Il serait prêt à tuer Jared. D'ailleurs, il en a eu l'occasion.

Il avait embauché des siréniens pour faire son sale boulot, et dans son malheur, Jared avait eu de la chance. Personne n'aurait voulu avoir Tangaroa pour ennemi. Le plus grand prédateur de l'océan, c'était lui. Intelligent, puissant, agile, capable de contrôler des quantités d'eau importantes...

...peut-être même de faire couler un navire.

Tasha et Bastien m'avaient promis d'empêcher Jared de sortir en mer. Et s'ils n'avaient pas réussi à le convaincre ? Et si Tangaroa ne me laissait pas

le temps de le prévenir ?

— Je te ramène, dit Eridan visiblement tendu.

Je remis mon masque sur la tête, testant son fonctionnement. L'algue barrait mon visage et me cachait la vue au-dessus de mon arcade droite. Je plongeai tête la première, me propulsant à l'aide de mes pieds.

Un peu plus loin, la parade nuptiale se poursuivait, sirènes et siréniens enlacés dans un lent ballet. En contrebas, de jeunes siréneaux jouaient ensemble. Nalu se hâta jusqu'à nous.

— Tu t'en vas, Carly ? Mais tu reviendras, pas vrai ?

Il tournoya autour de moi, me donnant le tournis.

— Doucement, Nalu, dit Eridan, son masque est fragile.

Il se calma instantanément et se stabilisa face à moi.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

Oh Nalu. S'il savait à quel point j'aurais voulu le rassurer.

Il se tourna vers son père.

— Elle pourra revenir ? On ira la voir ?

— C'est possible.

La voix d'Eridan était rauque. Son regard accrocha le mien. Ces adieux ne le laissaient donc pas indifférent ?

— Je peux venir à la surface avec vous ? demanda Nalu.

— Non, reste ici et cette fois pas de transgression.

— Écoute ton père, Nalu, ajoutai-je en l'étreignant, je te promets qu'on se reverra.

Il se rasséréna. J'espérais ne pas avoir dit le plus gros mensonge de ma vie.

— Allons-y.

Eridan prit ma main et la passa par-dessus son épaule, me calant contre son dos. Il y avait tant de familiarité dans ce geste, même s'il était désormais dépourvu de la moindre affection.

Il se mit à nager en silence.

Chapitre 27

Le chemin en sens inverse se déroula plus facilement qu'à l'aller. La sensation de claustrophobie n'avait plus lieu d'être. Tous mes sens se fiaient à Eridan et autant mon corps que ma tête se sentaient en sécurité à ses côtés.

À la sortie du tunnel, quelque chose n'allait pas avec mon masque. Plus j'inspirai, moins l'air entraît. Les branchies ne filtraient plus l'oxygène de manière optimale.

Pire, de l'eau glissa dans ma bouche et je la recrachai.

— Mon masque fuit.

Je lâchai Eridan, qui se retourna pour regarder. Mon menton était trempé, et cela ne faisait qu'empirer. Il posa ses mains autour de mon masque, cherchant l'infiltration.

— On n'a pas le temps, il faut nager.

Il hésita puis fit ce que je demandais. Il m'agrippa par la taille et se mit à nager plus vite. La surface était encore loin. L'eau continuait de remplir mon masque, éclaboussait ma bouche et mes yeux.

— Carly...

— La surface !

Même en appuyant de mes deux mains autour de la fissure, l'infiltration continuait son chemin. Mes jambes battaient l'eau pour accélérer la cadence. Je m'efforçais de rester calme, prête à me mettre en apnée si besoin.

Eridan fit la chose pour laquelle je pouvais compter sur lui : il nagea plus vite encore.

La lumière revenait, ainsi que les couleurs. Je distinguai l'ancre du bateau à côté de nous.

La surface n'était plus qu'à quelques mètres. L'eau me brouilla la vue et, pour éviter d'en avaler, je bloquai ma respiration. Eridan empoignait ma taille à m'en faire mal. La pression de l'eau devenait insupportable. *Plus vite*. Une force nouvelle nous propulsa pour gagner de la vitesse. Son pouvoir sur l'eau allait faire la différence, il le fallait. Mes poumons hurlaient.

Je crevai la surface et dans le même mouvement j'ôtai mon masque pour inspirer une longue gorgée d'air. Le soleil m'aveugla, le changement

d'univers faillit me faire tourner la tête, mais je n'avais jamais été aussi reconnaissante de pouvoir respirer.

Mes muscles se relâchèrent sous le coup du soulagement. Je nageai jusqu'à la poupe du bateau, m'agrippai au rebord et me hissai à la force des bras. Mon corps peina à se réhabituer à la gravité et à la forte luminosité ; je restai assise ainsi, les jambes flottant dans l'eau, face à Eridan.

— Merci, dis-je, la voix un peu enrouée par l'eau salée que j'avais avalée.

Nous restâmes quelques minutes dans ce silence inconfortable :

— Adamaris a l'air d'être quelqu'un de bien.

— Elle l'est, confirma-t-il, elle a toutes les qualités que développent nos aînés.

Sa répartie me surprit. Il avait été le mieux placé dans toute cette histoire pour avoir les deux points de vue, humains et siréniens, et pourtant il ne m'avait jamais parlé d'elle.

— Tu aurais pu avoir l'idée toi-même, lui reprochai-je.

— Quoi donc ? fit-il en fronçant les sourcils.

Il fallait vraiment que je lui fasse un dessin ?

— Tu m'as dit que vous partiez, qu'il n'y avait rien d'autre à faire, mais c'est faux. Enfin Eridan, tu as appris à connaître les humains par mon biais, tu as appris à me connaître.

— Ça n'a rien à voir, répliqua-t-il en pinçant les lèvres.

Le volcan grondait en moi, et je ne le retins pas.

— Tu n'as même pas essayé de m'écouter lorsque je cherchais une solution, tu as baissé les bras...

— Carly, tu te trompes.

— ...alors que j'étais prête à agir, par respect pour l'océan et leurs habitants. Il a fallu que je traverse une partie du Pacifique sous l'eau pour faire ce que tu n'osais pas, que ce soit par manque de courage ou je ne sais quoi d'autre.

— Manque de courage ? C'est ce que tu penses de moi ?

Sa voix était devenue grave. Il franchit la distance nous séparant, posa ses mains de chaque côté de mes genoux, se tenant fermement au bateau.

— Oui. Non. Je ne sais pas. Je me suis trompée sur toute la ligne. À commencer par les sentiments que je croyais que tu ressentais pour moi...

Il me regarda droit dans les yeux.

— Je pensais que tu aurais compris, surtout après aujourd’hui, ce qui m’a poussé à faire ce que j’ai fait.

Je balayai sa réponse de la main. Une main qu’il attrapa, éveillant en moi l’envie de le repousser. Ne voyait-il pas qu’il m’avait fait souffrir ? Qu’il continuait ?

— Renoncer à toi est la chose la plus dure que j’ai jamais eu à faire et je l’ai fait pour te garder en sécurité.

Ça n’avait aucun sens.

— De quelle sécurité tu parles ? Il ne m’est rien arrivé. Tu me vois comme fragile, incompatible, inférieure, et sans doute pas à la hauteur des sirènes comme S...

Il me prit par surprise en se hissant à ma hauteur, si proche que je me tus. Quelques gouttes d’eau tombèrent entre nous, et son odeur d’océan, si particulière, me sauta aux narines.

— Jamais je n’ai pensé ça de toi. Tu es belle, courageuse, têtue, et altruiste avant tout. Tu es plus importante pour moi que tu ne le penses.

Son souffle me caressait, ses paroles agissaient comme un baume. J’avais rêvé qu’il me parle ainsi.

— Je ne comprends pas.

— J’ai menti, je t’ai fait croire que je ne voulais plus de toi pour te tenir éloignée de Tangaroa.

— Tu savais ?

— Il ne s’en est pas caché. Il était résolu à détruire le bateau de ton frère et il a enrôlé des siréniens des mers du sud dans ce but. Il savait que notre clan n’aurait pas accepté un acte aussi barbare. D’ailleurs, je ne suis pas sûr que ces siréniens savaient ce qu’ils faisaient, en dehors de rendre un service. Tangaroa en savait beaucoup sur ces machines, comme s’il les avait longuement observées. Il a tenté de décourager les humains : il a créé des tempêtes, des courants forts... Il a même provoqué cette fuite au cours de laquelle Nalu a manqué de s’empoisonner.

— Oh non...

Un sabotage. Jared n’était ni paranoïaque ni superstitieux : quelqu’un était bien à l’œuvre derrière chaque coup de malchance rencontré en mer.

— Je suis désolé pour tout, conclut Eridan, son visage à quelques centimètres du mien. Je n’ai jamais voulu te faire de peine.

— Tu as vu Jared, me rappelai-je, vous vous êtes disputés.

— Honnêtement, ce qu’il m’a dit ne m’a guère atteint. C’est un grand frère qui veut veiller sur sa sœur, mais qui s’y prend mal. Comme parfois je m’y prends mal avec Nalu.

— Tu es formidable avec Nalu.

Il sourit.

— Ton frère ne voulait plus que je te revoie. Et sur ce point, c’était le plus sage. Mais je savais que tu n’aurais pas écouté mes mises en garde. Lorsque tu m’as appelé, j’ai hésité. Si je ne répondais pas, peut-être que tu tirerais un trait sur moi. Mais je savais que tu ne t’en contenterais pas. Tu serais venu me chercher.

— C’est vrai.

— Je suis donc revenu, avec l’idée de te mentir. Je t’ai dit toutes ces horreurs pour que tu n’aies plus jamais envie de me revoir. C’était la décision la moins lucide de ma vie, mais je suppose que ça prouve à quel point je t’aime.

Mon cœur manqua un battement.

— Tu m’aimes ?

— Tu en doutais ?

Il me caressa la joue pour écarter une mèche de cheveux.

Je posai mes mains sur ses pectoraux, sa nuque, son visage, comme pour m’assurer que tout était bien réel.

Lorsqu’il colla son front contre le mien, mes jambes s’enroulèrent autour de sa taille, avec une délicieuse sensation.

— La seule chose que je veux, c’est que tu sois en sécurité. Que des êtres comme Tangaroa ne menacent pas ta vie ou celle de tes proches.

Il s’écarta pour me regarder dans les yeux.

— Tout ce que je t’ai dit lors de cette journée sur l’îlot est la vérité. Mon cœur t’appartiendra toujours.

Le mien était en train de fondre sous son regard empli de tendresse. J’inclinai la tête pour l’embrasser, mais il plaça un doigt sur mes lèvres.

— Pas trop vite, ma belle humaine. Je suis encore loin d’avoir gagné ton pardon.

— Il n’y a rien à pardonner.

Il sourit, son pouce effleura mes lèvres avec gourmandise.

— Bien sûr que si. Je compte me rattraper. Adamaris ne sera pas la seule à rencontrer les humains. Je l’accompagnerai. Je ne te laisserai pas endosser seule cette responsabilité.

Le dernier mot résonna à mes oreilles et je soupirai :

— Il faut que je rentre. La venue d'Adamaris est prévue dans deux jours et j'ai ma part du marché à respecter. Je dois trouver les bons mots pour Jared.

— Je sais que tu réussiras à le convaincre.

— Rien n'est gagné. Il ne m'écoute déjà pas souvent.

— Tu trouveras les bons arguments, je le sais.

Sa foi était infaillible. Je resserrai un peu plus mes jambes autour de sa taille, déclenchant un éclat de désir dans ses yeux.

Il m'aimait, c'était une certitude. Autant que le soleil se couchait à l'ouest, que la lune créait le phénomène des marées, ou que la Grande Barrière de corail appartenait à l'une des sept merveilles du monde naturel.

Je voulus lui offrir ces trois mots.

Seulement...

Le corps d'Eridan se crispa contre moi. Il s'écarta vivement, ses traits concentrés comme s'il écoutait quelque chose.

Quelque chose venant de l'océan.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Mets le bateau en route.

Je me mis debout au moment où Eridan plongeait. J'observai sa caudale pendant que l'ancre remontait. Comme il ne disait toujours rien, je suivis ses instructions et mis le moteur en route.

Il sortit la tête de l'eau.

— Prends la direction de la côte, ne viens dans l'eau sous aucun prétexte.

Il plongea et cette fois je ne le vis plus du tout. J'hésitai encore à démarrer.

Des bulles se formèrent à la surface, dans la trajectoire du bateau. Une tête, puis un torse surmonté de tentacules apparurent : Tangaroa. Quelques secondes plus tard, Eridan émergeait à son tour, entre lui et le bateau.

— Que faites-vous ici ? dit Eridan d'une voix tout sauf amicale.

— J'ai encore quelque chose à dire à notre humaine.

Je quittai la barre pour approcher de la proue en gardant bonne figure.

— Je vous écoute.

— Je voudrais revenir sur notre marché, dit Tangaroa.

— Je vous ai donné ma parole, lui assurai-je, je ferai ce que vous avez demandé.

— J'aimerais vous croire, sincèrement, mais votre frère n'a rien fait pour mériter ma confiance. Qui me dit qu'il vous écouterait ? Que vous serez prête à défier votre aîné pour défendre l'océan ?

— Vous parlez de confiance, mais elle doit aller dans les deux sens. Je prends un risque en vous faisant confiance, vous devez accepter d'en prendre un également.

La bouche de Tangaroa s'entrouvrit et il émit un sifflement inhumain. Ses tentacules ondulaient avec malveillance ; seule la présence d'Eridan l'empêchait encore de s'approcher trop près de moi.

— Vous êtes une humaine intelligente, Carly. Si vous étiez née dans l'océan, j'aurais eu beaucoup d'estime pour vous.

Cette approche était un peu encourageante.

— Je vais y aller maintenant, Tangaroa.

— Seulement...

Je me crispai à nouveau.

— ...je ne peux pas vous laisser repartir sans un message pour votre frère.

J'eus un mauvais pressentiment.

— Ne vous approchez pas d'elle, gronda Eridan.

— Eridan, vous commencez à m'agacer. Cette histoire ne vous regarde pas.

La peur me lapa la peau, cette fois pour Eridan. Plus longtemps il restait sur le chemin de Tangaroa, plus il risquait de s'exposer à sa colère.

Trop tard.

Lorsqu'un tentacule menaçant s'éleva au-dessus de sa tête, Eridan fonça sur Tangaroa, poings en avant. D'un coup de nageoire, il bondit, évita l'appendice et frappa Tangaroa au torse. L'homme-pieuvre bascula à la renverse dans une énorme gerbe d'eau.

— Carly, va-t'en !

Je me hâtai de retourner à la barre pour commencer à manœuvrer. Un tentacule balaya l'air, me forçant à braquer à bâbord.

Le bateau émit un bruit bizarre et se mit à faire du sur-place : un autre tentacule s'était enroulé autour du bateau, l'empêchant d'avancer. Un troisième s'éleva au-dessus de moi et me frappa dans les côtes. Je volai par-dessus bord, le souffle coupé.

L'eau m'engloutit. Tangaroa était plus proche que je ne le croyais et sa présence envahissait mon champ de vision. Ses tentacules, tels des serpents

venimeux, m'encerclaient. En tentant de me faufiler à droite, un autre me repoussa. Je sentis plus que je ne vis Eridan me saisir par la taille et me pousser vers la surface. J'émergeai quelques secondes plus tard, de l'eau dans la bouche et les yeux.

— Remonte, vite.

Eridan disparut. Je fis le tour du bateau et me hissai en sécurité. Ce dernier tangua, un tentacule était en train de s'enrouler autour de la main courante à tribord. La tête de Tangaroa émergea et il posa ses bras impressionnants sur le rebord.

— Ne résistez pas, où je risque de vous faire du mal.

La force qu'il exerçait sur le bateau aurait pu le retourner. Je restai à l'opposé dans une maigre tentative de contrebalancer son poids.

— Où est Eridan ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Il s'en remettra, s'il ne tente pas une seconde fois de s'interposer. Vous et moi n'en avons pas fini...

Soudain, une silhouette sauta hors de l'eau. Eridan tendait les poings en direction du visage de Tangaroa. Ce dernier l'évita et dressa un tentacule pour lui assener un coup au ventre. Le sang gicla et celui que j'aimais retomba mollement dans l'océan.

— Non !

Je me jetai à l'eau. Je clignai des yeux plusieurs fois, battant des jambes dans la direction où il était censé se trouver. Ma vue se précisa. Eridan allait à la dérive, du sang s'échappait de sa blessure, il semblait inconscient, peut-être pire... Je poussai encore sur mes jambes, et tendis la main, sur le point de toucher la sienne. L'instant d'après, un tentacule s'enroulait autour de ma taille et me tirait en arrière, loin d'Eridan.

Je criai, mais seules des bulles s'échappèrent de ma bouche, en même temps que l'oxygène restant.

Tangaroa m'amena à la surface, mes bras et mes jambes bloqués par ses impressionnantes ventouses. Chacun de ses huit appendices détenait une force monstrueuse, capable de tout broyer sur son passage.

Il me hissa à hauteur de son visage.

— Eridan...

— Il ne nous embêtera plus pour l'instant. Nous allons rendre visite à votre frère. Faire les choses dans la douceur ne me convenait pas de toute manière.

— Adamaris a dit que vous respecteriez votre part d'engagement !

— C'est son souhait. Mais elle n'a pas d'autorité sur moi.

— Vous n'avez pas besoin de me menacer, nous voulons la même chose.

— Mais je ne vous crois pas, Carly.

— Parce que je suis humaine ?

L'expression de son visage se durcit.

— La différence engendre la peur et le rejet mène à l'ignorance. Les miens font partie des nombreuses victimes des humains. J'avais une famille, qui a été contrainte de quitter son habitat. Je suis le dernier. L'océan Pacifique, vous l'appellez ! Il n'y a rien de pacifique dans votre démarche à arpenter les eaux, comme si elles vous appartenaient. Ces cicatrices sur mon corps viennent de vous. Je me souviens de ce bateau, il y a longtemps, et de ces humains enchaînés par d'autres humains. Ils appelaient à l'aide, terrifiés, et j'étais alors suffisamment naïf pour m'approcher. Pour ressentir de la pitié pour ces êtres qu'on frappait sans raison. Lorsqu'on m'a vu, ces humains pourtant si différents, se sont unis à leurs geôliers pour chercher à me capturer, à me tuer. Alors, j'ai fait couler leur navire.

La créature des abysses, c'était lui. Tangaroa avait fait couler le Clifford. Ni Tasha, ni Daren n'auraient pu deviner la vérité sur la fin funeste du navire.

— Après cela, un humain à la peau tatouée est venu. Il m'a promis que si je suivais ses conseils, les humains cesseraient de me traquer. Il m'a dit que le temps ferait de moi une légende dans les mémoires, qu'on m'oublierait et que je pourrais vivre en paix.

Les yeux de Tangaroa se perdaient à l'horizon.

— Je l'ai cru, je suis resté dans les abysses longtemps, suffisamment pour qu'on m'oublie et que je retrouve ma tranquillité. Mais la solitude ne m'a jamais fait oublier. Les humains ne s'intéressent qu'à eux-mêmes.

Je ne dis rien. Il n'y avait pas d'excuses à donner, pas de pardon possible. Tangaroa parlait avec la voix de l'océan et je ne pouvais qu'accepter les reproches. Ce fut alors que le tentacule se contracta puis libéra mon bras gauche.

— Qu'est-ce que vous faites ?

La douleur fut vive et je hurlai. Une aiguille me transperçait, j'aurais voulu m'arracher la peau de l'avant-bras, peut-être était-ce ce qu'il était en train de faire.

Lorsqu'il ôta son tentacule, une tache noire persistait sur ma peau, similaire à de l'encre.

— Voilà qui devrait motiver votre frère à rendre ce qu’il a volé. S’il tient à sa sœur.

— Vous m’avez...

— Je vous ai empoisonnée. Sans le remède, d’ici demain, vous serez morte.

Mon bras se trouva à nouveau plaqué contre mon corps.

Tangaroa se dressa de toute sa hauteur sur le bateau et frappa de ses tentacules à travers la coque, perçant des trous pour laisser l’eau jaillir. Je détournai la tête pour ne pas me prendre d’objet volant au passage. Le carnage se poursuivit. L’eau s’infiltra dans la cabine, inondant tout, et le bateau commença lentement à être avalé par les flots. En moins de cinq minutes, il avait sombré.

— Allons-y, décréta Tangaroa.

Il commença à glisser sur l’eau. Je n’avais aucune marge de manœuvre, mes pieds remuaient à peine, à quelques centimètres au-dessus de l’eau. Ma cage thoracique était écrasée par l’appendice visqueux.

Inspire.

Expire.

L’air peinait à entrer dans mes poumons. La tête me tournait à cause du manque d’oxygénation et le soleil me tapait sur le crâne.

Avant de voir la côte, je sentis l’odeur abominable de la marée verte. Les effluves toxiques me donnaient envie de vomir. Tangaroa modifia sa trajectoire par le Sud.

La côte était en vue. La marée verte s’était sensiblement rapprochée de Lyttelton et pour l’instant, les barrages mis en place jouaient leur rôle.

— Vous voyez ? Les humains tentent de réparer les dégâts. Nous ne sommes pas tous votre ennemi !

— Les humains finiront par détruire l’océan. Je sais que je ne pourrais tout arrêter, mais je peux contribuer à ralentir cette destruction.

— Je comprends votre colère. Mais vous n’avez pas le droit de rejeter l’entière responsabilité sur mon frère. Vous êtes en partie responsable de ces dégâts. C’est vous qui avez envoyé les siréniens détruire les machines.

Les narines de Tangaroa frémirent, son regard devint incandescent et un grondement contrôlé vibra dans sa gorge.

— Allez voir votre frère. Dites-lui que votre vie est en jeu et qu’il doit rendre les minerais à l’océan. Je les veux jusqu’au dernier.

Il me relâcha sur un rocher, non loin de la route. Mes jambes me tenaient à peine, mais ma liberté retrouvée n'avait pas de quoi me réjouir.

Eridan.

La vision de son corps à la dérive dans les profondeurs de l'océan me faisait mal. J'espérais qu'Adaro ou Kailano le trouverait vite.

Je n'avais plus le choix. Je me mis à marcher en direction du port, serrant mon poignet contre moi en ravalant mon désespoir.

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Le port de Lyttelton était désert. Pas de promeneur, de touriste ou de garde-côte. L'eau était calme, mais seulement en apparence : je savais que des yeux dissimulés étaient braqués sur moi.

Je n'étais en sécurité nulle part.

— C'est elle !

— Carly !

— Elle est là !

Épuisée physiquement et émotionnellement, reconnaître ces voix me fit monter les larmes aux yeux.

Jared, Tasha, Bastien. Ils couraient vers moi. À croire qu'ils guettaient mon retour depuis des heures.

Tasha me prit dans ses bras en premier.

— On lui a juste dit que tu étais partie en bateau, souffla-t-elle à mon oreille.

Elle m'offrit un sourire désolé d'avoir dû avouer une partie de la vérité. Je grelottais et Jared m'enroula dans une serviette en me frictionnant les épaules.

— Tu vas bien ? Je me suis fait un sang d'encre !

Il me serrait à m'étouffer. Je l'avais imaginé furieux, déçu, peiné, mais certainement pas soulagé.

— Où est le bateau, Carly ? me demanda Bastien. On ne t'a pas vue rentrer au port.

— Je... n'ai pas réussi à manœuvrer, j'ai dévié plus loin, jeté l'ancre puis j'ai nagé.

Mon mensonge passa inaperçu.

— On s'en occupera plus tard, si ça ne t'embête pas Bastien, décréta Jared. Viens, je te ramène à la maison.

Tenue contre lui, je retrouvais le frère que j'aimais au moment où j'en avais le plus besoin. Il m'entraîna vers le parking.

— Pour ce matin...

— Non, c'est à moi de parler, m'interrompit-il. Je me fiche des siréniens. Ce qui m'importe c'est que tu ailles bien. Mais ne repars plus seule en

bateau comme ça. J'ai cru que tu allais faire une folie. Je ne me le serais jamais pardonné.

— Alors, tu ne m'en veux pas ?

— Tu es ma petite sœur, je serai toujours de ton côté, quoi qu'il arrive.

Les larmes étaient en train de brouiller ma vision.

Jared était déjà prêt à tout pour moi, le chantage de Tangaroa n'y changerait rien. Le vrai problème était ailleurs. L'entreprise pour laquelle Jared travaillait se chargeait uniquement de l'extraction des nodules polymétalliques, ensuite ils les revendaient à d'autres exploitants qui transformaient les métaux pour la fabrication d'objets électroniques. Ces entreprises pouvaient se situer en Nouvelle-Zélande, mais également en dehors du pays. Récupérer les minerais dépassait les compétences de mon frère. Depuis le début, le plan de Tangaroa était voué à l'échec.

Mes yeux se fermèrent à intervalles réguliers pendant que Jared conduisait.

Sur la banquette arrière, Tasha et Bastien restèrent silencieux, même s'ils brûlaient de connaître les détails de ma virée dans la cité de corail. Une fois devant la maison, je n'avais pas le cœur à leur raconter ce qui s'était passé.

— On se voit plus tard, leur murmurai-je.

— D'accord, fit Bastien qui comprit le message et pressa la main de Tasha pour la dissuader de renchérir.

— On repassera te voir lorsque tu auras récupéré, dit-elle en m'embrassant.

Après avoir passé le pas de la porte, notre mère me sauta dans les bras.

Mes muscles étaient en train de se relâcher, mon cerveau de se déconnecter. La tête me tourna et je manquai de m'effondrer sur place. Ma mère me rattrapa.

— Tu es glacée, dit-elle.

— Je vais chercher une autre serviette, dit Jared, et après j'appelle le médecin.

Toute trace de fatigue s'envola.

— Je vais bien, je suis juste fatiguée.

— Tu as une mine affreuse et les lèvres violacées. Je serai rassuré une fois qu'un médecin t'aura vue.

Je serrai un peu plus fort la serviette autour de moi. Personne ne devait voir la marque sur mon poignet.

— Écoute Jared, tu es mon frère, pas mon père, et je veux que tu respectes ma décision lorsque je te dis que je ne veux pas voir de médecin.

Cette fois, il baissa les bras.

— Je t'écoute, Carly, je ne veux plus qu'on se dispute toi et moi.

Je me tournai vers notre mère. C'était elle qui aurait le dernier mot.

— Prend une douche chaude, me conseilla-t-elle, si tu as le moindre signe de vertige, de nausée ou de maux de tête, tu me préviens immédiatement, d'accord ?

— Oui.

— Tu as besoin d'aide pour défaire ta combinaison ?

— Ça ira.

Je m'enfermai dans la salle de bain. Mon frère avait raison, je faisais peine à voir avec mon teint maladif. J'ôtai ma combinaison en frissonnant avant de prendre une douche brûlante. Peu à peu, mon corps récupéra une température normale.

Je passai un jean, un pull léger et de grosses chaussettes. En revenant dans le salon, notre mère plaça entre mes mains une tasse fumante.

— Et si tu nous racontais ce qui s'est passé ?

Installée dans le canapé, je réfléchis à la meilleure manière de présenter mon histoire. Que pouvais-je dire et que devrais-je dissimuler ?

Mon silence rendait Jared nerveux.

— Dis-moi ce qui ne va pas, Carly, ou dis-moi ce que je peux faire pour arranger les choses.

Il avait dit les mots qu'il fallait.

— Il y a bien quelque chose que tu peux faire...

— Tout ce que tu voudras. Crois-moi lorsque je te dis que je ne dors pas depuis la marée verte. Les robots-nettoyeurs sont trop lents, et nous n'avons pas de meilleure solution. Mais toi, tu as une idée ?

J'acquiesçai.

— Lorsque je suis partie en bateau, je suis allée rencontrer Adamaris, la sirène la plus âgée du banc des siréniens.

Ils ouvrirent tous les deux de grands yeux.

— Le temps joue contre nous, tu le sais. Et seule leur intervention pourrait inverser la tendance. Adamaris est prête à rencontrer les humains, et à unir nos forces pour éliminer la marée verte.

— C'est... c'est formidable ! On va appeler Thompson, lui parler de cette merveilleuse nouvelle.

— Ce n'est pas tout, il y a quelques exigences...

Cette partie-là allait être difficile.

— Lesquelles ? demanda prestement Jared.

Moins j'en dirais, mieux ce serait. Et surtout, je refusais de prononcer le nom de Tangaroa. Ça paraissait trahir de faire passer cette exigence au nom d'Adamaris, mais je n'avais pas d'autre idée.

— Ça concerne les minerais. Il faut les rendre à l'océan.

— Les rendre à l'océan ?

Notre mère et Jared avaient parlé en même temps.

— Pourquoi ?

Je me pris la tête entre les mains. Fatigue, stress, douleur... J'arrivais à bout. La haine de Tangaroa envers les humains s'était entretenue pendant des décennies, bien avant ma naissance. Ce combat me dépassait.

Pourtant, j'avais choisi de le mener.

— Les océans sont déjà sous pression à cause de la pollution, la surpêche et le réchauffement climatique. L'exploitation minière des abysses, c'est rajouter des répercussions graves sur l'écosystème pour plusieurs générations. Les eaux profondes regorgent de formes de vie uniques et merveilleuses, et forment un domaine interconnecté. Pendant combien de temps encore on va accepter que les investisseurs et les entreprises à la recherche du profit forcent les gouvernements à adopter des réglementations leur permettant de gagner plus d'argent ? On refuse de regarder les faits en face et les conséquences pour tous les êtres vivants sur Terre.

Jared se passa la main sur le visage, visiblement déboussolé.

— Je le sais. J'ai compris tout ça. Mais je ne vois toujours pas comment rattraper le coup.

C'était ma carte à jouer.

— L'océan a ses propres moyens de nettoyage et de régénérescence. Rendre les minerais rétablira une partie de l'équilibre.

C'était mon plus gros mensonge. Le seul équilibre que cela apporterait était d'apaiser la colère de Tangaroa. Peut-être alors, les humains remonteraient dans son estime, peut-être trouverais-je le moyen de négocier un sursis. Si tant est que je puisse faire confiance à ses promesses.

— Mais les minerais ont été extraits des fonds océaniques, de la roche même, objecta Jared. Les rendre ne va pas défaire ce que nous avons fait.

— Jared, dit alors Debra, tu tentes d'utiliser la logique, mais je crois que cette logique nous échappe. Nous ne sommes pas siréniens. Leurs exigences peuvent nous sembler étranges, mais nous devons faire un pas dans leur direction.

Les larmes menaçaient de revenir. Ma mère me soutenait au moment où je n'étais pas loin de lâcher.

C'était ce qu'il manquait pour faire flancher Jared.

— La dernière cargaison a été intouchée et se trouve encore à l'entrepôt. Il y a l'équivalent de plusieurs jours de boulot.

— Et ? fis-je attendant le verdict.

— Si c'est la bonne chose à faire, alors oui, allons les rendre à l'océan. Je retrouvai un regain d'énergie.

— Allons-y maintenant.

— Maintenant ? Tu viens à peine de rentrer, tu es fatiguée.

— Je vais bien, je suis en pleine forme.

Cette fois, il ne me crut pas.

— Tu as besoin de dormir, surtout si tu refuses d'aller chez le médecin. Je te donne ma parole et je ne reviendrai pas dessus.

Je cherchai un compromis.

— Je n'ai pas sommeil. Alors si tu insistes, je mange un peu, et ensuite on y va tous les deux. De toute manière on ne sera pas trop de deux, surtout si tu n'es plus le bienvenu à l'entrepôt.

Mon argument fit mouche.

Ma mère m'apporta un plat de gratin réchauffé. Manger me fit plus de bien que je ne l'aurais imaginé. Jared dut considérer que j'avais meilleure mine, car quelques minutes plus tard, il accepta que je l'accompagne.

Il conduisit en silence jusqu'à l'entrepôt. À la manière de celui qui veut rester incognito, il portait une casquette et des lunettes de soleil. Il me demanda de descendre une fois devant le portail sécurisé pour badger. Du coin de l'œil, je vis les caméras de surveillance pointées sur moi.

Le portail coulisça.

— Qu'est-ce qu'on fait si on croise des employés ?

— L'activité est à l'arrêt depuis la marée verte... Il ne doit y avoir que deux ou trois personnes sur le site.

— Ça ne répond pas à ma question.

— Je prétendrai être là pour récupérer des affaires. Ou pour réclamer un rendez-vous avec le boss... Je trouverai bien quelque chose à dire.

Son ton désinvolte n'était qu'une façade. Que risquait-il vraiment, sachant qu'il avait perdu son boulot ? Il n'avait aucune légitimité à être là, on le mettrait dehors, ou pire, on appellerait la police.

Jared se gara et je le retins au moment où il descendait de la voiture.

— Laisse-moi y aller, d'accord ?

— Tu ne pourras pas entrer. On est seulement quatre à avoir l'accès.

— Tu n'as qu'à me donner le code.

— La porte est scellée par un mécanisme de reconnaissance faciale, et non ça ne marche pas avec une photo.

L'entrepôt face à nous était gigantesque. Un monstre endormi. À priori, il n'y avait pas de caméra de sécurité ici. Et comme l'avait dit Jared, le bâtiment était désert et abandonné ; un lieu déshumanisé.

Comment pouvait-on travailler dans un tel endroit ?

— C'est la salle sur la droite, indiqua Jared.

La fameuse porte faisait la taille d'un camion. Jared positionna son visage pour la reconnaissance faciale... et rien ne se passa.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Mon frère fronça les sourcils, s'efforça de rester immobile pendant de longues secondes. Rien ne se passa.

— J'arrive pas à le croire !

— Quoi ? Pourquoi ça ne s'ouvre pas ?

— Ils ont modifié la liste d'accès ! Comme si le boss savait que je reviendrais ici.

Je pâlis. Son patron imaginait que Jared puisse revenir saboter son travail ? Je tenais toujours le badge dans ma main. Ce serait une preuve irréfutable de la présence de Jared, une autre raison de l'accuser d'enfreindre la loi.

Jared tourna sur lui-même en marmonnant, à la recherche d'un plan B. Lorsqu'il emprunta le couloir sur la droite, je le suivis au pas de course.

— Où tu vas ?

— Tenter de trouver un bureau ouvert et lire les derniers mails pour vérifier si les minerais ont déjà été déplacés. S'ils ne sont plus là... je ne sais pas comment on va faire.

À la troisième tentative, nous trouvâmes une porte non verrouillée.

Je fis le guet pendant qu'il allumait l'ordinateur. Jared tenait le coup, il avait accepté ses responsabilités et il faisait ce qui lui semblait juste. Il

redevenait le grand frère qui m'inspirait et cette fois, c'était moi qui avais besoin de sa force pour tenir.

Pourvu que tout se passe bien.

Pourvu...

Des bruits de pas. Quelque part, au loin, quelqu'un approchait. Je tentai d'alerter silencieusement mon frère, mais il ne réagit pas à mes gesticulations. Les pas venaient dans notre direction, c'était une certitude.

Je m'engouffrai dans le bureau en refermant la porte derrière moi.

— Jared, il y a quelqu'un !

Mon frère ne leva pas les yeux de l'écran de l'ordinateur. Il lisait quelque chose, une ride de frustration lui barrant le front.

— Jared ! répétais-je.

Il se leva de son siège sauf que c'était trop tard pour envisager de s'échapper par la fenêtre. La poignée de la porte s'abaissa.

— Dan ?

L'individu qui venait d'apparaître n'était autre que l'ancien collègue de Jared, blessé lors de l'attaque des siréniens. Son bras gauche était plâtré, maintenu en écharpe. Il nous regarda à tour de rôle en secouant la tête.

— Tu ne devrais pas être là, Jared. Tu cherches les ennuis ?

— Non, assura mon frère. J'ai besoin de quelque chose.

— Si tu n'es pas parti d'ici deux minutes, j'appelle les flics. Je suis désolé, mais je n'ai pas le choix.

Jared ouvrit la bouche, comme s'apprêtant à faire bon usage des deux minutes qu'il nous restait. Puis finalement, il lâcha :

— Comment va ton bras ?

À cela, Dan eut un rire bref, qui le fit aussitôt grimacer.

— Toujours cassé. C'est mon dernier jour ici. Le boss ne veut pas d'incapables.

— Il a dit que tu étais un incapable ?

— Tu en connais beaucoup qui reviennent dans cet état ? dit-il en désignant son bras.

— Ce n'était pas ta faute.

— Ouais, ça revient au même. J'en ai pour quatre semaines de convalescence et je ne pouvais pas me permettre de perdre ce boulot.

C'est là que je choisis d'intervenir :

— Votre patron ne peut pas vous virer parce que vous êtes blessé, d'autant plus que c'est arrivé sur votre lieu de travail. Appelez un avocat, il

vous dira la même chose que moi et il fera en sorte que vous conserviez votre job.

Dan me lança un drôle de regard.

— Tu es sa sœur, j’imagine ?

Il alla jusqu’à ébaucher un sourire désabusé.

— Et toi ? reprit-il. Tu ne m’as toujours pas dit ce que tu faisais là.

Jared désigna l’ordinateur.

— Je cherche un moyen d’accéder à la salle où sont entreposés les minerais.

— Pourquoi ? Te venger ?

— C’est plus compliqué que ça...

Dan fronça les sourcils pendant toute la tirade de Jared. L’essentiel fut dit, en toute transparence. Je retenais mon souffle. Je ne connaissais pas suffisamment Dan, mais j’espérais que l’honnêteté de Jared serait payante.

— Tu risques gros.

— Je sais.

— Même si je ne te dénonce pas, les caméras ont enregistré ton passage.

— Je sais aussi.

Dan réfléchit, puis demanda à Jared de se décaler pour taper quelque chose sur l’ordinateur.

— Ton accès a été annulé avant-hier. Je peux te le restituer, car ton profil n’a pas été effacé. On finira par s’en rendre compte, je ne pourrai pas te couvrir.

— Merci Dan. Mets ça sur mon dos, ça m’est égal.

Tout alla très vite.

La porte de la salle s’ouvrit et j’aidai Jared à charger la cargaison de minerais dans un camion. Les nodules polymétalliques étaient encore à l’état brut et n’avaient été ni traités, ni transformés. La quantité présente était incroyable et me mit la boule à la gorge. Quelle quantité avait été extraite des abysses depuis le début de l’activité ? Jusqu’à quel point l’écosystème avait-il été affecté, sachant que rien n’avait été organisé à une si grande échelle ?

— Monte.

Essoufflée et en sueur, je grimpai côté passager.

Le trajet jusqu’à Lyttelton fut rapide. Jared s’arrêta sur le bas-côté de la route, juste avant l’entrée dans le port. Personne. Il effectua une marche arrière jusqu’à se trouver à flanc de coteau. Il me cria de faire attention

lorsque la trappe s'abaissa. J'ouvris la première cargaison : les minerais se déversèrent à toute allure le long de la falaise dans un bruit d'entrechoquements. Ils atterrirent dans l'eau plusieurs mètres plus bas.

Je guettaï quelque chose, un signe. Non loin de là, je crus voir une ombre dans l'eau. À peine un frémissement. Tangaroa surveillait, comme il l'avait dit. Mon avant-bras recommença à me démanger.

— Tu es fatiguée ?

Je sursautai.

Jared venait de me surprendre le regard perdu à l'horizon.

— Hum, un peu.

— Ménage-toi, je peux m'en charger.

Jared était au moins autant épuisé que moi, même si c'était pour des raisons différentes. Les autres cargaisons subirent le même sort. Les minerais regagnaient les profondeurs, comme ils n'auraient jamais dû les quitter.

Nous repartîmes en direction de l'entrepôt pour rendre le camion et récupérer la voiture. Dan ne se trouvait nulle part. Même s'il avait refusé de nous couvrir, il nous avait rendu un immense service. Le retour à la maison se fit en silence. Je n'avais pas le cœur à parler. La quantité de minerais rendus à l'océan n'était qu'un échantillon comparé à ce qui avait été extrait. Tangaroa le savait, je le savais.

Jared descendit en premier de la voiture et m'ouvrit la porte de la maison.

— Maintenant : repos.

— Mais...

— Tu tiens à peine debout. Alors tu te reposes et tu me laisses gérer. Il y a un deuxième entrepôt au nord de la ville. Celui où sont transférés les minerais pour le tri ; c'est géré par un sous-traitant.

— Tu auras sans doute moins de chance qu'avec Dan.

— Peut-être, mais ça vaut le coup d'essayer. Ça ne te dérange pas de rester seule une heure ?

Mon rythme cardiaque s'emballa. Une heure. Que pouvait-il se passer en une heure ? Mon avant-bras me tirait, mes doigts se déplaçaient avec difficulté. La douleur était supportable, mais pendant combien de temps ?

On frappa à la porte : Tasha et Bastien étaient de retour. Jared se détendit.

— Vous arrivez pile au bon moment. Je peux laisser Carly sous votre surveillance pendant une heure ?

— Bien sûr, répondit Tasha.

Mon frère m’embrassa rapidement sur le front puis sortit.

— On t’a apporté de quoi déjeuner, dit Bastien en déposant un sac de victuailles sur la table basse. Tu as faim ?

— Pas vraiment.

Tasha attrapa mon bras – celui qui n’était pas empoisonné – et m’emmena avec empressement jusqu’au canapé.

— Bon, maintenant je veux tout savoir. Est-ce que tu as découvert leur cité ? Comment ça s’est passé là-bas ? Est-ce que tu as vu Eridan ?

À la mention d’Eridan, mes yeux s’embruèrent instantanément.

— Oh, Carly je suis désolée. Ça ne s’est pas passé comme tu voulais ?

Je ravalai mes sanglots. Mieux valait commencer par le positif.

— Adamaris a accepté de nous aider. Elle est d’accord pour rencontrer Thompson.

— C’est une excellente nouvelle ! s’écria Tasha.

Je hochai la tête.

— Il faudra que vous la rencontriez. Vous en savez déjà pas mal sur les siréniens, je pense que vous ferez de bons intermédiaires pour elle.

— Quand doit-elle arriver ?

— Dans un peu moins de deux jours.

— On sera ravi de donner un coup de main, assura Bastien. Mais je suppose que tu seras son interlocutrice, non ?

Rien ne lui échappait.

Ma gorge se serra si fort que je n’arrivais plus à parler. Tasha finit par comprendre :

— Il n’y a pas que des bonnes nouvelles, c’est ça ?

— J’ai... aussi rencontré Tangaroa. Il n’a rien à voir avec Adamaris. J’ai passé un marché avec lui. Je lui ai promis que Jared retournerait tous les minerais à l’océan.

— Sérieusement ?

— Ce n’est pas vraiment le genre de personne avec qui tu peux discuter.

— Où est parti Jared ?

— À un entrepôt, pour récupérer le maximum de minerais. Je ne lui ai pas parlé de Tangaroa, car je ne veux pas l’inquiéter.

— Alors on doit se plier à ses exigences et c’est tout ? s’emporta Tasha.

— N’oublie pas que nous sommes en tort, lui rappela Bastien.

— Les torts sont partagés !

— Qui est ce Tangaroa exactement ?

Ma main droite enserra mon poignet meurtri. La démangeaison se transformait en brûlure. Je n’avais pas osé relever la manche de mon pull pour voir si la marque s’était étendue, mais je le devinais.

Bastien attendait toujours ma réponse, et Tasha tentait de lire sur mon visage ce que je cachais. Mon silence les inquiétait.

— On n’a pas d’autre choix. Tout ce que je veux, c’est apaiser Tangaroa. Mais je suis inquiète pour Jared. Il prend trop de risques. Il est parti pour entrer par effraction une deuxième fois. À chaque fois qu’il s’approche de l’océan, j’imagine que Tangaroa le voit et...

Tasha et Bastien se regardèrent.

— Et si on rejoignait Jared pour l’aider ? Et pour veiller sur lui, bien entendu.

— J’ai ma voiture. Tu as l’adresse de l’entrepôt ?

Je fis non de la tête, mais Tasha lança une recherche sur Internet et la trouva en moins de deux minutes.

— Repose-toi, me dit Bastien. Tu peux compter sur nous, d’accord ? On se revoit un peu plus tard.

Je reprenais espoir. Les gens que j’aimais étaient de mon côté.

Malgré la peur et l’angoisse, la fatigue prit le dessus et je m’endormis sur le canapé.

Chapitre 29

Lorsque je me réveillai, j'avais l'esprit plus reposé.

Une fois débarrassée du plaid, je pris mon courage à deux mains et relevai la manche de mon pull. L'encre noire sur mon avant-bras avait gagné du terrain et mes muscles étaient durs comme de la pierre. Le simple effleurement déclenchait une envie irrépressible de me gratter la peau jusqu'au sang.

Il faut que je parle à Tangaroa.

Après avoir remis précautionneusement la manche en place, j'enfilai des baskets.

Je pris mon vélo pour pédaler jusqu'à Lyttelton, à l'endroit où nous avions déversé les minerais.

L'immensité bleue me faisait face.

— Tangaroa, appelle-je.

Rien ne se passa. Au bout de quelques minutes, des bulles remontèrent à la surface et l'être mi-homme, mi-pieuvre, sortit la tête de l'eau. Son visage sévère révélait le dédain qu'il éprouvait à ma vue.

— J'aimerais renégocier notre accord, dis-je d'une voix un peu tremblante. Il nous faut plus de temps.

— Pourquoi votre frère n'est-il pas avec vous ?

— Il n'a pas besoin d'être mêlé à tout ça. Il fait ce que vous avez demandé.

— Vous essayez encore de vous jouer de moi, Carly.

— Non, j'essaie de faire ce que vous me demandez dans la mesure du possible. C'est vous qui ne faites aucun compromis. D'ici la fin de la journée, je serai morte et ça n'aura servi à rien.

Il gronda, ses tentacules s'agitèrent, créant une fine mousse dans l'eau.

— C'est ainsi que votre frère voit les choses ? Dites-lui de venir me voir.

Perchée sur mon promontoire, je pris conscience que je détenais le pouvoir, aussi maigre soit-il.

Il était hors de question que je lui laisse l'occasion de faire du mal à Jared, comme il l'avait fait avec Eridan. L'image de sa silhouette à la dérive me hantait. À cause de Tangaroa, je ne le reverrais jamais. Je ne saurais même pas s'il avait survécu.

— Votre combat n'est pas contre Jared, repris-je. Nous avons fait notre possible, mais le restant des minerais est hors de notre contrôle et ne nous appartient pas. Vous prétendez vous soucier de l'océan, mais vous ne pensez qu'à votre vengeance personnelle.

Tangaroa souleva ses tentacules. Je reculai. L'océan s'agitait comme un monstre menaçant. Les vagues s'amplifièrent à un rythme de plus en plus violent ; les flots se brisèrent à mes pieds dans un bruit de feulement. Mon estomac se retourna. Je m'éloignai, mais pas assez vite. Tangaroa créa un promontoire, une tour d'eau qui le hissa en hauteur, jusqu'à me surplomber. Un tentacule fusa et s'enroula autour de ma taille. Moi qui étais convaincue qu'il ne pouvait me faire plus de mal, qu'à m'avoir condamnée à mort, il ne pouvait m'atteindre davantage, je m'étais trompée.

Mes pieds quittèrent le sol. Suspendue dans les airs, Tangaroa m'approcha de lui, et de son visage hargneux. J'étais terrifiée, misérable.

Sa tour d'eau montait, le propulsant de plus en plus haut, jusqu'à lui donner une position dominante sur le port. Pendant cette seconde en suspension, je vis une voiture qui roulait beaucoup trop vite sur les chemins escarpés. La voiture effectua un dérapage en freinant fort et la porte côté conducteur s'ouvrit.

Jared.

— Lâchez-la !

Il courut sans ralentir, un harpon entre les mains, Tasha et Bastien sur ses talons.

— Jared, ne t'approche pas !

Ma voix ne porta pas assez loin, ma cage thoracique comprimée par le tentacule.

Jared s'arrêta au bord, et ajusta son harpon.

— Vous, siffla Tangaroa.

Les vagues refluèrent. La tour d'eau s'abaisse et Tangaroa se focalisa sur mon frère.

Il y eut quelques secondes de battement, l'humain face au monstre marin.

— Lâchez ma sœur !

— J'ai passé un marché avec elle, et elle ne l'a pas respecté.

Mon frère se concentra sur sa cible, criant à mes meilleurs amis de rester derrière lui. Tangaroa ne sembla pas s'émouvoir de la menace de l'arme, mais il poussa un sifflement de prédateur.

— Je veux les minerais.

— J’ai rendu ce que j’ai pu. Le reste est en cours de négociation. Maintenant, rendez-moi ma sœur ou je tire.

Ses mains sur le harpon ne tremblaient pas, la flèche dirigée à hauteur de la tête de Tangaroa.

Ce dernier posa son regard coléreux sur moi.

— Voyez Carly, comment les humains considèrent les dommages collatéraux. Seule leur espèce compte. Votre frère va comprendre à son tour ce que c’est de perdre un être cher.

Je sus ce qui allait se passer. Plus aucun son n’existait. Les paroles de Jared et de mes amis s’étaient assourdies. J’inspirai faiblement et l’instant d’après, les flots m’engloutirent. Je m’y attendais, mais la vitesse du tentacule manqua de me faire paniquer. Je ne me débattis pas pour conserver un maximum d’oxygène. Et cela dura, dura, dura...

Tangaroa me remonta à la surface. J’inspirai une grande bouffée d’air, autant que me le permettait son emprise. J’avais les cheveux devant les yeux et l’eau ruisselait sur mon visage. Je me mis à tousser.

Bastien et Tasha criaient. Tangaroa ferait souffrir Jared au nom des souffrances qu’il avait endurées. J’aurais voulu tenter une autre approche pour le convaincre que nous n’étions pas ses ennemis. Les mots étaient mes seules armes. Mais en ouvrant la bouche, je fus incapable de formuler des phrases cohérentes. Mon instinct se dirigeait vers une seule penser : respirer.

Le visage de Tangaroa ne reflétait plus que la pure folie vengeresse. Les yeux exorbités, il cherchait à frapper fort. Les humains resteraient une monstruosité sans nom. Tous les mêmes. Il nous punirait tous.

Que faisait Jared ? Ne voyait-il pas que Tangaroa allait me tuer de toute manière ?

Je m’efforçai de lever la tête. Mon frère tenait son harpon pointé sur Tangaroa, à une distance suffisamment proche pour le toucher. Il savait. Jared savait que les négociations étaient terminées.

Il tira. La flèche partit trop vite pour que je la voie. Avec un peu de chance, elle allait atteindre sa cible.

Mais le torse de Tangaroa resta indemne. Un tentacule protecteur encaissa l’impact. Il grogna de douleur. Dans le même mouvement, il arracha le harpon des mains de Jared.

Mon frère n’attendit pas avant de réagir : il sauta, ses pieds glissèrent sur un tentacule et il se rattrapa dans un équilibre précaire, comme un surfeur sur une planche. Il rattrapa le harpon et le lança en direction de Bastien. Le harpon atterrit sur le rebord, entre deux rochers et Bastien se précipita pour le rattraper avant qu’il ne sombre dans l’eau.

— Jared, va-t’en !

Mon frère bascula dans l’eau et se mit à nager frénétiquement vers le rivage. Trop tard, un tentacule fusa vers lui.

Mais s’arrêta en plein élan.

Je clignai des yeux sans y croire. Tangaroa hésitait-il ? Le tentacule ne toucha pas Jared, et mon frère se hissa en sécurité, hors de l’eau.

Alors je compris : l’eau maintenait le tentacule pour l’empêcher de bouger. Mais l’océan n’était en rien responsable.

Le tentacule autour de moi trembla, comme s’il venait de prendre un choc. Je tordis le cou ; dans l’eau, trois nageoires s’agitaient. Dont une bleue.

— Eridan !

Tangaroa gronda à nouveau. Adaro et Kailano jaillirent de chaque côté pour lui attraper un bras, leur caudale battant furieusement à la surface.

Eridan était là, vivant, sa plaie recouverte d’une algue marron sous forme de cataplasme. Un poids quitta mes épaules. Le tentacule blessé par le harpon était inopérant, mais Tangaroa en possédait sept autres. Jared arma de nouveau le harpon.

Je réussis à libérer mon bras droit. Malheureusement ce fut tout. Les flots m’aspirèrent de nouveau. D’une manière si déterminée que je compris que Tangaroa ne me remonterait pas. Je plissai les yeux, mes cheveux s’éparpillèrent autour de ma tête comme des algues fantomatiques.

Le calme.

Le silence.

La sérénité.

Malgré moi, je retrouvais les mêmes sensations que lors de l’incident à la piscine. L’apnée ne m’avait jamais paru aussi facile et naturel. Mon imagination m’emmena loin dans les profondeurs de mon subconscient. *Je suis une enfant de l’océan. J’ai confiance.* Le chaos qui régnait à la surface semblait se situer à l’autre bout du monde.

Les tentacules bougeaient autour de moi, troublant la quiétude de l’eau. Mes amis se battaient pour moi. Il fallait que je tienne. Je restai le plus

immobile possible pour économiser mon oxygène. Ma volonté vacillait. Combien de temps leur faudrait-il pour me libérer ? L'étau du tentacule autour de mon corps ne se desserrait pas.

J'allais lâcher, j'allais tout perdre.

Je commençai à suffoquer, mes poumons réclamaient de l'air, déchirants et plaintifs.

Quelle ironie ! Après avoir manqué de mourir noyée, j'étais à nouveau dans des conditions similaires. Pourquoi fallait-il que l'histoire se répète ? Étais-je condamnée à mourir ainsi ?

Une sensation de lassitude m'envahit. J'en avais assez de lutter. Une image se dessina dans ma tête. Mon père. Notre dernière discussion. Les mots qui avaient lavé des années de reproches et de rancœur. Je l'avais toujours voulu dans ma vie, et lui dans la sienne. C'était une certitude. J'avais perdu trop d'années à lui en vouloir.

Ce serait mon dernier regret, celui de ne pas avoir eu l'occasion de rattraper les choses. De ne jamais rencontrer ma petite sœur.

La caresse de l'eau entoura mon visage.

— Carly !

Une voix. Sa voix. Il m'accompagnerait et la mort ne serait pas douloureuse.

— Carly, regarde-moi.

Je clignai des yeux. Eridan. Fantasme ou réalité, il caressait mes joues de ses pouces. Je voulus répondre, mais je n'osais plus bouger les lèvres. Sa bouche s'unit à la mienne. Il desserra mes lèvres scellées pour insuffler de l'air, qui entra dans mes poumons. Une fois, deux fois, trois fois.

— Je vais te sortir de là, me dit-il à l'oreille.

Il repartit vers la surface.

Une nouvelle onde se propagea. Quelqu'un venait de sauter à l'eau. La silhouette d'Eridan reparut, Jared se tenait à ses côtés. Je faillis lâcher le peu d'oxygène qui me restait. Jared visa avec son harpon et transperça le tentacule qui me retenait. Il rétracta la flèche et le sang jaillit. Il arma une seconde fois.

L'étau autour de moi était agité de soubresauts, le tentacule se détendait et se resserrait spasmodiquement. Eridan glissa ses mains pour me dégager. Rien n'y faisait. Les courants s'agitaient dans des sens contraires, une lutte de pouvoir invisible m'écartelait. Les eaux tourbillonnaient et se déchainaient, mécontentes et capricieuses. Des bulles se frayaient un

chemin le long de mon corps. Un tunnel d'air s'ouvrit puis se referma, et l'océan continua de me balloter à droite et à gauche comme un vulgaire objet.

Une nageoire passa non loin au-dessus de ma tête. Kailano ou Adaro. Le combat à la surface était tout aussi terrible.

Jared arma une énième fois le harpon et laissa la flèche dedans.

L'étau se desserra enfin. Mes bras tétanisés refusèrent de répondre. Ceux d'Eridan m'enveloppèrent, son pouvoir se réappropria les courants et il nous propulsa vers la lumière.

J'émergeai en ouvrant la bouche dans un râle désespéré.

— Jared, soufflai-je avec angoisse.

Il revenait lui aussi à la surface. Il se cramponna à Eridan, qui se mit à nager en nous trainant tous les deux jusqu'au bord.

Au milieu des éclaboussures, la situation commençait à mal tourner pour Adaro et Kailano. Sous le contrôle de Tangaroa, l'eau les mordait, les griffait, et les coups de tentacule les propulsaient contre les rochers alentour.

Jared sortit de l'eau en premier et me hissa à son tour à l'abri.

Un tentacule fusa vers nous et Eridan s'interposa en frappant de sa caudale. Des kilos de nageoire qui s'abattirent sur une arme tout aussi puissante.

Tangaroa cessa de tourmenter Adaro et Kailano pour faire face à Eridan.

— Écartez-vous Eridan, ou cette fois je vous tuerai.

— Non.

— Vous êtes fou. Prendre la défense des humains après ce qu'ils nous ont fait !

— Regardez-nous Tangaroa. Nous avons plus en commun avec les humains que vous ne voulez le voir. Votre rage, votre colère, est humaine. La haine engendre la haine. Vous l'avez vécu, vous l'avez compris. Pourquoi ne pas changer maintenant ?

— L'humanité ne mérite pas de seconde chance.

— Je ne suis pas d'accord. J'ai offert mon cœur à une humaine, qui m'a prouvé chaque jour que je pouvais avoir foi en elle. Je lui fais confiance.

— Alors vous ne valez pas mieux.

— Qu'est-ce que la mort de deux humains vous apportera ? Est-ce que votre famille reviendra ? Est-ce que les abysses seront plus accueillants ?

Les narines de Tangaroa frémirent. Il ressemblait à un taureau sur le point de charger.

— Il y a d'autres options, reprit Eridan. Nous pouvons apprendre à communiquer, à collaborer ensemble. Les différences entre humains et siréniens peuvent devenir une force et non une raison de discorde.

— Je suis avec lui, décréta Jared.

Tangaroa considéra chaque personne autour de lui. Adaro et Kailano reprenaient leur souffle. Bastien et Tasha me soutenaient chacun par un bras. Eridan et Jared étaient plus déterminés que jamais.

— Alors vous êtes perdu.

Un mur d'eau explosa, comme une voiture lancée à plein régime, droit sur Eridan.

J'hurlai son nom, Tasha et Bastien me lâchèrent, mais il était déjà trop tard.

Des milliers de gouttes s'éparpillèrent au vent et sur les rochers. La silhouette d'Eridan n'était visible nulle part. J'attendis, le cœur battant dans ma poitrine, un signe.

Le niveau de l'eau commença à descendre. Une vague se creusa, comme un accélérateur en puissance et une ombre perça la surface, s'envola comme un boulet de canon droit sur Tangaroa. Frappé en plein dans la poitrine, ce dernier bascula en arrière.

Galvanisés, Adaro et Kailano repartirent à l'assaut. Jared plongeait, son harpon à la main. L'océan s'affolait, se démultipliait. Sa houle prenait des formes titanesques sous la coupe de Tangaroa. Cette effervescence dans un univers indigo et bleu pastel me donnait le vertige. Tangaroa jouait avec les forces de la nature. Plus de limite, ni de notion d'immuable. Les eaux prenaient les formes du fantasme et de la folie d'un être déraisonné, se précipitaient sur les siréniens, les malmenant dans des ondes tumultueuses, les précipitant dans les gouffres de l'enfer.

Jared fut blessé à l'épaule par la flèche de son harpon, Eridan reçut un tentacule dans son flanc blessé. Adaro assurait la sécurité de mon frère pendant que Kailano secondait Eridan.

Sept tentacules face à trois siréniens et un humain, ils étaient toujours en infériorité.

Personne d'autre ne nous viendrait en aide. Nous n'étions que trois – Tasha, Bastien et moi – à pouvoir faire la différence.

La voiture. Le coffre était resté ouvert et parmi le bazar, il y avait un bidon, que je savais plein.

— L'essence !

Bastien réagit en premier. Il attrapa le bidon d'essence et ouvrit le bouchon. Tasha fouilla dans son sac à main et récupéra un briquet. Je trouvai trois petites bouteilles d'eau que je vidais et Bastien versa de l'essence dans chacune d'elles.

— Qui vise le mieux ? demanda Bastien.

Nous nous tournâmes tous les deux vers Tasha.

— Vous trouvez que le tir à l'arc ça ressemble au lancer de bouteilles ?

— C'est toujours mieux que rien !

Tasha prit une des bouteilles décapsulées et, grimaçant quant à l'aspect très peu écologique de son geste, visa un tentacule. Je sifflai pour attirer l'attention des siréniens et ils s'écartèrent. La bouteille atteignit le tentacule et l'essence se répandit sur l'appendice mortel. Tasha répéta l'opération deux fois.

Tangaroa gronda dans notre direction.

— Gardez-le à la surface ! cria Bastien aux siréniens.

Des tunnels d'eau se formèrent et les tentacules aspergés s'immobilisèrent. Je tendis le briquet à Jared, Bastien me tenant à la ceinture pour faire levier. Un premier tentacule s'embrasa. L'appendice se redressa et Jared lâcha le briquet qui tomba dans l'eau.

Tangaroa hurla.

— Écartez-vous ! criai-je aux siréniens.

Une odeur de poisson, de pétrole et de brûlé s'éleva. Tangaroa secoua son tentacule enflammé, voulut l'essuyer, mais il ne réussit qu'à en enflammer un autre. Jared visa, pour la dernière fois. Le harpon perça la peau du torse déjà striée de cicatrices. La surprise se lut sur les traits de Tangaroa avant de laisser place à la douleur. Il poussa un cri démentiel.

Jared se hissa hors de l'eau. Épuisée, je m'assis, avant de m'allonger sur le bord, la main tendue en direction de celui que j'aimais. Eridan, les muscles bandés, était prêt à repartir à l'assaut. Au moment où je prononçai son prénom, il attrapa ma main, colère et douleur s'apaisèrent lorsqu'il rencontra mon regard. Je ne parlais pas, lui non plus. Nous étions là, c'était tout ce qui comptait.

Tangaroa s'était tu. Il paraissait terriblement humain en cet instant. Ses tentacules se contractaient puis se détendaient ; ses mains enserraient la

flèche qu'il n'avait plus la force d'ôter. Son sang était rouge, comme le nôtre.

Mes paupières devenaient lourdes, mais je soutins cette vision jusqu'au bout. C'était la fin de quelque chose d'important. Je n'avais jamais envisagé que les choses se terminent ainsi et j'espérais que Tangaroa le savait, au fond de lui.

— Je suis désolée, murmurai-je.

Pour lui, pour l'océan.

Le corps de Tangaroa s'affaissa sur lui-même, il flotta quelques secondes à la surface avant de sombrer lentement.

Chapitre 30

Enroulée dans une serviette, ballotée par les virages, je luttai pour ne pas m'endormir pendant que Jared conduisait pour un retour à la maison. Mon inconscient cherchait à me ramener dans l'océan.

— Comment va-t-elle ?

Une main chaude se posa sur mon front. Celle de ma mère. Je clignai des yeux ; la voiture était garée devant la maison. Le soleil caressait mon visage en cette fin d'après-midi et ses rayons étaient réconfortants.

Jared me portait dans ses bras. Une boule d'angoisse se forma dans ma gorge lorsqu'il commença à me conduire vers ma chambre.

— Non, non, non.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne veux pas rentrer. Laisse-moi voir Eridan.

Jared s'arrêta. Finalement, il fit demi-tour et franchit la baie vitrée qui menait au jardin. Au milieu du cours d'eau, mon sirénien était là.

— Pourquoi n'est-elle pas à l'intérieur ? s'enquit Eridan.

— Elle veut rester auprès de toi, dit Jared. Bastien, Tasha, vous voulez bien apporter son matelas ici ?

Moins d'une minute plus tard, Jared me déposait sur mon matelas, à côté du cours d'eau. Il me débarrassa de mes chaussures et me couvrit d'un drap. Je balbutiai un remerciement, sans quitter Eridan des yeux. Le soleil éclairait son visage, plus beau que jamais.

Il prit ma main dans la sienne et se rapprocha tout près de moi. Je baissai les yeux sur son ventre, à l'endroit où Tangaroa l'avait frappé. Le cataplasme tenait encore en place.

— Tu vas bien, soupirai-je.

— Repose-toi, il ne t'arrivera plus rien, c'est fini.

— Je ne peux pas dormir si tu es là.

Il sourit, dévoilant les fossettes que j'adorais.

— J'ai l'impression que tes paupières ne sont pas d'accord avec toi.

— Si je m'endors, je vais à nouveau faire des cauchemars.

Il se pencha un peu plus.

— Alors je veillerai et je chasserai les mauvais rêves à coups de nageoire pour t'en protéger.

— Tu sais faire ça ?

— J'ai de l'entraînement avec Nalu. Dors Carly, je ne bougerai pas d'ici. Son souffle effleurait mes lèvres. Son odeur salée, familière, était entêtante. Dire que j'avais cru le perdre. Je me décalai un peu de sorte à coller mon front contre le sien.

Je m'endormis.

*

À mon réveil, la nuit s'était installée. Je voulus bouger, mais une main se posa sur ma joue.

Une main palmée.

— Tu as froid ? Si tu veux, je peux appeler ton frère pour qu'il t'emmène à l'intérieur.

Je levai la tête pour rencontrer le regard d'Eridan. Il était assis sur le rebord et seule sa nageoire était encore dans l'eau.

— Tu es resté.

— Bien sûr. Ai-je réussi à repousser tes cauchemars ?

Il y eut des exclamations.

— Carly, tu es réveillée !

Je tournai la tête en direction de la baie vitrée.

Bastien et Tasha accoururent et s'agenouillèrent à côté du matelas, l'air éreinté, mais soulagé. Ma mère m'embrassa sur la joue avant de se redresser et Jared passa un bras autour de ses épaules en me souriant. Je peinais à reconstituer les derniers événements, tout était allé si vite. Je me tournai vers mes meilleurs amis.

— Vous m'avez suivie jusqu'au port, c'est ça ?

— Désolé, avoua Bastien. Cette histoire nous semblait trop bizarre. On a tout raconté à Jared. On ne pouvait plus garder pour nous ce qui se passait avec Tangaroa.

— Je me disais que quelque chose clochait, admit mon frère, mais j'étais prêt à faire ce que tu demandais. Quand ils m'ont raconté, ça a été la goutte de trop. J'ai pris mon harpon et nous t'avons suivie.

Je frissonnai.

— Je crois que tes vêtements ont séché, me dit ma mère. Mais si tu veux te doucher ou te changer...

De nouveaux frissons s'emparèrent de mon corps. J'aurais dû me sentir mieux, mais c'était le contraire. Mon cœur battait à mes tempes, mon bras gauche était engourdi à m'en faire mal et la nausée montait.

— Je ne me sens pas bien.

Je roulai sur le côté et vomis dans l'herbe.

Eridan étant le plus proche, il réagit en premier. Ses mains sur mes épaules, il tenta de me faire pivoter vers lui.

Je gémis.

— Mon bras...

Jared dégagea le drap dans lequel j'étais enroulée, pendant qu'Eridan remontait la manche de mon pull. Ses mains palmées passèrent sur mon poignet et mon avant-bras remontant jusqu'à l'épaule.

Tasha poussa un cri d'effroi.

— Qu'est-ce que c'est ? s' alarma Jared.

— Tangaroa t'a fait ça, murmura Eridan d'une voix grave.

Je baissai les yeux. L'encre noire suivait le chemin de mes veines ; elle était désormais dans mon sang.

— Il t'a empoisonnée.

Jared se passa la main sur le visage en poussant un juron. Ma mère s'accroupit et commença à m'ausculter : fièvre, maux de tête, nausées, pouls faible, respiration difficile. Elle me fit boire quelques gorgées d'eau. Le coup d'œil qu'elle échangea avec Eridan me confirma qu'elle avait aussi diagnostiqué un empoisonnement.

— Ça va remonter jusqu'à son cœur, dit sombrement Eridan.

— Non, refusa Jared.

Il passa ses mains sur mon bras nu, comme s'il cherchait un moyen d'extraire le poison de mes veines.

— Tu le savais ? Carly, tu n'as rien dit ?

Jared me tenait par les épaules, me forçant à le regarder.

— Il a dit que je n'aurais pas une journée à vivre.

— Maman, dis-moi qu'on peut faire quelque chose, je t'en prie !

— Je ne peux rien faire de plus ici, il faut appeler les secours et le centre antipoison.

— Et qu'est-ce que ça changera ? marmonnai-je.

— Il y a un antidote, n'est-ce pas ? demanda Jared à Eridan.

L'air sombre, ce dernier fit un effort pour contrôler sa voix :

— Les créatures comme Tangaroa utilisent leur poison pour paralyser ou tuer leur proie lorsqu'ils chassent. Ils sont les seuls à être immunisés. Je ne connais pas d'antidote.

Jared me lâcha les épaules et se releva d'un bond. Je me nichai à nouveau dans les bras d'Eridan. La fièvre me donnait des sueurs froides. Eridan me serra plus fort, ses muscles contractés rendaient l'étreinte inconfortable, mais pour rien au monde je ne lui aurais demandé de me lâcher.

Jared pestait tout seul et lui et ma mère partirent en direction de la maison.

Tasha et Bastien étaient en état de choc, et n'avaient pas dit deux mots, même si leur regard empli d'effroi parlait pour eux. Je tournai la tête vers le cours d'eau au moment où des bulles remontaient à la surface. Deux nageoires violettes que je fus heureuse d'accueillir.

— Content de te revoir en vie Carly, dit Kailano en secouant sa tignasse brune. J'ai quand même dû renoncer à quelques sirènes pour toi, j'espère que tu pourras te racheter.

— Je trouverai un moyen de te remercier, dis-je faiblement.

Eridan gronda.

— Tu n'as pas l'air d'aller mieux, s'enquit Adaro.

Je devais faire un effort énorme pour cesser de trembler. Courageusement, je leur montrai mon bras gauche. Leur expression changea instantanément ; ils n'avaient pas besoin d'explication pour comprendre.

Une nouvelle vague de douleur me fit gémir. Cette fois j'avais des difficultés à respirer.

— Tu es sûre que tu ne veux pas aller à l'intérieur ? murmura Eridan avec angoisse. La nuit est fraîche.

— Non, je veux rester là.

Et si c'était ma dernière nuit à vivre, je voulais la passer dans les bras d'Eridan.

— Carly, murmura Tasha, les secours vont arriver, on va pouvoir t'aider.

— Je n'irai pas à l'hôpital.

— Tu risques de mourir !

— Personne ne va mourir.

C'était la voix de Jared, il était de retour avec notre mère, trousse de secours en main.

— Les secours vont arriver et te prendre en charge.

— Vous ne pouvez pas l'emmener, s'opposa Eridan. Le problème a été causé par l'océan, il doit être résolu par l'océan.

— Si on ne l'emmène pas, elle risque la septicémie.

Chacun resta campé sur ses positions, à s'affronter du regard, comme s'ils étaient de nouveau ennemis. Tasha se mit à pleurer dans les bras de Bastien.

Je levai le regard vers ma mère.

— Maman, s'il te plait, je ne veux pas aller à l'hôpital.

Elle, mieux que quiconque, me comprendrait. Son expression se troubla, et je sus qu'elle cherchait une alternative.

— En temps normal pour un empoisonnement, il faut faire des analyses en laboratoire pour déceler les agents pathogènes et...

— Il n'y a pas le temps, dit Jared.

— Je le sais. Je peux... lui administrer un antibiotique par voie intraveineuse pour renforcer son immunité et ralentir la progression du poison.

J'acquiesçai, et ma mère ouvrit la trousse de secours et prépara la seringue avant de m'injecter l'antibiotique.

— Si vous avez une idée, c'est maintenant, grinça Jared à l'attention des siréniens.

— J'en ai une, dit alors Kailano. Enfin disons que c'est plutôt une théorie. Ce que vous devez savoir, c'est que dans l'océan il n'y a que deux catégories de créatures : celles qui meurent suite au poison, et celles qui sont immunisées.

— On avait compris, grommela Jared.

— Et donc, continua calmement Kailano, il faut faire en sorte que Carly devienne immunisée.

Tout le monde le regarda avec des yeux ronds.

— Je croyais qu'il n'y avait que Tangaroa qui l'était, dit Jared.

— Ce qui veut dire que c'est lui, la solution, conclut Kailano d'un ton triomphant.

— Tangaroa est mort.

— Son corps est encore au port. Nous allons nous rendre sur place et en prélever une... partie.

Penser à Tangaroa était au-dessus de mes forces. Je fermai les yeux. La main palmée d'Eridan se nicha dans la mienne.

— Nous serons vite de retour, chuchota Eridan à mon oreille.

J'émis un râle de protestation et trouvai la force de tourner la tête vers lui.

— Ne pars pas.

Cela reviendrait à m'arracher le cœur.

— Je reviens le plus vite possible, murmura-t-il en caressant le dos de ma main. Je ne t'abandonne pas.

J'inspirai avec difficulté.

— Embrasse-moi d'abord.

Je croisai son regard voilé. Je me fichais que ma famille entende notre conversation, ou même que tout le monde nous voit. Ce serait probablement la dernière fois.

— Je t'ai dit que je ne le méritais pas encore, souffla-t-il en collant son front contre ma tempe. Je t'embrasserai lorsque tu seras guérie.

— Depuis quand tu mets autant de conditions ?

Il sourit faiblement.

— Tu vas guérir, Carly, je te le promets.

— Ne fais pas de promesse que tu ne peux pas tenir. Je ne tiendrai pas...

— Tu peux tenir, je le sais. Attends-moi, je t'en prie.

Mes supplications furent vaines. Il lâcha ma main. Il disparut à la suite d'Adaro et Kailano ; et avec lui, mes derniers espoirs. Je me mis à gémir, en entendant à peine Jared conclure qu'il leur laissait une demi-heure et que, passé ce délai, il m'emmènerait lui-même aux urgences.

Ma mère me caressa doucement les cheveux, calme et rassurante, en fredonnant une mélodie comme lorsque j'étais enfant. Ma mère avait changé, elle était beaucoup plus forte. Elle l'avait toujours été dans le fond, car elle n'avait jamais lâché son combat contre la maladie. Et elle allait mieux. Peut-être même, qu'un jour, elle referait sa vie avec un autre homme.

Les minutes s'étiraient, interminables. *Attends-moi*, avait dit Eridan. C'était bien la chose la plus difficile qu'il m'ait demandé de faire.

Mes deux meilleurs amis s'agenouillèrent à mes côtés, l'air de ne savoir quoi dire. Tasha avait les yeux rougis.

— Bastien, commençai-je, je suis désolée, pour le bateau de ton père.

— Ce n'est pas grave.

— Il a coulé... à cause de Tangaroa. J'aurais dû te le dire plus tôt.

— Ce n'est pas grave, répéta-t-il.

D'ordinaire stoïque, ses yeux brillaient de larmes. Tasha me prit la main, me répéta qu'elle tenait à moi autant qu'à une sœur. Jared faisait les cent pas comme un lion en cage.

Il y avait trop de choses que je voulais encore expérimenter. Continuer mes études, grandir, apprendre, devenir biologiste marin.

Et Eridan... Le temps à ses côtés avait été trop court. J'aurais voulu être intime avec lui, émotionnellement, physiquement, et qu'il me fasse découvrir d'autres lieux aussi magnifiques que la cité de corail.

Les premières étoiles apparurent dans le ciel. Autant de points inaccessibles.

Mon cœur battait par à-coups, trop vite ou trop lentement je ne savais plus vraiment, mais mon souffle devenait irrégulier. Les tremblements étaient en train de revenir, la fièvre de remonter et je me contrôlais tant que je pouvais pour ne pas affoler davantage mon frère et ma mère.

— Ça suffit, souffla Jared. Le temps est écoulé.

— Encore quelques minutes, dit Tasha.

— Leur théorie ne va pas marcher.

— Et pourquoi pas ? Ils savent ce qu'ils font. Il est temps de leur faire confiance.

— Je...

— De leur faire vraiment confiance, assena-t-elle. Comme tout à l'heure, lorsque vous vous êtes entraïdés et défendus. Alors, attendons encore cinq minutes !

Elle avait presque crié. Pour une fois, Jared ne trouva rien à redire.

— Encore cinq minutes, renchérit ma mère à voix basse.

Au même moment, il y eut des bruits d'éclaboussures.

— Bastien, dit Eridan, aide-moi.

— Wow, c'est très... glissant. Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

J'ouvris péniblement les yeux.

— Il faudrait le découper en fins morceaux.

Leur conversation me parvenait par intermittence.

— ...pour le faire cuire ?

— Non, il vaut mieux éviter d'endommager ses propriétés.

— Alors qu'elle consomme ça... cru ?

Leur conversation me paraissait surréaliste.

Eridan fut soudain près de moi et m’aida à revenir en position assise. Le contact de son torse humide contre mon dos me permit de reprendre mes esprits. Mon bras gauche pendait à mes côtés, inerte.

— Ça va aller Carly.

— On voit la Voie lactée, constatai-je.

Jared pestait, penché près de Kailano. Une odeur désagréable me chatouilla les narines. Eridan prit mon visage entre ses mains pour que je me focalise sur lui.

— Il va falloir manger.

— Manger ?

— Ce sont des restes de Tangaroa, expliqua Kailano. En ingérant une partie de lui, tu vas digérer sa chair, et son immunité devrait se retrouver dans ton sang. Et on l’espère suffisamment longtemps pour repousser le poison.

Mon estomac se souleva. Ça ne me réjouissait pas du tout.

— Je vais t’aider, proposa Eridan.

Ma mère tint devant moi une assiette avec des morceaux de chair découpés en cube.

— Si tu n’arrives pas à mâcher, avale tout, me conseilla-t-elle.

J’eus un mouvement de recul à l’odeur.

J’avais fait des actions plus courageuses que manger des tentacules crus, mais j’étais fatiguée et lasse.

— Courage Carly, dit Adaro.

Eridan prit un des cubes de chair et me le présenta. J’entrouvris les lèvres. La texture était tendre et gélatineuse. Le goût aussi abominable que l’odeur. Je refoulai un haut-le-cœur puis optai pour le conseil de ma mère : j’avalai tout.

— C’est bien, un deuxième.

Je continuai, luttant à chaque fois pour ne pas rendre le repas.

— Tu t’en sors super bien Carly, m’encouragea Adaro.

— Oui, approuva Tasha.

— C’est bientôt la fin, murmura ma mère.

Ouvrir la bouche. Mâcher un minimum pour ne pas m’étouffer. Avaler. Je n’en pouvais plus.

La scène autour de moi aurait pu surgir d’un rêve. Mon frère, ma mère, mes deux meilleurs amis, et trois siréniens. Quelques mois plus tôt, nous ne connaissions pas l’existence de ces derniers, et mon frère aurait sans doute

été capable d'en tuer un à mains nues. Depuis, lui et Eridan n'éprouvaient plus la moindre animosité l'un envers l'autre.

Au morceau suivant, je secouai la tête.

— Ça suffit.

Je fermai les yeux en inspirant calmement. Une chose était sûre : si j'en avalais un de plus, j'allais vomir.

— Tu devrais lui donner à boire, conseilla Eridan à Jared.

Mon frère me tendit un verre d'eau que je bus entièrement.

— Comment tu te sens ?

Mon rythme cardiaque semblait apaisé.

— Un peu mieux.

Alors quelque chose se crispa en moi. D'abord mon bras ; il me brûlait comme s'il transportait du métal en fusion. Je hurlai. La douleur se propagea jusque dans mon épaule, embrasa mes poumons. Mon cœur me faisait mal, je n'arrivais plus à respirer. Je partis en arrière et sombrai dans l'inconscient.

Chapitre 31

Je savais ce qu'était le bonheur. Mon corps était aussi léger qu'une plume, je flottais dans une eau cristalline où je voguais éternellement.

Mes poumons se gonflèrent. Si je respirais, alors je ne pouvais pas vraiment être morte.

J'ouvris les yeux et reconnus les contours de ma chambre. La sensation d'apesanteur persistait. Je levai ma main droite, puis la gauche, à hauteur de visage. Précautionneusement, je tournai mon avant-bras blessé. Il n'y avait presque plus rien. L'encre noire qui parcourait mes veines avait disparu, des traces grises persistaient encore, mais elles avaient considérablement régressé.

Je me mis sur mon séant avec un soupir. Mes muscles peinaient au moindre effort, mais j'étais en vie. Aussi improbable que cela puisse paraître, la théorie de Kailano avait fonctionné.

Où sont-ils ?

Je me levai, remarquant au passage que je portais un débardeur et un pantalon de jogging. On m'avait changée. Le soleil était haut, il faisait chaud. Impossible de savoir combien de temps j'avais dormi.

Je sortis de ma chambre, constatai encore une fois qu'il n'y avait personne puis m'avançai jusqu'à la baie vitrée donnant sur le jardin.

— Bonjour Carly !

Cette voix enfantine et merveilleuse était reconnaissable entre mille. Nalu barbotait dans le cours d'eau. Je me précipitai vers lui, manquant de trébucher, et tendis les bras. Il sauta un peu vivement pour se serrer contre moi. L'eau dégoulina sur mes vêtements, mais je m'en fichais.

— Nalu, mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu pensais que je serais où ?

— Je ne sais pas, avec les autres. Eridan, Adaro...

— Mais je suis avec les autres.

Je le regardai sans comprendre. Combien de temps étais-je restée inconsciente ?

— On m'a demandé d'attendre que tu te réveilles, dit-il fièrement.

— Qui ça ?

— Papa, bien sûr ! Et oncle Adaro et oncle Kailano. Et puis ça me faisait plaisir.

Je le reposai dans l'eau, car il agitait un peu trop sa nageoire. Il attrapa mon avant-bras gauche qu'il caressa du bout des doigts.

— Il m'a dit que tu avais été blessée. Mais ça va mieux maintenant, non ?

— Oui ça va beaucoup mieux.

— La prochaine fois, je te protégerai, dit-il avec force.

Je souris.

— Même lorsque je serai grand, je continuerai de te protéger toute ma vie, Carly.

Il allait finir par me faire pleurer.

— Et si tu me disais où sont les autres ?

— Au port bien sûr !

Il se mit à frétiller dans l'eau et partit devant. On aurait dit qu'il connaissait Avon River par cœur. Il nageait vite et je peinais à le suivre. De temps en temps, il sortait la tête de l'eau, agitant son bras pour que je me hâte.

Il prenait la rivière qui se dirigeait vers le port de Lyttelton, mais à ce rythme-là j'y serais en deux heures !

Les rues étaient désertes ; avec un soleil pareil, les gens auraient dû se prélasser en terrasse, ou encore à la plage, mais il n'y avait personne. Même le marché semblait avoir été annulé. Comme si la ville avait été vidée de ses habitants.

— Nalu ?

Le siréneau était parti trop vite et je l'avais perdu de vue !

Une voiture klaxonna.

— On vous dépose, mademoiselle ?

Bastien et Tasha. Ils m'offrirent un grand sourire.

— On sera dans les temps ! dit Tasha en faisant un clin d'œil à Bastien.

Je tentai d'en savoir plus, mais ils refusèrent de me répondre. Le trajet jusqu'à Lyttelton confirma mon étrange impression : des centaines de voitures étaient garées sur le bas-côté ! On aurait dit que toute la ville s'était donnée rendez-vous ici. Au port, les routes étaient bloquées. Bastien se gara derrière un camion sans se soucier du stationnement.

La foule était amassée sur des kilomètres, le long du quai. Impossible de passer. Mes meilleurs amis s'excusèrent auprès des gens et nous

traversâmes cette marée humaine en file indienne.

J'ai manqué trop de choses, pensai-je en remontant jusqu'au ponton.

Les visages étaient tournés vers l'océan – petits et grands, hommes et femmes, locaux et étrangers. La même expression béate illuminait leurs traits. Quelque chose de magique devait être à l'œuvre.

Et je compris.

Sirènes et siréniens étaient rassemblés dans l'eau. Adamaris, la silhouette la plus proche du quai, parlait avec Thompson. Une vague entourait la nageoire de la sirène et la maintenait à hauteur de notre professeur.

— Tu as dormi presque deux journées entières, me raconta Tasha. Comme tu nous l'avais dit, Adamaris était présente au rendez-vous. Avec Bastien, Jared, votre mère et Thompson, nous sommes allés à sa rencontre. Nous lui avons raconté ce qui s'est passé avec Tangaroa puis nous avons évoqué la marée verte. Thompson et Adamaris ont alors commencé à élaborer un plan.

Bastien me désigna au loin le bateau-nettoyeur et les flotteurs qui délimitaient la marée verte.

L'odeur, épouvantable quelques jours auparavant, était ce jour-là à peine désagréable.

Et pour cause : la marée verte était considérablement réduite.

— Ils ont commencé à l'aube, m'expliqua Tasha. Les sirènes et les siréniens utilisent leur pouvoir sur l'eau pour accélérer le processus des désémulsifiants : ils dirigent la marée verte jusqu'au robot-nettoyeur qui filtre et récupère les produits toxiques. L'eau redevient complètement propre.

Mes espoirs les plus fous se concrétisaient. En unissant nos efforts, l'impossible se réalisait.

Nalu était de retour.

— Ça veut dire que je pourrai venir te voir aussi souvent que je le veux, Carly. C'est papa qui l'a dit.

Eridan. Je souhaitais tellement le voir.

Les habitants de l'eau gardaient leurs bras à demi levés hors de l'eau. Adamaris jouait le rôle de chef d'orchestre pour coordonner leurs mouvements. Le bleu remplaça le vert. L'odeur nauséabonde se dissipait et le vent marin reprenait ses droits.

La marée verte n'était plus qu'un mauvais souvenir. L'océan retrouvait son équilibre.

— Carly !

Quelqu'un m'appelait. Je parcourus des yeux le banc de siréniens. Je connaissais cette voix, elle chantait à mes oreilles et à mon cœur.

— Carly !

— C'est papa ! s'écria Nalu.

— Je ne le vois pas.

Nalu s'élança et nagea vigoureusement. La foule était toujours agglutinée contre le quai et je poussai des coudes pour me frayer un passage.

Nalu me fit signe à nouveau, mes yeux s'égarèrent une seconde fois parmi les silhouettes, les nageoires vertes, violettes, bleues... Enfin je le vis.

Eridan.

Mon monde intérieur bascula. Le soleil brillait plus fort, les couleurs étaient plus belles. Sans réfléchir, je plongeai toute habillée. En remontant à la surface, les gens poussèrent des exclamations en me désignant.

Les siréniens autour de moi me firent de la place, mais je n'eus pas à nager bien loin. Eridan, plus rapide, me rattrapa et m'agrippa à la taille. Mes bras s'enroulèrent autour de son cou et mes jambes autour de sa taille ; ma joue collée contre la sienne, je retrouvais son odeur salée que j'aimais tant.

Il riait. Eridan me serrait fort contre lui en riant de bonheur.

— Tu m'as manqué, soupirai-je.

— Je ne pourrais pas espérer plus beau cadeau que de te serrer dans mes bras ici et maintenant.

Nalu effectuait des bonds enthousiastes autour de nous.

— Alors, fit-il en venant se blottir entre nous deux, tu es à nouveau l'amoureuse de papa ?

Je lui ébouriffai les cheveux.

— Oh que oui, Nalu.

Il bondit de joie. Adaro et Kailano me firent un signe amical de la main.

Eridan se détacha de moi au moment où un tonnerre d'applaudissements retentissait. Hommes, femmes et enfants faisaient une ovation aux habitants de l'océan. Il y eut des hourras, des embrassades, des cris et des pleurs de soulagement.

Je fus contrainte de regagner le quai. Tasha et Bastien m'aidèrent à sortir de l'eau et se pressèrent contre moi pour célébrer ce moment.

J'avais mis tellement d'espoir dans ce plan complètement fou qui m'avait poussée à faire le chemin jusqu'à leur cité de corail, à rencontrer Adamaris.

Le pire était derrière nous.

Les sirènes commencèrent à plonger, suivies peu après des siréniens. Avant de les imiter, Eridan murmura quelque chose que je lus sur ses lèvres : *à ce soir*. Adamaris fut la dernière à les imiter. Il me sembla que son regard se dirigeait vers moi, mais peut-être que je me faisais des idées. Sa longue silhouette décrivit une courbe dans les airs, sa chevelure dorée et sa nageoire assortie accrochèrent quelques rayons de soleil dans un mouvement harmonieux.

Une sirène, un être de légende, retournait vivre dans les profondeurs.

*

Plus tard dans la soirée, une véritable fête fut organisée à la maison. Je portais la robe bleue à dos nu que m'avait prêtée Tasha, avec des talons. Mes cheveux châains étaient lâchés sur mes épaules en légères ondulations.

La table fut dressée à l'extérieur.

— Moi, je dis qu'ils peuvent manger de la tarte ! arguait Tasha.

— Il n'y a aucun ingrédient qu'on trouve dans l'océan, rétorquait Bastien. Des œufs, de la farine, du lait...

— Ils ont un système digestif similaire au nôtre.

— Et comment tu peux savoir ça ? Tu en as disséqué un sans nous le dire ?

Je m'esclaffai en les entendant se chamailler. Ils tournèrent la tête vers moi :

— Tu en penses quoi, Carly ?

— Ne me demandez pas de prendre parti.

— Promis, je ne me vexerai pas, dit Tasha avec l'air de celle qui pense tout le contraire.

Comme à point nommé, trois siréniens arrivèrent : Eridan, Adaro et Kailano. Je guettaï une quatrième tête qui, pour mon plus grand bonheur, apparut.

— Nalu ! m'exclamai-je.

Il secoua la tête en frétilant dans l'eau, tout fier.

— Je crois qu'on t'a volé la vedette, dit Kailano à Eridan.

Ce dernier l'éclaboussa.

— En même temps qui peut lui résister ? fis-je en embrassant la joue ronde de Nalu.

Je dédiai un sourire charmeur à Eridan. J'espérais bien que question baisers il se rattraperait assez vite.

— Tu es belle, Carly ! me lança Nalu. Et tu sens bon.

Eridan m'observait avec un regard différent. Je savais que porter une robe et des talons me donnait une autre allure.

Il prit la place de Nalu et se pencha vers moi. Son souffle caressa mon oreille.

— Tu es ravissante, murmura-t-il. Je ne pensais pas que tes jambes puissent être aussi attirantes. Elles me donnent beaucoup d'imagination.

Son regard frôlait l'indécence.

— Tu as une promesse à tenir, lui rappelai-je. Je suis restée en vie comme tu me l'as demandé.

Son regard se fit intense, presque douloureux.

— Je ne l'oublie pas. D'ailleurs...

Il fit glisser quelque chose entre mes doigts : la flûte maorie. Elle était cette fois surmontée d'un cordage.

— Je l'ai trouvée à la dérive lorsque Tangaroa t'a emmenée, me dit-il. Je me suis dit qu'elle serait plus pratique à porter en collier. C'est ton lien avec l'océan, ton lien avec moi.

Il referma mes doigts autour de la flûte, puis embrassa mon poignet, sur la fine cicatrice laissée par Tangaroa.

— Merci, murmurai-je en passant le collier autour de mon cou.

Il atterrit dans le creux de mes seins, en même temps que le regard d'Eridan.

— Vous avez préparé quelque chose à manger ? lança Kailano à la cantonade.

Je me redressai à contrecœur.

— Ventre sur patte ! le traita Nalu.

Kailano éclata de rire et lui chatouilla le ventre.

— Vous devez avoir des gênes en commun, commenta Adaro.

— Tu crois ? Sequana aurait donc menti à Eridan ?

Nalu jeta un regard terrifié à son père.

— Il plaisante, le rassura Eridan. Pour que tu aies un jour une descendance, il faudra commencer par transmettre tes gènes, ajouta-t-il à Kailano.

— Ce que je pense avoir particulièrement réussi cette saison, dit Kailano.

— Hum hum, fis-je, et si on apportait le repas, Bastien ?

Il approuva d'un signe de tête. Nous allâmes en cuisine où étaient disposés poissons, fruits de mer, salades, pains et gâteaux. Au grand dam de Tasha, la tarte salée resta là.

De retour dans le jardin, chacun portant un plat, Adaro poussa un sifflement admiratif.

— Hmm, fit Kailano en passant sa langue sur ses lèvres. Et vous n'avez même pas eu besoin de sortir les restes de Tangaroa !

Il me regardait avec un sourire en coin. Mon ventre se noua.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? m'inquiétai-je.

— Ah, j'ai juste conseillé à ta famille de garder les restes dans votre, euh, *congélateur*, au cas où.

L'idée qu'il y ait des morceaux de tentacules dans la maison me coupa l'appétit. Eridan fit claquer sa nageoire en direction de Kailano.

— Arrête un peu, railla-t-il.

— J'ai le droit d'être fier d'avoir sauvé ton humaine, non ?

Eridan soupira.

— J'ai comme l'impression que tu vas me le rappeler longtemps.

— Il fallait bien que je sauve ces jambes sur lesquelles tu ne cesses de t'extasier, ce que je n'ai jamais compris, d'ailleurs.

Je me mis à rire.

Kailano plongeait la tête sous l'eau avant qu'Eridan n'ait pu le rattraper. Il réapparut un peu plus loin pour saluer ma mère.

Mon cœur n'était pas totalement à la fête. Le souvenir de Tangaroa, son passé de souffrance, de rancœur et de mort était encore trop présent.

— Pourquoi cette tête petite sœur ? me demanda Jared.

— Je pensais à Tangaroa.

— C'est fini, ne te torture pas l'esprit avec lui.

Sa remarque définitive n'eut pas l'effet escompté.

— Je ne suis pas sûre qu'il ait été le vrai problème.

— Tu lui trouves des excuses ? Après ce qu'il t'a fait ?

Le ton de Jared se durcit, même s'il n'éleva pas la voix.

— Il était aveuglé par sa haine envers les humains, mais en soi, je le comprends. La marée verte était un problème trop grand pour lui. Il a voulu le résoudre seul, en utilisant les mauvaises armes, mais comment lui en vouloir ? Sa frustration, sa colère, son sentiment d'impuissance... Ce sont des choses contre lesquelles de nombreux biologistes marins se battent au quotidien. Même s'il nous a fait du mal, il n'était pas le véritable ennemi.

Jared réfléchit.

— On récolte ce que l'on sème, pas vrai ?

Les siréniens vivaient sur le court terme, se déplaçaient lorsque nécessaire, faisaient confiance à la capacité d'autorégulation de l'océan. Et le jour où ce ne serait plus suffisant ? Le jour où les accidents de ce genre seraient trop nombreux ? Marée noire ou verte, pollution, perte de la biodiversité...

— Tant que des organismes comme l'Autorité de Protection Environnementale existeront, reprit Jared, on peut espérer qu'il n'y aura plus d'extraction de minerais dans le Pacifique. Et j'y veillerai personnellement.

Je levai des yeux brillants vers lui.

— C'est vrai ?

Il acquiesça.

— J'ai une petite sœur qui va devenir biologiste marin. Si je veux rester en bons termes avec elle, il vaut mieux éviter que j'aille détruire ce qu'elle veut construire.

Il me prit dans ses bras et je lui rendis son étreinte.

Plus tard dans la soirée, après avoir bu et mangé à satiété, Tasha et Bastien partirent. Puis ce fut au tour de Kailano et Adaro, qui raccompagnaient Nalu chez eux.

Eridan s'attarda. Il posa de nombreuses questions à mon frère et ma mère sur leurs emplois respectifs. Il encouragea Jared à postuler auprès de l'Autorité de Protection Environnementale, pour agir selon ses valeurs.

Bientôt, ce fut l'heure des au revoir.

Jared serra la main palmée du sirénien.

— C'était un plaisir de t'avoir ici ce soir. Tu seras toujours le bienvenu, la porte est ouverte comme on dit.

— Merci Jared. Et merci Debra pour votre accueil et votre gentillesse.

Ils se souhaitèrent une bonne nuit et rentrèrent à la maison. Ma mère et mon frère eurent la décence de ne rien me demander.

— Cave Rock ? suggéra simplement Eridan.

Je souris. Je récupérai une serviette de plage et une couverture. Le vent tiède m'accueillit lorsque j'empruntai le chemin de la plage, avec une curieuse impression de déjà-vu.

La nuit nous appartenait.

OceanofPDF.com

Chapitre 32

L'air était tiède et la plage silencieuse. J'ôtai mes chaussures pour marcher dans le sable. L'océan calme et endormi tenait le ciel par la main. La sérénité s'imprima dans chaque cellule de mon corps.

Je devinais plus que je ne voyais la silhouette d'Eridan au large. Une fois la serviette déroulée à mes pieds, je m'assis dans le sable et m'emmitouflai dans la couverture. Eridan approchait. Il utilisa le courant pour se propulser et venir s'échouer à mes côtés.

Le vent balaya mes cheveux et Eridan replaça une mèche derrière mon oreille.

— Tu les gardes détachés depuis ce jour, murmura-t-il.

Il faisait allusion à notre première soirée en ville.

— J'avais l'impression que tu les préférais ainsi.

— C'est le cas.

— Tu n'as pas froid ?

Sa peau humide était exposée.

— Pas vraiment, me sourit-il, mais si c'est une invitation à me joindre à toi, j'accepte volontiers.

J'écartai un bras et fis glisser la couverture sur ses épaules. Il attrapa l'autre pan et m'attira contre lui avec assurance.

Je l'attendais depuis longtemps, et pourtant, il me surprit presque par son baiser. Ses lèvres fraîches et salées se posèrent sur les miennes, à la fois douces et impérieuses. Comme s'il avait retenu toute la tension accumulée ces derniers jours.

— T'embrasser m'a terriblement manqué, avoua-t-il.

Malgré la chaleur de son corps, je tressaillis. Ses lèvres prirent à nouveau possession des miennes, son étreinte passionnée me fit basculer sur le dos, mais j'étais ailleurs. Plus tôt, j'avais dit que Tangaroa n'avait pas été notre plus grand obstacle, et il ne l'était pas.

Eridan mit un terme aux baisers et je me redressai. Mes yeux s'égarèrent là où les vagues silencieuses venaient s'échouer.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que tu m'as dit ce jour-là.

Eridan ne demanda pas à quel jour je faisais allusion.

— Quel avenir pouvons-nous avoir toi et moi ?

Il entoura mon visage de ses mains palmées et je détachai mon regard de l'océan pour me tourner vers lui.

— Je t'aime, Carly.

Ses mots traversèrent mon corps, mon cœur, mon âme. Je rêvais que l'amour puisse nous suffire.

— Ça ne change rien à qui nous sommes, à nos différences. Nous pouvons choisir de ne pas les voir, mais celles-ci nous rattraperont toujours.

Eridan fronça les sourcils.

— Pourquoi parles-tu comme ça maintenant ?

— J'essaie de voir le point de vue que tu as soulevé.

— Je t'ai dit que je cherchais avant tout à te garder en sécurité.

— Tu voudrais me faire croire qu'il n'y avait rien de vrai ?

Il resta un moment silencieux.

— Je vais te répondre sincèrement, Carly. Je vois que tu doutes, comme c'était le cas au début, et que tu posais des limites dans l'espoir de ne pas développer de sentiments. J'ai contourné et repoussé ces limites, j'ai plongé dans ces sentiments que tu fuyais, et que moi-même je ne connaissais pas. Tu m'as ouvert à un nouveau monde, et pour ça je t'en serai toujours reconnaissant même si tout devait s'arrêter demain.

Ma lèvre inférieure trembla. Eridan la caressa de son pouce.

— Je ne suis pas raisonnable, je ne pense pas avec ma tête. Surtout depuis que tu m'as fait découvrir les pouvoirs du cœur. Désormais, le mien bat pour toi, peu importe que ce soit logique ou non. Maintenant, tu n'as qu'un mot à dire et je sortirai de ta vie, si c'est ce que tu souhaites. Par contre, ne me demande pas si je suis capable de renoncer à toi, la réponse est non. Je n'envisage plus ma vie sans toi. Je viendrai te rendre visite ici, tu seras la bienvenue à la cité de corail. Je veux t'offrir plus que n'importe quel humain.

J'étais sans voix.

— Je t'aime aussi. Aucun humain ne crée ces sentiments en moi, aucun humain ne m'attire, ne me fait rire, ne me regarde comme tu me regardes. Seulement, j'ai peur que le fossé entre nous soit trop grand, car la nature même nous a faits différents... Et puis, nous sommes en automne, l'eau sera bientôt trop froide pour que je vienne me baigner.

Eridan ne répondit pas tout de suite. Je devinai qu'il cherchait la réponse.

— L'eau ne sera jamais assez froide pour m'empêcher de te voir. Mais l'océan est grand, nous pourrions nous rencontrer ailleurs.

— Où ?

Que ce soit l'île du sud ou du nord, l'hiver restait l'hiver en Nouvelle-Zélande.

— Chez ton père, par exemple.

Je n'y avais même pas pensé.

— Comment tu es au courant ?

— Je l'ai su par Jared. Et je suis prêt à faire le trajet lorsque tu lui rendras visite.

— Nager jusqu'à Hawaï ?

Il me répondit par un sourire.

C'était la solution la plus belle et la plus merveilleuse qu'il pouvait me proposer, un lieu où la température serait idéale.

Nos lèvres se rencontrèrent dans un même élan. J'avais tenté de l'oublier, je n'avais pas réussi. Mes mains glissèrent sur son torse et s'enroulèrent dans son dos. Cette fois, je l'attirai contre moi, et il s'allongea dans le sable au-dessus de moi.

Ses mains caressaient désormais mes cuisses, soulevant ma robe, à la découverte de ma peau. Quelque chose au fond de moi montait et je n'étais pas certaine de pouvoir le réprimer. Le désir avait toujours été là, entre nous. Palpable. Vibrant. Mon étreinte se resserra, nos langues se mêlèrent.

Eridan leva son regard fiévreux vers moi.

— Il y a quelque chose que tu as dit et qui me dérange un peu, avoua-t-il.

— Quoi donc ?

— Tu penses vraiment que la nature nous a faits si différents ?

Il me tenait par la taille tandis que de son autre main, il remontait à présent entre mes cuisses. Je fermai à demi les yeux et me mordis la lèvre.

— Je ne sais pas, admis-je.

Sa main palmée redescendit avec volupté.

— Tu en as envie ?

J'acquiesçai lentement. Sur l'îlot, nous avions tous les deux été sur le point de céder à nos instincts les plus primaires. Jusqu'à ce qu'Eridan soit contraint de regagner l'eau.

Ce soir-là était différent.

— Prenons notre temps, proposa-t-il.

Un frisson d'excitation et d'inconnu me parcourut. Ses doigts palmés charmèrent des parties de ma peau qu'il n'avait encore jamais explorée. D'un frôlement, il dégagea mes bretelles, puis défit les trois boutons au

creux de mes seins. Ma robe glissa sur mes hanches et il acheva de me l'ôter complètement, comme s'il avait fait ça toute sa vie.

— Tu as l'air surprise, remarqua-t-il.

— Je ne pensais pas que tu trouverais seul la manière de me l'enlever, taquinai-je.

— Tu oublies que je suis observateur. Je t'ai vue plus d'une fois te déshabiller avant d'entrer dans l'eau.

Devais-je en rire ou m'en offusquer ? Mes pensées m'échappèrent au moment où il caressa ma poitrine dénudée. Sa bouche s'aimanta à ma peau, flirta avec les courbes de mes seins, taquina mes tétons.

Mon corps se cambra contre son torse et s'embrasa de l'intérieur lorsqu'il continua son exploration le long de mon ventre. Des baisers humides se perdirent autour de mon nombril. Ses mains s'invitèrent entre mes cuisses et le vêtement qui me restait fut de trop. Je soulevai les hanches, tirai d'un côté de ma culotte pendant qu'il en faisait de même, pour me retrouver complètement nue, offerte, sous son regard intense.

— Comme j'aime tes jambes, murmura-t-il avec extase en les écartant un peu.

La notion d'interdit était en train de revenir, mais elle avait une saveur nouvelle. Grisante.

La tête d'Eridan se perdit entre mes cuisses alors que la mienne basculait en arrière. Il me goûtait, me dégustait, jouait avec le contour de mes hanches et de mes genoux. Il enroula ma jambe gauche par-dessus son épaule, me pressant contre lui. Un délice irrésistible monta en moi, me précipita dans un gouffre abyssal.

Eridan se redressa. Je l'attirai à hauteur de mon visage, un peu déboussolée par le plaisir qu'il m'avait offert.

Ma main se posa sur ses pectoraux, s'arrêta au niveau de son nombril.

— Tu m'avais expliqué que tout était à l'intérieur, dis-je.

— Oui.

Il guida ma main vers ses écailles. Par pudeur, je fermai les yeux ; ses écailles bougèrent, s'écartèrent sur son membre dur et enflé.

Ma main s'immobilisa et j'ouvris les yeux pour me perdre dans sa contemplation. C'était... différent.

— Carly ?

Je rencontrai son regard océan.

— Dis-moi à quoi tu penses. Si tu as toujours envie ou si...

Pour toute réponse, je le caressai, déclenchant chez lui un soupir ensorcelé.

— Oui, j’ai toujours envie. Je me demande juste comment.

La dernière fois, ses écailles avaient égratigné ma peau. Eridan tira la couverture entre mes cuisses et se positionna au-dessus de moi. Les muscles de ses bras étaient contractés, en appui pour ne pas m’écraser.

— Je ne suis pas très à l’aise en dehors de l’eau, avoua-t-il avec une expression troublée.

— On a dit qu’on prendrait notre temps, le rassurai-je.

Il m’embrassa et l’espace entre nos deux corps candides s’amenuisa avec d’infimes précautions. Yeux dans les yeux, nous guettions les réactions l’un de l’autre. Fossé, barrières, raison, tout disparut. L’univers s’ouvrait pour rendre l’impossible possible. L’infini bleu de l’océan et du ciel s’étendait au-dessus de nos têtes, nous souriant avec complicité.

Je resserrai les jambes autour de sa taille, nous unissant plus loin encore. Corps, cœurs et âmes s’accordaient. Eridan posa ses coudes de part et d’autre de mon corps, s’inclina pour sceller nos lèvres. Une seconde qui se transforma en éternité. La position se révéla inconfortable et, avec un regret, Eridan s’écarta.

— Allonge-toi sur le dos, lui dis-je.

— Sur le dos ?

— Oui.

Son corps et sa nageoire étaient entièrement secs à présent. Nous inversâmes les positions et je replaçai la couverture entre mes cuisses. Le monde bascula une seconde fois dans cette nouvelle étreinte. Surprenante. D’une aisance familière. Hanches contre nageoire, nos corps découvraient un nouveau langage dont chaque mot créait des étincelles. L’euphorie nous gagna. La moiteur générée par notre cadence avait créé un abîme incandescent dans lequel nous nous consumions. Insondable. Insaisissable. Le moment nous appartenait autant qu’il nous échappait.

Nos sens se fondirent l’un dans l’autre une ultime fois.

Eridan murmura mon prénom tout bas, ses mains palmées se détendant dans mon dos. Nous restâmes enlacés ainsi, essoufflés, comme deux naufragés vulnérables sur une plage déserte.

Un sourire délicieux gagna mes lèvres.

— Tout va bien ? demandai-je.

Il rit dans mes cheveux.

— Oui et toi ?

— C’était mieux encore que ce que je pouvais imaginer, mieux encore qu’avec un humain.

Sa main caressa mes cheveux. Mon sourire était contagieux.

— Pour moi aussi. Peut-être que les sentiments y sont pour quelque chose.

— J’en suis convaincue.

L’enchantement de ce moment perdura jusqu’à ce que mes yeux se ferment. Le monde des rêves m’ouvrit ses bras et je me laissai couler dans un cocon de bien-être.

Je crus m’endormir, mais lorsqu’Eridan bougea, il faisait toujours nuit. La couverture enroulée autour de moi conservait encore son odeur et sa chaleur.

— Carly !

— Hmm...

— Viens vite, maintenant.

Eridan m’embrassa dans le cou, l’air surexcité. Il manipula l’eau jusqu’à sa nageoire, s’apprêtant à regagner l’océan, ce qui acheva de me réveiller. Un frisson me parcourut malgré la couverture sur mes épaules.

— Viens, insista Eridan. Il ne faut pas que tu manques ça.

Par réflexe, je jetai un regard sur la plage alentour. Nous étions toujours seuls, au milieu de la nuit, le reste du monde semblait s’être mis d’accord pour nous accorder cet instant.

Entièrement nue, je m’immergeai dans l’eau froide, et mon corps se réveilla comme si des milliers de petites aiguilles s’enfonçaient sous ma peau.

Réprimant un frisson, je me mis à nager en espérant me réchauffer un peu. Eridan attrapa ma main, la guida autour de ses épaules et prit la direction du large, gardant la tête à la surface.

— Tu les vois ? me souffla-t-il.

— Quoi donc ?

Je regrettai déjà la plage. L’océan, aussi noir que le ciel, nous engloutissait dans son immensité.

Au loin, des points phosphorescents clignotaient. Je crus qu’il s’agissait du reflet des étoiles dans la mer, et je m’apprêtais à poser la question à Eridan lorsqu’il resserra mes bras autour de ses épaules.

— Tu peux rester en apnée ?

— Oui.

Je pris une inspiration, Eridan plongeait. La nuit nous avala toute entière et le froid me coupa le souffle. Une minute s'écoula avant qu'Eridan ne nous ramène à la surface.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

Devant nous, les étoiles – qui ne venaient pas du ciel – continuaient de clignoter. Des formes blanches et lumineuses, presque spectrales, se mouvaient en direction du Sud.

— Ce sont...

— ...des méduses bioluminescentes, termina Eridan. Les beautés des profondeurs.

On aurait pu les prendre pour des lanternes. Leur ombrelle se déployait avec grâce et lenteur, leurs longs bras ondoyaient d'une blancheur chassant momentanément l'obscurité de la nuit. Un spectacle d'une beauté vulnérable et fragile.

— C'est magnifique, soufflai-je.

Eridan glissa ses bras autour de ma taille pour m'amener devant lui.

— Tu pleures ?

Des larmes d'émotion coulaient sans que je ne m'en rende compte.

— L'océan est tellement beau, murmurai-je. J'aurais voulu naître ici.

Son regard se fit tendre.

— Je suis reconnaissant que tu sois humaine. Si tu avais été une sirène, notre temps aurait été trop court, je n'aurais pas pu t'aimer comme tu le mérites.

Nos lèvres humides se joignirent, mes jambes se resserrèrent autour de sa taille et mon pouls s'accéléra. Un peu plus tôt sur la plage, c'était moi qui avais mené la danse pendant l'amour. Mais à présent, j'étais dans l'univers d'Eridan.

— Tu as encore envie, murmurai-je.

Pour toute réponse, il me serra plus fort.

— Est-ce que tu es bien ?

L'intérieur de mes cuisses était collé contre ses écailles lisses, lubrifiées sous l'eau.

— Oui.

— J'aimerais essayer, chuchota-t-il à mon oreille. Je sais que tu y es réticente, alors je ne t'oblige à rien si tu ne veux pas.

Je glissai mes mains dans ses cheveux, attirant son visage dans mon cou, où il y déposa des milliers de baisers.

— Je te fais confiance.

Mon cœur battait un peu trop vite.

— Sous l'eau ?

— Théoriquement, je peux tenir près de trois minutes en apnée, dis-je fièrement.

Il me sourit.

— Pourquoi ai-je l'impression que ce n'est pas assez long pour ce que j'envisage ? Si jamais il y a le moindre problème...

— ...je tirerai sur mon oreille.

Mes poumons se gonflèrent d'oxygène, puis lorsque j'eus bloqué ma respiration, Eridan m'attira sous l'eau. Le silence et l'apesanteur nous happèrent. Mes cheveux flottèrent autour de moi. Enlacée dans ses bras, j'accueillis de nouvelles sensations dans ce ballet hypnotique. Il se mit à tourner avec effervescence.

Vide, plein. Haut, bas. Lumière, obscurité. Tous les contrastes de la vie se rejoignaient.

Mon cœur était inondé d'amour.

Lorsque Eridan me pénétra, la surprise me fit expirer l'air de mes poumons. Sa bouche se plaqua contre la mienne et l'oxygène y entra de nouveau. Sa nageoire me berçait d'un rythme lent et sensuel, qui s'accéléra peu à peu. Malgré ce que j'avais dit un peu plus tôt, je ne m'étais jamais sentie aussi proche d'une enfant de l'océan. Je continuai de prendre l'air qu'il me donnait, et d'expirer par intermittence. Vulnérable, libre, possédée. Je n'avais plus peur.

Eridan se contracta plus fort contre moi, sa bouche pressée passionnément contre la mienne. Beau et intense. Ses ondulations étaient les miennes.

J'articulai un « je t'aime » contre ses lèvres. Son corps vibra de plaisir contre le mien, puis sa nageoire ralentit et ralentit... pour se détendre complètement.

Il me ramena à la surface. J'inspirai une grande bouffée d'air et écartai les cheveux qui me tombaient devant les yeux.

— Carly...

J'attendis la suite, mais il semblait à court de mots. Et surtout, il guettait avec appréhension ma réaction. Je caressai sa joue.

— On recommence quand tu veux.
Il me dédia un sourire éblouissant de bonheur.
— Ne me dis pas ça, je serais capable de recommencer maintenant.
Je me mis à rire.
— On recommence quand tu veux à partir de demain.
— Et les jours suivants ?
— Les jours suivants aussi, de chaque mois, de chaque année que nous
passerons ensemble, conclus-je.

FIN

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

À propos de l'autrice

D'origine bordelaise, Capucine Sergent a voyagé entre la France, l'Angleterre et l'Italie pendant ses études. Elle travaille aujourd'hui en tant que traductrice.

Grande rêveuse et artiste dans l'âme, elle s'intéresse (et a pratiqué !) les arts martiaux, la danse, le théâtre et le piano.

Surtout ne vous fiez pas aux apparences, elle est ceinture noire de Kung Fu !

Elle est publiée depuis 2019 chez Au Loup Éditions pour une série contemporaine, *En scène*. Lauréate du concours Emergences organisé par la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse pour sa nouvelle « Brune d'écorce et de peau ».

Vous pouvez la retrouver sur Wattpad, où elle partage ses écrits.

OceanofPDF.com

Suivre l'autrice

Facebook :

<https://www.facebook.com/sergentcapucine>

Instagram :

https://www.instagram.com/capucine_sergent/

Wattpad :

<https://www.wattpad.com/user/CapucineSergent>

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Autres publications

Série jeunesse contemporaine :

En scène, Tome 1, Au Loup Éditions, (2019)

En scène, Tome 2, Au Loup Éditions, (2021)

En scène, Tome 3, Au Loup Éditions, (2022)

Roman contemporain-fantastique :

L'art est long, la vie est courte (2022)

OceanofPDF.com